

LA

QUEUE D'OR

LA QUEUE D'OR

Un jour de l'hiver dernier, je vins, de la campagne que j'habite, à la ville voisine pour visiter un homme et une femme de mes amis. Ils étaient sortis pour quelques courses, mais on pensait qu'ils ne tarderaient pas à rentrer et on me proposa de les attendre.

— Vous trouverez du reste, me dit-on, quelqu'un au salon qui attend également.

Je rencontrai en effet M. de ***.

Après l'échange de quelques banalités insignifiantes, embarrassés de n'avoir rien de plus

à nous dire, nous nous mîmes, chacun de notre côté, à regarder les tableaux, que nous connaissions parfaitement, puis la pendule, puis les divers brimborions à la mode dont les tables, les consoles et la cheminée étaient chargées, et à leur demander successivement d'innocentes distractions. Mon compagnon s'absorba dans « les questions romaines » ; moi, je feuilletai un album de photographies dont la plupart des originaux m'étaient connus. Cependant, il se trouvait dans le nombre quelques portraits récemment accueillis ; M. de *** se rapprocha de moi et me les nomma.

Arrivé à un portrait de la maîtresse de la maison, je cessai de tourner les pages.

— Je ne suppose pas, me dit M. de***, que vous ne reconnaissiez pas celui-ci.

— Vous avez raison ; je regardais les armes qui sont sur le carton ; expliquez-moi ces armes, vous qui avez des armes vous-même et qui passez pour un habile déchiffreur de blason.

— Rien de plus simple que celles-ci. La famille G...i porte pour armes : au 1er, un livre rouge sur champ d'argent; au 2e, une queue de cheval en or sur champ de sable; aux 3e et 4e réunis, une tour d'argent assise sur un rocher, champ de gueules; l'écu est surmonté d'une couronne de comte avec des êtres fantastiques, c'est-à-dire des démons en support.

— Savez-vous l'origine de ces armes?

— Je les vois pour la première fois.

— Elles retracent une légende corse relative à la famille G...i qui remonte à 1550 et quelques.

— Contez-la-moi.

— Volontiers, mais pas ici, où nous serions interrompus. Nos amis ne rentrent pas; moi, je les verrai tantôt, et vous, vous les verrez un autre jour; je leur dirai vos regrets si vous m'en chargez.

— Je vous en charge; aussi bien je ne puis tarder plus longtemps à rentrer chez moi.

— Voulez-vous que je vous accompagne ? je vous conterai la légende, et vous me montrerez vos roses.

— Partons.

— Je commence. — Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du rôle que joua, dans les guerres entre les Génois et les Corses, le vaillant Sampiero ou Sampietro, père et grand-père des deux maréchaux de France d'Ornano.

— Celui qui, sous le règne d'Henri II, après avoir brillamment servi sous François 1er, alla, avec le maréchal de Thermes, délivrer la Corse du joug des Génois ?

— Lui-même. « La paix malheureuse », la paix de Cateau-Cambrésis, qui enleva aux Corses l'appui de la France, les livra encore à leurs ennemis ; Sampietro ne se découragea pas, il quitta le service de la France, chercha des secours partout, jusqu'en Turquie, et, ne réussissant nulle part, débarqua en Corse suivi seulement de vingt-cinq hommes.

» Déjà les Génois avaient repris presque toute la côte orientale, et il paraissait certain qu'ils ne tarderaient pas à s'emparer du reste du pays, ils avaient proscrit Sampietro et avaient mis sa tête à prix...

— N'est-ce pas lui qui étrangla sa femme, la belle Vanina d'Ornano?

— C'est lui. Pendant l'absence de Sampietro, on avait persuadé à Vanina que la résistance ne ferait que rendre plus désastreuse la situation de la Corse, et que son mari sacrifierait inutilement sa fortune et sa vie.

» Il dépendait d'elle de faire amnistier Sampietro; il s'agissait d'aller à Gênes, de s'y établir, et d'implorer sa grâce, que l'on ne demandait pas mieux que de lui accorder.

» C'est au moment qu'elle allait s'embarquer clandestinement pour Gênes que Sampietro revenait dans sa patrie. Le but des Génois était de se faire d'elle un otage.

» Sampietro, quoique aimant passionnément

Vanina, réunit un tribunal de famille; certaines circonstances de cette fuite la firent considérer comme une trahison. Vanina fut condamnée à mort, et Sampietro l'étrangla en effet de ses propres mains.

» Les Génois venaient de ravager les vastes plaines qui s'étendent sur les deux rives du Golo, et de piller et de détruire la ville de Mariana, dont ils avaient incendié la belle cathédrale d'architecture pisane, connue sous le nom de *Canonica*, dont les évêques avaient rassemblé une précieuse et célèbre bibliothèque. Sampietro les attaqua auprès du village de Nescorato.

» Le combat fut acharné, sanglant et longtemps indécis; mais les Corses, animés par l'amour de la liberté et la colère que leur causaient les ravages de leurs ennemis, remportèrent une victoire qui coûta beaucoup de monde aux Génois et assura pour quelque temps, du moins en apparence, la tranquillité de cette partie de la Corse.

» Sampietro résolut de se rendre immédiatement dans la province d'Ajaccio, où l'on était également aux prises, et il annonça à un de ses compagnons, Antonio G...o; qu'il irait le lendemain, avec sa suite, lui demander l'hospitalité à son manoir de *Grampa*.

» Le *mazzone de Grampa* est un ancien château dont on remarque encore les ruines sur un rocher escarpé dominant la route qui mettait autrefois en communication la partie orientale avec l'intérieur de la Corse, par la rive droite du Golo.

» C'est au *mazzone de Grampa* qu'était le rendez-vous général, et c'est de là qu'on partirait pour Ajaccio.

» Or, Antonio G...o de Grampa est un ancêtre des G...i. Et c'est ici que commence la légende.

— Il est temps !

— Antonio, heureux et fier d'héberger le héros corse, partit en toute hâte pour le *mazzone*, afin d'avoir un jour et une nuit pour préparer

une réception digne de son hôte. Il partit seul, confiant dans sa connaissance des chemins, dans son épée et dans la vitesse de son cheval. C'était, en effet, un animal de noble race, et dont le nom de *Sparviero* (l'Épervier) était connu dans tout le pays.

» Il avait fait plus de la moitié du chemin lorsqu'il se détourna de quelques pas pour boire à une fontaine qu'il savait cachée dans un bouquet d'arbres et y faire boire son cheval.

» Le cheval et l'homme, désaltérés, se remettaient en route lorsque le seigneur de Grampa aperçut, couché et profondément endormi sur l'herbe et à l'ombre d'un lentisque, un soldat génois qui s'était fait un oreiller d'un livre relié en maroquin rouge. Antonio s'approcha, se pencha sur le dormeur, et reconnut, à une inscription, que ce livre était un de ceux qui avaient été volés lors de l'incendie de la *Canonica*.

» Il porta la main à son poignard et le tira ; mais

il sentit de la répugnance à frapper un homme endormi, et pensa qu'il était d'ailleurs plus sùr de s'emparer tout d'abord de la précieuse relique. Il se baissa davantage, appuya de la main droite la pointe du poignard sur la poitrine du Génois, et de la main gauche tira le livre rouge. La tête du soldat retomba sans qu'il se réveillât, à moins que, ayant compris ce qui se passait, il ne jugeât plus prudent de feindre la continuation de son sommeil.

» Antonio serra le livre dans sa ceinture, remonta à cheval et se remit en route.

» Notre homme marchait au trot allongé de Sparviero, ne songeant plus au Génois, et préoccupé de la réception pour les préparatifs de laquelle il avait si peu de temps devant lui.

» Tout à coup Antonio fut distrait de sa préoccupation par une voix qui lui criait :

» — Holà ! seigneur cavalier, si vous ne voulez vous faire une mauvaise affaire, rendez-moi mon livre.

» Antonio se retourna et reconnut le soldat génois qui le suivait en courant. Antonio venait de traverser un torrent qui se trouvait alors entre eux deux.

» — Mon ami, cria-t-il au Génois, je vous ai non pas pris, mais repris ce livre, dont vous vous êtes emparé par un vol sacrilége; j'ai bien voulu ne pas vous poignarder pendant que je vous tenais à ma discrétion sans défense; ne tentez pas une fois de plus la Providence.

» Et Antonio s'arrêta, et, la main sur la poignée de son sabre, fit face au Génois.

» — La Providence ! s'écria le Génois en ricanant, nous allons voir ce qu'elle fera pour te sauver.

» Et le seigneur de Grampa vit alors, malgré la distance, les yeux du Génois briller d'un feu étrange comme deux escarboucles ; il découvrit que deux petites cornes s'élevaient des deux côtés de la coiffure, et qu'une longue queue traînait derrière lui.

» Il n'avait précédemment jamais vu le diable, mais il en avait beaucoup entendu parler, et il n'y avait pas à s'y tromper.

» Il quitta la poignée de son sabre, et pensa plus efficace de faire le signe de la croix.

» Le diable — car c'était lui en effet — frissonna un peu, mais se reprit à ricaner, et dit :

» — Mon ami, cela serait bon si tu n'étais pas en état de péché mortel. As-tu oublié la jolie bergère Flora et le baiser que tu lui as pris, il y a trois jours? T'es-tu confessé de cette infraction au sixième commandement? En as-tu fait pénitence? Allons, rends-moi mon livre, et continue ton chemin; je te laisserai un sursis : dans le métier de la guerre, il faut que vous m'arriviez tôt ou tard, et je ne suis pas pressé.

» Antonio hésita ; cependant, obéir au diable lui parut un bien plus grand péché encore que de donner un baiser à une bergère. Et surtout rendre au diable ce livre qui avait appartenu à l'Église...

» Mais le lui disputer le sabre à la main, il n'y fallait pas penser; il vit qu'il n'avait de salut que dans la fuite et dans les jambes de Sparviero.

» Il tourna bride, rendit la main, serra les genoux et Sparviero partit avec la rapidité de l'oiseau son parrain. De temps en temps, Antonio tournait la tête et voyait le diable à sa poursuite ; il courait d'une étrange façon ; par moments, ses pieds ne touchaient pas la terre et semblaient trouver un point d'appui dans l'air pour quelques enjambées. Cependant, Sparviero gagnait du terrain. Antonio s'exagéra même l'espace gagné lorsqu'un détour de la route l'empêcha pendant quelque temps de voir l'ennemi.

» Il se trouvait alors sur le côté du chemin une croix de bois. Antonio se rappela qu'il n'avait pas fait sa prière le matin. Il s'arrêta en face de la croix de bois, ôta son chapeau, pria et se recommanda à Dieu. Mais, à ce moment, parut

le diable au détour de la route. Il avait énormément grandi, et ses enjambées franchissaient le double d'espace.

» — Allons, Sparviero ! s'écria Antonio.

» Et Sparviero recommença sa course.

» Ce fut avec une grande joie qu'Antonio reconnut que son cheval, son bon cheval, gagnait encore sur l'Esprit des ténèbres. Le but et l'espoir du maître du *mazzone de Grampa* était d'arriver non pas au *mazzone*, mais un peu auparavant, à l'église du vénéré san Nicolo, où il trouverait un asile inattaquable contre le *Malin.*

» Le jour commençait à baisser, et l'éclat des yeux du Génois devenait épouvantable. Le ciel était voilé de nuages noirs, et un sourd grondement de tonnerre se faisait entendre ; Sparviero ruisselait de sueur, mais ne se ralentissait pas. Il se trouva encore un torrent que le cheval franchit d'un bond, et qui devait arrêter ou du moins retarder quelque peu la course de

Satan. Mais alors une voix de femme effrayée .

» — Seigneur de Grampa, est-ce vous?

» — Oui... Qui êtes-vous, et que me voulez-vous ?

» — Arrêtez, au nom du ciel ! et écoutez-moi. Je suis la bergère Flora.

» Antonio s'arrêta.

» — Partez vite et cachez-vous dans les maquis; je suis poursuivi par le diable, et je suis perdu si je n'atteins pas l'église San-Nicolo. Adieu !

» Mais la bergère s'était cramponnée à la bride de Sparviero.

— » Je le sais bien, dit-elle, que le diable vous poursuit ; je sens déjà son approche depuis quelque temps, et maintenant je vois ses yeux briller dans les térébinthes. Voyez ! mes moutons se sont enfuis, et mon chien, qui n'a pas peur des loups, est blotti tout tremblant dans un buisson. Au nom du ciel ! ne m'abandonnez pas ; vous qui êtes cause qu'une fille jusque-là innocente est en état de péché mortel.

» — Mais que puis-je faire pour vous, dit Antonio, quand je n'ai que la fuite pour me protéger moi-même ?

» — Prenez-moi avec vous sur votre cheval.

» — Impossible! à peine si nous gagnons sur l'ennemi : le cheval plus chargé sera bientôt rattrapé.

» — Ah ! vous ne pouvez échapper sans la protection divine, et Dieu ne vous protégera pas si vous m'abandonnez, moi qui n'ai à craindre Satan qu'à cause de vous. Il y a trois jours, je l'aurais attendu de pied ferme, et l'aurais mis en fuite avec un signe de croix.

» Antonio se retourna et s'écria :

» — Éloigne-toi, cache-toi !... il a franchi le torrent.

» Mais Flora, toujours cramponnée à la bride du cheval :

» — Eh bien, lancez votre cheval ; qu'il me tue sous ses fers avant l'arrivée du diable; peut-

être Dieu aura le temps de recevoir ma pauvre âme en grâce.

» Antonio fut touché.

» — Allons, dit-il, je ne puis l'abandonner ; je serai sauvé ou je serai perdu avec elle.

» Il l'enleva d'un bras vigoureux, la mit sur la croupe de Sparviero, et dit :

» — Maintenant, mon brave Sparviero, allons!

» Et Sparviero s'élança sans paraître empêché par le poids qui venait de lui être ajouté. Cependant, le diable avait beaucoup gagné. La nuit était devenue tout fait à obscure, la route n'était éclairée que par la lueur bleuâtre des éclairs. Au bruit du tonnerre se joignait celui du vent, qui brisait et déracinait les arbres et les jetait en travers de la route.

» — Cette tempête n'est pas naturelle, pensait le maître de Grampa, c'est Satan qui la déchaîne pour arrêter ma fuite.

» Mais Sparviero franchissait les arbres ren-

versés avec la légèreté de l'oiseau dont il portait le nom.

» Pour Flora, elle ne disait rien, elle tenait Antonio étroitement embrassé, et priait, et demandait pardon de s'être laissé embrasser et surtout d'y avoir trouvé du plaisir.

» Antonio, se retournant, vit à la lueur d'un éclair le diable arrêté ; il s'appuyait contre un arbre et paraissait accablé de fatigue et hors d'haleine ; il s'arrêta de son côté, pour laisser un moment souffler Sparviero.

» Mais Satan venait de saisir d'une main puissante Spinelli (Diamant), — le chien de Flora — blotti dans le buisson, et l'avait enfourché comme un cheval ; et, du même moment, Spinelli, qui était un chien de grosseur ordinaire, était devenu de la taille d'un grand cheval, et Satan, prenant sa propre queue à la main, et s'en servant comme d'une cravache, frappa violemment le chien, le lança par le chemin et se remit à la poursuite des fugitifs. Ceux-ci ne purent se

dissimuler longtemps que Spinelli gagnait du terrain sur Sparviero; et, en effet, l'ennemi se trouva bientôt si près d'eux, que l'on commençait à sentir l'odeur du soufre qu'exhale toujours son haleine, et que Flora s'écria :

» — Mon bon seigneur, vos éperons au ventre de Sparviero ! je sens les yeux du diable qui me brûlent.

» — Ah ! dit Antonio, que Dieu nous protége encore un peu! au premier détour du chemin, nous devons apercevoir l'église. — Courage; mon bon Sparviero ! courage, sauve ton maître !

» Mais Satan gagnait toujours. Cependant, les pauvres gens arrivèrent au détour du chemin, et un éclair leur fit voir le temple de san Nicolo; mais un second éclair leur montra aussi que le temple était fermé.

» Antonio s'écria :

» — San Nicolo, ouvre tes portes, et un bon mariage expiera notre péché à tous deux !

» Le chien, à ce moment, ne marchait plus dans

les empreintes du cheval, il était presque à côté de lui, c'est-à-dire que sa tête dépassait la croupe du coursier ; mais alors les deux portes du temple s'ouvrirent. Le cheval fit un saut et entra au galop sur les dalles sonores de l'église ; le diable, désespéré, mordit le chien, qui s'élança d'une façon extraordinaire , et Satan saisit la queue du cheval, seule partie de son corps qui n'eût pas alors dépassé le seuil.

» Sous cette main puissante, Sparviero fut arrêté d'une violente secousse, mais ne recula pas, car la queue resta dans la main de Satan.

» Il paraît qu'elle n'était pas *vissée* à son *échine* aussi *triomphalement* que la queue du diable lui-même, que tant de gens tirent depuis si longtemps, selon Victor Hugo , et selon l'expérience de beaucoup en Israël.

» La bergère tomba plutôt qu'elle ne descendit de cheval et se prosterna devant l'autel.

» Satan ne crut pas la partie tout à fait perdue.

» — Holà! Antonio, cria-t-il, regarde la queue de ton cheval.

» Et Antonio vit que la queue était convertie en or.

» — Il y a là une fortune, Antonio, et je te la donne en échange du livre rouge.

» Antonio ne répondit pas, mais il prit une écuelle, la remplit d'eau bénite à un bénitier, et la jeta au nez de Satan. On entendit un formidable *pisch!* comme quand il tombe de l'eau sur du fer rouge; on vit un éclair, suivi d'un grand coup de tonnerre, et il ne resta de Satan, devant l'église San-Nicolo, qu'une désagréable odeur de soufre.

La bergère, après avoir rendu grâce à Dieu, se livra avec zèle aux préparatifs de la fête, dans cette maison où elle allait être bientôt dame et maîtresse. Antonio cacha en toute hâte le livre rouge derrière le tabernacle, et s'occupa également de ses devoirs d'hôte; et l'on sait que l'hospitalité s'exerce sérieusement en Corse.

» Le lendemain, Sampietro d'Ornano arriva au *mazzone de Grampa*, selon sa promesse. La réception fut splendide et cordiale.

» Vingt-quatre heures après, il quitta le château hospitalier et se mit en route pour Ajaccio. Antonio et tous ses gens l'accompagnèrent et prirent part à une bataille et à une victoire qui obligea pour quelque temps les Génois au repos. On ne peut savoir ce qui serait arrivé si le stylet d'un sicaire génois n'avait, peu de temps après, mis fin à la vie de Sampietro, dont le fils Alphonse d'Ornano vint continuer l'œuvre.

» L'absence d'Antonio dura seulement quelques jours. Puis il revint à son manoir; mais à la place du *mazzone* de Grampa il ne trouva plus qu'un amas de cendres et de ruines. Les maisons du village avaient subi le même sort.

» La plupart des hommes du petit nombre de ceux qui n'avaient pas suivi Antonio avaient été tués ; quelques blessés, les femmes, les enfants et les vieillards s'étaient avec peine enfuis au

sommet de la montagne, emportant tout ce qu'ils avaient pu dérober à l'ennemi.

» Antonio apprit alors que, le jour même du départ de Sampietro et de son escorte, un parti de Génois, commandé par un homme à la physionomie sinistre et infernale, avait fait irruption dans le village. Ils avaient fouillé partout, excepté dans l'église, cherchant, disaient-ils, un livre que leur chef tenait beaucoup à trouver; puis ils avaient démoli, incendié, pillé.

» Je ne vous décrirai pas le chagrin du maître de Grampa. — Il demanda du secours à ses amis et voisins, qui lui envoyèrent des denrées de toute sorte pour son village, et, pour se concilier la bienveillanee de san Nicolo, dont on avait tant besoin, Antonio commença par accomplir son vœu en épousant Flora devant son autel.

» — Ma pauvre enfant, lui dit-il, tu as cru épouser un seigneur et tu épouses un pauvre homme, qui n'a même pas une maison pour te recevoir.

» — Je suis heureuse, fière et reconnaissante, dit-elle, et peut-être ces sentiments sont-ils accrus de la conscience que je pourrai vous être utile dans la pauvreté.

» Antonio prit le livre derrière le tabernacle où il l'avait caché, et l'emporta dans la tente nuptiale qu'on leur avait dressée sous un châtaignier.

» Le matin, au point du jour, Flora dormait, les yeux d'Antonio tombèrent sur le livre rouge, et il fut curieux de voir ce que contenait ce bouquin qui lui coûtait si cher, et qu'il regrettait amèrement de ne pas avoir laissé pour oreiller au diable. Il le feuilleta au hasard, et lut à demi-voix la page à laquelle le livre resta ouvert et à laquelle probablement il l'avait été le plus souvent.

» Mais à peine Antonio avait-il prononcé les premiers mots en latin, qu'il entendit autour de lui un bruit de voix confus appartenant à de nombreux êtres invisibles. Il lut encore quelques

mots, et alors une voix s'éleva au-dessus des autres et dit :

» — Maitre nous sommes là ; as-tu quelque chose à nous ordonner ?

» Et toutes les voix répétèrent :

» — Parle, nous sommes prêts à obéir.

» Je ne sais pas si les G...i, descendants d'Antonio G...o, l'avouent, mais je suppose qu'un frisson lui parcourut toute la moelle épinière.

» Et le premier usage qu'il fit de ce pouvoir qu'on lui offrait fut d'imposer silence aux voix ; il lut un peu plus avant, et fut alors convaincu que ce livre n'était rien autre qu'un recueil d'instructions qu'un évêque de Mariana, mort en odeur de sainteté, avait laissé à ses successeurs. Il donnait le moyen d'exorciser les démons et de les réduire à l'obéissance. G...o comprit alors l'intérêt que Satan avait de s'en emparer après le pillage de la bibliothèque de Mariana, et ses efforts pour le lui reprendre. Il comprit aussi que, si san Nicolo l'avait si manifestement aidé à con-

server ce livre, c'est qu'il pouvait s'en servir sans offenser Dieu.

» Il rendit la parole aux démons et leur demanda :

» — Que pouvez-vous faire pour moi ?

» — Ce que vous ordonnerez, répondit une voix qui paraissait être celle du chef. Voulez-vous que nous apportions ici une montagne ou que nous y fassions passer la mer?

» — Moins que cela, dit Antonio. Commençons par deux choses faciles. Je veux que de riches vêtements remplacent ceux que ma femme a quittés hier au soir et qui sont auprès de son lit de feuilles. Je veux qu'un splendide repas de noce soit servi à tout le village.

» Au même instant, deux ou trois robes magnifiques furent jetées sur le gazon avec un écrin. G... o arrêta l'élan des démons.

» Antonio étudia son livre et apprit toute l'étendue du pouvoir que lui donnaient les instructions du saint évêque de Mariana.

» Il vit que, lorsqu'on commande au diable, il faut le faire travailler sérieusement. Il lui ordonna donc d'élever sur les ruines du village détruit, un autre village composé de maisons plus nombreuses et plus commodes que les anciennes. Et, en effet, sans que l'on aperçût aucun ouvrier, on voyait les pierres s'amonceler, se dresser, etc. En quelques jours, le village fut reconstruit. Ses fermiers, ses paysans et tout son monde logé, G...o ordonna au diable de lui élever une maison confortable pour sa famille, et le diable obéit. Ensuite il lui ordonna de défricher tous les maquis, toute la terre environnante. La terre défrichée, il lui ordonna de la planter; mais ce fut là une besogne sérieuse pour le diable.

» Antonio exigea des oliviers de Grèce, des figuiers de l'Asie Mineure, des vignes de Chypre, des châtaigniers de l'Etna. Et le diable planta des oliviers de Grèce, des figuiers de l'Asie Mineure, des vignes de Chypre et des châtaigniers

de l'Etna. Puis il fallut, sur le sommet de la montagne, édifier une église semblable à la *Canonica*.

» C'est ce village, ainsi miraculeusement édifié, qui reçut le nom de *Campile*, qu'il porte encore aujourd'hui.

» La légende ajoute que le maître de Grampa continua à exercer jusqu'à la fin de sa vie le pouvoir qu'il avait reçu sur l'esprit infernal. Mais, avant de mourir, effrayé du mal que pouvait produire ce livre en des mains criminelles ou même imprudentes, il le détruisit par le feu.

» Quelques personnes prétendent qu'il se contenta de le faire murer dans un endroit du château de Campile, se confiant en la Providence du soin de le faire trouver par un de ses descendants si elle le jugeait opportun.

» On assure que des recherches mystérieuses, et jusqu'ici inutiles, ont été faites par plusieurs des héritiers d'Antonio.

» Mais, dans le pays, on croit généralement que le livre n'a pas cessé de passer dans les mains

des descendants par ordre de primogéniture ; et, lorsqu'il arrive quelque chose d'heureux, à quelqu'un des maîtres de Grampa et de Campile, on lève doucement les épaules, on sourit, et on dit :

» — Ça n'est pas étonnant, il a le livre.

» Voilà, comme je vous l'avais promise, l'histoire des armes de nos amis.

— Que devinrent le bon cheval Sparviero et le malheureux chien Spinelli?

— C'est vrai ! j'avais oublié de vous le dire : la blessure de Sparviero s'était cicatrisée à l'instant, cautérisée qu'elle avait été par la main même qui l'avait faite. Mais il ne revint pas de queue à Sparviero. Il cessa tout travail pénible, fut libre dans les maquis, et devint le père d'une race sans queue qui est restée fort estimée pour son fonds et pour sa vitesse. C'est, assure-t-on, ce qui a donné l'idée aux Anglais de chercher et de faire une race de bœufs sans cornes. Spinelli fut moins heureux. La grande taille que lui avait

donnée Satan pour le monter commença à diminuer aussitôt. Quelques jours après, il était revenu à sa grosseur naturelle. On s'étonna davantage lorsqu'on le vit *progressivement* diminuer jusqu'aux dimensions d'un king's-charles, puis d'un havanais. Enfin il devint semblable à ce chien d'un conte de fées qui avait pour collier une bague de sa maîtresse, une princesse plus belle que le jour. Et, un matin, on ne le trouva plus dans la tabatière où on le couchait le soir : il avait disparu sans laisser de postérité.

— Merci. Vous allez revoir nos amis?

— Oui.

— Eh bien, portez cette poignée de roses et d'héliotropes à la maîtresse du *mazzone* de Grampa.

UNE SOMNAMBULE

Un soir que l'on parlait de magnétisme, je dis :

— Ah ! si Émile Deschamps voulait vous dire une histoire qu'il m'a contée l'autre jour, d'une jeune fille endormie !

Tout le monde se tourna vers Émile Deschamps.

— Non, dit-il; Alphonse Karr, s'il se rappelle cette histoire, peut bien la raconter lui-même; moi, je l'ai oubliée.

— Non, repris-je à mon tour, je n'ai retenu

que le fonds de l'histoire, et je ne pourrai reproduire la bonhomie spirituelle avec laquelle je l'ai entendu narrer.

— J'ai fait un vœu, dit Deschamps : c'est de ne jamais conter deux fois la même anecdote devant les mêmes personnes, et, sérieusement, je n'y manquerai pas.

On nous pressa tous les deux, il fut inébranlable ; je cédai.

Voici l'histoire :

Une jeune fille avait une mauvaise santé, sans être précisément malade ; son état ne présentait les symptômes d'aucune maladie classée et ayant, de par la Faculté, droit de bourgeoisie chez les mortels. Les médecins allopathes, homœopathes, hydropathes, etc., prétendaient que cela se passerait ; ils ordonnaient un peu de patience et beaucoup de distractions.

Un ami de la famille parla de magnétisme avec beaucoup d'enthousiasme ; il raconta des cures

merveilleuses, des phénomènes, des miracles. Malgré certaines répugnances, on se laissa convaincre, et l'on fit venir un magnétiseur.

C'était à la fin du jour, dans un jardin, sous une épaisse allée de sycomores; au bout d'un quart d'heure, la jeune personne était endormie; au bout de vingt minutes, elle commençait à répondre aux questions du magnétiseur, lorsqu'un domestique, accouru en toute hâte, demanda celui-ci et, le prenant à part, lui dit quelques mots à l'oreille.

— Pardon, dit-il à la famille, un événement inattendu me force à courir chez moi; je reviens dans dix minutes. Attendez-moi, j'ai mon cabriolet à votre porte.

Il part.

Les dix minutes sont bientôt passées; il s'écoule un quart d'heure, une demi-heure, une heure.

L'ami, très-expert dans les pratiques du magnétisme, dit :

— C'est fâcheux qu'il ne l'ait pas réveillée avant de partir.

Au bout d'une heure et demie, on envoie chez le magnétiseur. On répond qu'il n'est resté que dix minutes chez lui, qu'il était fort ému, qu'il a fait un paquet d'un peu de linge et de quelques hardes, qu'il s'est fait conduire au chemin de fer de Rouen.

On couche la jeune fille, on convient de ne rien dire à personne ni à elle-même. Le lendemain matin, on n'avait pas de nouvelles. Le surlendemain, on reçoit une lettre du Havre.

Le médecin annonçait que sa femme lui avait été enlevée par un perfide ami ; qu'ils avaient pris, en partant, sa caisse tout entière ; qu'il était à leur poursuite Il regrettait vivement l'embarras dans lequel il les avait laissés.

Que faire? L'ami disait : « Au moins, s'il avait mis quelqu'un de nous en rapport avec elle, on l'aurait réveillée. »

— Et que faisait la jeune fille?

La jeune fille buvait, mangeait, causait, comme de coutume; il n'y avait rien de changé à ses habitudes, et bien heureusement, car cela rendait facile aux parents de lui cacher la triste position dans laquelle elle se trouvait

— Mais alors elle ne dormait pas?

Certainement que si, puisque le magnétiseur ne l'avait pas réveillée.

— C'est juste.

Il se passa un an, les parents étaient fort tristes, fort abattus : on n'avait aucune nouvelle du disciple de Mesmer; il n'était pas revenu à Paris; on ne savait où il était. Un parti se présente; les parents et l'ami se réunissent, se consultent. Doit-on avertir le futur époux de l'état dans lequel se trouve la fille qu'il demande? La sévère probité, dit qu'on ne peut s'en dispenser. Mais s'il allait s'effrayer! et qui ne s'effrayerait pas à sa place? C'est un mariage

très-avantageux, très-convenable sous tous les rapports.

On fait taire la probité ; on ne dit rien ; le mariage se conclut.

— Et comment était la jeune femme ?

Comme de coutume. Il fallait savoir ce qui en était ; sans cela, on ne se serait douté de rien.

Au bout d'un an, elle allait avoir un enfant.

Le mari était enchanté. Cependant, les parents, qui étaient honnêtes au fond, souffraient d'un pareil état de choses ; leur conscience était bourrelée quand le mari les remerciait de son bonheur. Dix fois la vérité fut sur leurs lèvres, dix fois il la retirèrent.

— Et la jeune femme ?

Elle allait fort bien ; elle eut un second enfant.

Un jour, on apprend que le médecin s'est fixé à Provins. Les parents, au comble de la joie, lui écrivent avec instances de venir à Paris. Il ré-

pond et s'excuse sur de nombreuses occupations.

Une correspondance s'engage : les parents insistent ; le magnétiseur résiste. Il finit par mettre son déplacement à un prix exorbitant. Que faire? il fallait bien en passer par où il voulait; on était à sa discrétion. L'état de la jeune femme ne pouvait durer éternellement; le secret, caché jusque-là au mari, pouvait être révélé à chaque instant. On accorde ce que le médecin exigeait. Il arrive, il se loge auprès de la maison, et, un jour que le mari est à la chasse, on le prévient. Il arrive; on avait défendu la porte : on était sûr de ne pas être troublé. L'ami seul, qui était dans le secret, assisterait à l'opération.

Le magnétiseur dégage le fluide; il descend les mains du front à l'épigastre de la somnambule, en les secouant pour se débarrasser du fluide qu'il enlève ; il la réveille.

— Et quelle différence cela amena-t-il chez la jeune femme?

— Aucune; au point que le mari ne s'aperçut de rien.

— Mais alors qui vous dit qu'elle ne dormait plus?

— Quelle tête dure vous avez! Certainement qu'elle ne dormait plus, puisque le magnétiseur l'avait réveillée.

— C'est juste.

— Voilà, dis-je, le squelette de l'histoire que le mauvais caractère d'Émile Deschamps m'a forcé de lui voler.

Émile Deschamps, répondit de sa voix douce et bienveillante, et, comme s'il ne faisait pas exprès de parler en vers :

— Mon cher, vous précédez ceux quevous semblez suivre,
Et,comme certain lord,
On vous donne du cuivre
Et vous rendez de l'or.

Ce qui était très-joli, mais n'était pas vrai.

HISTOIRE D'UN PION

Pour ceux de mes lecteurs qui habitent loin de Paris et qui peuvent bien ne pas être au courant des malices et du langage de MM. les écoliers de la capitale, il n'est pas inutile de donner la traduction du mot *pion*. C'est le nom irrévérencieux par lequel ils désignent entre eux les maîtres d'étude et les professeurs. Je ne pense pas qu'ils se soient jamais beaucoup inquiétés de l'étymologie de ce nom, qu'ils s'avisent parfois d'imposer à des hommes fort respectables par leur caractère et par leur science.

Pion se trouve dans quelques vieux livres français pour piéton. Dans les temps anciens, les chevaliers et les nobles ne combattaient qu'à cheval ; l'infanterie, qui est devenue la principale force de nos armées, n'était alors composée que de ceux qui ne pouvaient avoir un cheval. Ce mot est resté au jeu d'échecs pour désigner les moindres pièces du jeu, les simples soldats. On a employé parfois le mot *pion* pour ivrogne, mais alors on le faisait dériver d'un mot grec qui signifie boire. Par allusion au jeu d'échecs, on appelle encore *pion* un homme sans importance, sans force, destiné à être pour les autres une proie facile.

L'histoire que je veux vous raconter s'est passée sous mes yeux. J'étais alors enfant et un des plus jeunes écoliers de la pension ; aussi n'y ai-je joué qu'un rôle accessoire, les plus grands, *les grands*, comme nous les appelions, s'étant naturellement partagé les rôles importants.

Tous les matins, vers six heures, nous pas-

sions une heure dans l'atelier de dessin ; quelques-uns, qui avaient pour cet art des dispositions naturelles, y prenaient de l'intérêt et travaillaient sérieusement ; les autres, condamnés à faire d'éternelles pages d'yeux, de bouches, de nez et d'oreilles, laissaient passer l'heure de la classe, et abusaient de la mie de pain qu'on leur donnait pour effacer les traits incertains de leur crayon inhabile, en se livrant, à distance, des combats peu sanglants, au moyen de petites boulettes qu'ils se lançaient avec une adresse qui eût fait honneur à des artilleurs au polygone de Vincennes.

Le professeur de dessin était un jeune peintre qui avait déjà du talent, mais point encore de réputation. Il aimait passionnément son art, et je pense que, si cela nous ennuyait de faire des yeux et des nez, cela ne l'amusait pas beaucoup plus de les faire faire, et de les corriger. L'atelier, qui ne servait à rien hors des heures de la classe de dessin, lui était abandonné par le mai-

tre de la pension, et, à part le temps que lui prenaient des leçons qu'il allait donner dans une autre pension du même quartier, il passait toutes les journées à travailler dans cet atelier. Malgré nos tentatives opiniâtres, nous n'avions jamais pu voir ce qu'il faisait, parce que son chevalet et les toiles sur lesquelles il travaillait étaient toujours rentrés dans une petite pièce, sorte de mansarde, contiguë à l'atelier, qui lui servait de domicile. Cette précaution, prise à la fois contre la poussière et contre notre curiosité, avait toujours triomphé de nos efforts persévérants.

Antoine***, le maître de dessin, avait une physionomie intelligente, expressive, mais parfois un peu singulière ; ses vêtements propres, mais limés par le temps et par la brosse, n'étaient à la mode que lorsque la mode, après de nombreuses variations, recommençait son cercle et ramenait en triomphe ce qu'elle avait proscrit avec dédain.

« Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore. »

« Beaucoup de choses renaîtront qui déjà ont été renversées, et nous verrons tomber à leur tour les choses qui aujourd'hui sont le plus en honneur. »

Les enfants sont durs, mais par ignorance. Virgile l'a dit : « C'est à l'école de la douleur qu'on apprend la pitié. » L'habit bleu, blanchi sur les coutures, de notre professeur, son chapeau rougi et devenu à moitié chauve sous les attaques de la pluie et du soleil, étaient pour les écoliers un sujet incessant de moqueries et de sarcasmes. Grâce à la sollicitude de nos parents, nous n'avions jamais manqué de quelque chose, et nous pensions que l'homme mal mis était un homme avare et ridicule. Aussi notre pauvre Antoine était-il soumis de notre part à un examen scrupuleux ; aucun détail de ses tristes ajustements ne nous échappait. Le premier qui découvrait une pièce à une de ses bottes, ou une éraillure à son éternel habit bleu, poussait son voisin du coude, et avec la rapidité du télégraphe électri-

que, qui n'était pas encore inventé, la chose était en un instant révélée et communiquée à toute la classe.

A la classe de dessin succédaient le déjeuner et une courte récréation. Il arriva un jour qu'au moment où la cloche sonna, Antoine, dont les distractions étaient pour ses méchants élèves un sujet de joie et de moqueries, sortit de l'atelier en y oubliant un vieux parapluie bleu dont l'apparition, quelques jours auparavant, avait été l'objet de notre spéciale attention et de nombreuses facéties sur sa forme surannée et sur la variété de nuances que la pluie et le temps avaient données à sa primitive couleur bleue.

A la vue du parapluie oublié, il vint à l'un de nous l'idée de le cacher sur une planche très-élevée, couverte de ces figures en plâtre appelées *bosses*, d'après lesquelles on dessine quand on est arrivé à une certaine force.

Le lendemain et les jours suivants, nous assistâmes aux recherches inutiles dont le parapluie

fut l'objet. Quelques paroles échangées entre nous à voix basse pendant les classes, à voix haute pendant les récréations, paroles inintelligibles pour nos maîtres, mais très-claires pour nous, portaient notre gaieté à son comble.

Les *bosses*, derrière lesquelles le parapluie était enseveli dans la poussière, représentaient Socrate, Platon, Apollon, Laocoon, etc. On peut penser quels éclats de rire causaient des phrases comme celles-ci, que nous échangions sans scrupule devant la victime de notre méchanceté, qui n'y pouvait rien comprendre : « Platon sait bien des choses ! » — « Il y a des gens très-inquiets que Socrate pourrait facilement tirer d'embarras. » — « L'oracle de Delphes, si l'on consultait Apollon, pourrait répondre à une question très-intéressante. » — « On dit : rire comme un bossu ; il y a aussi des bosses qui pourraient s'en donner la joie. » — « Quand Laocoon fut attaqué par les serpents, que ne les rossait-il à coups de parapluie ! » —

« C'est qu'alors il n'avait pas de parapluie. »

Nous vimes un jour rentrer le maître de dessin par une pluie violente ; loin d'en avoir pitié, ce fut pour nous le sujet d'une joie cruelle : son chapeau semblable à une gouttière, ses habits ruisselants, nous nous montrions tout, en souriant.

Un jour, un des plus grands d'entre nous, que ses parents avaient mené un dimanche au spectacle, nous fit de longs récits de ce qu'il avait vu. Notre jeune imagination fut séduite par une mystérieuse terreur ; la tragédie qu'on nous racontait représentait une conspiration ; les conjurés avaient un langage mystérieux et un signe de ralliement et de reconnaissance, etc. Ces idées nous roulèrent dans la tête pendant plusieurs jours, et nous finîmes par vouloir aussi conspirer. Nous ne savions pas bien contre quoi ni contre qui, mais c'était à nos yeux l'accessoire ; le principal était le mystère, les mots de passe, les signes de ralliement. Nous reprîmes

le parapluie du professeur de dessin derrière les bosses; nous en enlevâmes la soie, et nous replaçâmes le manche et les baleines derrière Socrate et Laocoon. — De la soie bleue on coupa de petits morceaux que les conjurés s'attachèrent en forme de décoration, mais au dedans de l'habit ou de la veste. C'était le signe de reconnaissance.

On n'admit d'abord que dix membres dans la société; puis, après un sévère examen, on s'en adjoignit quelques autres. Puis, d'après la tragédie qui nous avait donné ces belles idées, on prit une grande feuille de papier et on écrivit dessus, de la plus belle écriture ronde qu'il fut possible, ces mots :

LISTE DES CONJURÉS.

Puis seize noms étaient écrits au-dessous, par ordre alphabétique.

Pendant quelques jours, on s'amusa beaucoup

de cette invention ; en effet, on s'abordait en se disant à voix basse le mot d'ordre, qui était :

VENGEANCE ET PARAPLUIE.

On déboutonnait sa veste, et on se faisait voir le morceau de soie bleue ; mais la reconnaissance faite, les conjurés, après toutes ces précautions, n'avaient absolument rien à se dire qui les justifiât. On songea à donner un but à la conspiration.

Vengeance ! contre qui des écoliers avaient-ils une vengeance à excercer? naturellement, contre ceux qui leur donneraient des pensums ou les mettraient en retenue, seuls malheurs que la sollicitude de leurs parents et de leurs maítres laissassent approcher d'eux. On décida promptement que la conspiration serait permanente contre les maîtres ; et, malheureusement pour Antoine, le souvenir de son parapluie, et le ridicule que des enfants qui ne savaient rien

attachaient à la pauvreté de ses habits, le désignèrent spécialement à la vindicte des conjurés. On lui volait ses crayons, on mettait à la place de son siége habituel une chaise dont un des pieds était rompu, etc. On faisait, dans la saison, voler des hannetons dans l'atelier de dessin; on lui lançait, quand il tournait le dos, quelques-unes des boulettes de mie de pain qui jusque-là n'avaient osé attaquer que des condisciples. Il faut dire que l'extrême douceur du maître de dessin et ses distractions encourageaient singulièrement l'audace des conspirateurs.

Je ne sais quel démon inspira un jour, à l'un de nous, une idée qui fut accueillie avec enthousiasme.

Nous n'osions plus admettre de nouveaux membres dans la société, pour deux raisons : si tout le monde en avait fait partie, il n'y aurait plus eu de mystère, et nous aurions craint les indiscrétions. Donc, nous n'avions plus de réceptions, d'épreuves, etc. Nous pensâmes que le

maître de dessin donnait également des leçons dans une autre pension, et que c'était dans cette pension que nous devions chercher de nouveaux affiliés. La pension dans laquelle nous étions, comme presque toutes les pensions du quartier, conduisait deux fois par jour au collége Bourbon ceux qui suivaient les cours de ce collége; ces diverses pensions se rencontraient dans la cour, à l'entrée et à la sortie, et aussi dans les classes du collége. Il nous était donc facile de communiquer avec les élèves de la pension en question. A cet effet, nous rédigeâmes une adresse ainsi conçue, que l'un de nous se chargea de donner à un *des grands* de cette pension:

CONSPIRATION CONTRE LA TYRANNIE DES PIONS.

ORDRE DU PARAPLUIE PANACHÉ.

« Cher collègue,

» Ce n'est que par l'association que nous pouvons lutter contre nos tyrans. A cet effet, nous avons fondé, dans notre pension, une conspi-

ration permanente. Les conjurés soussignés vous ont jugé digne d'être des nôtres; c'est pourquoi il serait bon que vous pussiez vous entendre avec un de nous, qui vous expliquerait les mots de ralliement, les signes de reconnaissance, l'origine et le but de l'association. Un de nos tyrans fait peser également sur vous son sceptre de fer; c'est assez désigner le pion de dessin Antoine; c'est ce qui nous a fait penser à votre pension. Il faudrait que, lundi prochain, vous *filassiez* et vous *trouvassiez*, pendant la classe du matin, aux Tuileries, sur la terrasse où est le Laocoon. Un de nous s'y trouvera, vous le reconnaîtrez à ces marques : il vous abordera en vous faisant voir un ruban de soie d'un bleu passé, c'est l'insigne de *l'ordre du Parapluie panaché;* et vous, pour qu'il puisse vous reconnaître, selon nos us et rites, vous lui répondrez par notre mot de ralliement, que nous avons assez de confiance en vous pour vous confier, ne vous laissant pas ignorer qu'en cas

de trahison notre haine serait terrible et inexorable, ce qu'à Dieu ne plaise ! Ce mot est *Vengeance et parapluie.* Ensuite, si, comme nous en sommes d'avance convaincus, vous répondez convenablement à ses questions, il vous décorera immédiatement du ruban de l'ordre du Parapluie panaché, et il vous initiera à nos mystères; vous aurez ensuite à nous proposer l'admission de neuf de vos camarades, que vous en jugerez dignes sous le rapport du courage et de la discrétion. »

Cette lettre fut remise, et la réponse ne se fit pas attendre. Le rendez-vous eut lieu, comme il avait été dit, devant le groupe de Laocoon, entre les deux écoliers qui avaient *filé.* Traduisons encore ce mot pour ceux de nos lecteurs qui ne sont pas Parisiens. *Filer* signifie faire l'*école buissonnière,* c'est-à-dire aller se promener clandestinement pendant la classe, au risque des punitions les plus sévères et des accidents

les plus graves, dont les exemples ne sont que trop communs.

L'élève de l'autre pension fut initié, et une correspondance quotidienne s'établit entre les deux pensions, après que les neuf conjurés nouveaux eurent été admis et affiliés comme celui qui les avait présentés. Le malheureux Antoine, le seul qui fût à la fois dans les deux pensions, fut la victime principale de l'association. Dans les lettres qui s'échangeaient, au collége, entre les membres de la conspiration permanente du Parapluie panaché, on se communiquait les tours qu'on lui avait joués dans chaque pension, et des remarques cruelles sur le délabrement de ses vêtements, sur les détails desquels on appelait l'attention des conjurés. Cette émulation entre les écoliers des deux pensions fit imaginer, à l'encontre du maître de dessin, cent malices infernales. Ainsi, un jour, Antoine partit de chez nous avec un papillon de papier qu'on avait trouvé moyen d'accrocher au collet de son

habit. Sans parler du succès qu'il eut tout le long du chemin, ce fut à son arrivée chez nos rivaux quelque chose d'inouï : ils se sentirent vaincus; en vain ils mirent sous les pas d'Antoine des pois fulminants, en vain on creva le fond de son chapeau, l'avantage nous resta. A quelque temps de là, l'un de nous encourut une punition sévère; elle n'avait pas été provoquée par Antoine, mais infligée directement par le maître de la pension. Le coupable avait été rencontré au bois de Boulogne pendant la classe de collége, et, informations prises, il avait été constaté qu'il n'avait pas mis les pieds au collége depuis trois jours.

La punition consistait en un énorme pensum, quinze cents vers d'Ovide à copier ; plus, une journée de cachot.

Il est bon de faire ici une courte description du cachot. Le cachot avait été autrefois et primitivement destiné à serrer le bois et le charbon de la cuisine, qui n'était séparé de l'atelier de dessin que par un gros mur. Le cachot avait

néanmoins son entrée particulière, le jour n'y pénétrait d'aucun côté. Le plus souvent cette punition n'était infligée que pour quelques heures, mais la faute avait été jugée assez grave pour nécessiter une expiation exceptionnelle et exemplaire. Le prisonnier, averti de sa condamnation, avait pris ses précautions à l'avance pour se défendre contre l'ennui. En effet, au moyen d'une vrille, depuis le matin jusqu'à dix heures, avec une persévérance qui aurait pour les écoliers d'excellents résultats si elle s'appliquait au bien, il avait réussi à pratiquer dans la muraille un petit trou qui lui permettait de voir dans la classe de dessin. Antoine y travaillait, et l'écolier, pour la première fois, aperçut ce qu'il faisait. X*** était ému et peignait avec ardeur. Après quelques instants donnés à la curiosité, le prisonnier pensa qu'il fallait le déranger, et, en appliquant sa bouche sur le petit trou qu'il avait pratiqué dans la muraille, il se mit à imiter le cri de divers animaux : le miaulement

du chat, les aboiements et les hurlements du chien, le chant du coq, les phrases qu'on apprend aux perroquets. C'était peine perdue; Antoine absorbé par son travail, ne s'en apercevait même pas... Mais il leva les yeux sur l'horloge et parut effrayé de l'heure.

— Quel malheur! dit-il.

Il sortit un moment de l'atelier pour aller dans sa chambre; il rentra ensuite dans l'atelier portant à la main son habit bleu; avec un pinceau, il étala un peu d'encre sur les coutures blanchies, puis il passa du fil dans une aiguille et essaya de recoudre de son mieux le fond de son chapeau.

— Pauvre chapeau! dit-il à demi-voix, il a bien gagné sa retraite; voyons donc.

Il ouvrit un tiroir et en tira une à une vingt pièces de cent sous, il les recompta trois fois et dit :

— Il n'y a pas moyen... c'est aujourd'hui qu'ils viennent. »

Il soupira, étendit un peu d'encre sur le raccommodage de son chapeau et le mit sur sa tête; il entr'ouvrit la porte et rentra en disant :

— Allons! il pleut.

Il regarda tout autour de lui par un mouvement machinal, comme s'il eût cherché son parapluie, puis il se dit :

— Que diable est devenu ce parapluie ?

Il regarda encore dehors, puis :

— Ça n'est pas près de passer, et il faut que je sois revenu de bonne heure pour les attendre.

Il boutonna son habit jusqu'au menton et se mit résolûment en route ; pendant ce temps, le prisonnier pouffait de rire. Il n'aurait pas voulu pour rien au monde ne pas avoir été en prison. Cependant, il lui tardait d'en sortir pour faire des récits de ce qu'il avait vu et entendu à ses amis les conjurés, et pour en écrire aux affiliés de l'autre pension.

A midi, heure du dîner, la cloche retentit, et

on vint chercher notre écolier pour le conduire au réfectoire, où il devait manger du pain sec. Ses complices trouvèrent moyen de lui faire passer quelque chose; néanmoins, il fit un mauvais dîner. Après quoi, la pluie ayant cessé, pendant que les autres s'élançaient pour jouer dans l'avenue plantée d'arbres consacrée aux récréations, on le reconduisit au cachot. Il commença par frapper un peu du pied et par se dépiter, puis il se remit à son observatoire. Antoine venait de rentrer. Il n'était pas nourri à la pension; les leçons qu'il donnait en ville, quelquefois dans des quartiers éloignés, ses études d'anatomie et de peinture lui auraient rendu fort difficile l'exactitude aux heures des repas. Il recevait à ce sujet une petite compensation en argent. Il ouvrit un tiroir et en tira un morceau de pain, qu'il commença à dévorer à belles dents.

— Tiens, se dit le prisonnier, le pion de dessin est donc aussi au pain sec? Il ne fait pas un meilleur dîner que moi.

son morceau de pain à moitié mangé. Antoine but un verre d'eau, puis il replaça son chevalet en un jour convenable et examina son tableau, tout en achevant son morceau de pain et en se parlant à lui-même.

— Il faut remettre ici de la lumière... Cette main n'est pas suffisamment dessinée... Voilà un mauvais pli!

Il joignit fortement les mains et dit à demi-voix :

— O mon Dieu! n'est-ce pas la vanité qui m'aveugle? mais il me semble... O mon Dieu! je vous remercie... Je sens là que vous m'avez donné du talent.

Le prisonnier, qui avait commencé à faire laborieusement passer des brins de paille de son cachot dans l'atelier, était surpris et ému de l'émotion d'Antoine.

Le portier entra dans la classe et dit :

— Monsieur Antoine, ce sont vos parents.

— Faites-les entrer, reprit Antoine avec empressement.

Puis il devint très-rouge et se hâta de cacher le reste de son pain dans le tiroir, et le verre de la bouteille d'eau derrière une bosse.

Alors, toujours posté à son observatoire, notre écolier vit entrer, sous la conduite du portier, un homme et une femme, tous deux fort âgés, mais bien portants et proprement vêtus. Le portier leur ouvrit la porte et se retira. Antoine embrassa tendrement son père et sa mère; ceux-ci étaient également heureux de le voir. Il les fit asseoir, et voici la conversation qu'entendit le prisonnier :

ANTOINE. — Vous avez tous les deux des mines superbes, je vois que vous vous êtes bien portés depuis le mois dernier.

LA MÈRE. — Oui, mon fils, grâce à tes soins, nous ne manquons de rien pour le corps, et pour le cœur nous sommes bien fiers et bien heureux de notre fils.

ANTOINE, *lui baisant la main.* — Ah! chère mère, quelle joie j'aurai à vous voir, en effet, et avec plus de justice, un peu fier de moi..., si, à force de travail et de persévérance, je parviens à mon but! Mais dites-moi, la, est-il bien vrai que vous ne manquiez de rien?

LE PÈRE. — C'est-à-dire que nous n'avons jamais été si heureux; non-seulement tous nos besoins sont satisfaits, mais encore nous ne nous refusons pas notre café après-dîner. Non, mon cher fils, non, grâce à toi, il ne nous manque rien.

ANTOINE. — Dites : grâce à votre modération, à votre économie à tous deux, et à l'ordre et à l'entente du ménage de ma mère.

LA MÈRE. — Mais toi, mon cher fils, je te trouve un peu amaigri; ne te manque-t-il jamais rien? Pense que nous pourrions un peu nous restreindre. Ce serait gâter ce que tu fais pour nous que de nous laisser le souci que tu t'imposes des privations. Comment te nourris-tu?

ANTOINE. — L'ordinaire de la pension, un peu meilleur même pour les maîtres que pour les élèves, qui payent fort cher. Si j'ai l'air un peu fatigué, c'est moins le travail que l'émotion en finissant mon tableau, si près de l'ouverture de l'exposition du Louvre.

LA MÈRE. — Je suis contente que tu te nourrisses ici, c'est comme une nourriture de famille; tu as de la soupe, des repas réglés. Mais ça n'est pas tout que de manger, il faut s'habiller...

LE PÈRE. — Et avoir un peu d'argent dans sa poche..., à ton âge surtout. Tiens, vois-tu, mon garçon, je vais tout te dire, c'est que c'est notre seule inquiétude à ta mère et à moi, la peur que tu ne te prives pour nous ; et nous avons pensé que, quoique vieux, je trouverais bien quelque occupation. Je pourrais encore tenir des livres quelque part, chez un négociant, et tu ne nous donnerais que la moitié de ce que tu nous donnes.

ANTOINE. — Vous.., mon père, travailler à

votre âge! N'avez-vous pas assez travaillé et travaillé pour moi? N'est-ce pas à mon tour? J'espère bien avoir un jour un fils qui ne me laissera pas travailler à soixante et dix ans.

LA MÈRE. — Comme le dit ton père, nous en parlons tous les jours; tous les jours, après souper, nous disons les *Grâces :* en remerciant Dieu, nous bénissons notre fils. Puis nous parlons de nos craintes, et nous avons résolu de nous en expliquer avec toi. Comment es-tu habillé? (*Elle regarde l'habit bleu de X***.*)

ANTOINE, *riant.* — Vous allez me gronder de ce que je ne me suis pas fait beau pour vous recevoir, de ce que j'ai gardé mon habit de travail. Exigez-vous que j'aille dans ma chambre mettre mes habits neufs? Avez-vous cru, par hasard, que c'était là mon habit nº 1? Non, chère mère, c'est l'humble nº 3; il ne paraît que quand je travaille seul dans l'atelier; le nº 2 est l'habit des leçons. Pour le nº 1, c'est le costume des grandes cérémonies, des fêtes,

des dîners en ville; il ne prend l'air que dans les grandes occasions. Faut-il que je vous apporte là toute ma garde-robe? Ah! vous avez cru que je sortais avec ce vieil habit bleu? C'est comme si vous pensiez que ce vieux chapeau déformé et rougi est mon meilleur chapeau; mais, le matin et le soir, quand il fait mauvais temps, on ne peut raisonnablement mettre ses belles hardes pour les gâter.

LA MÈRE. — Mais, la dernière fois que tu es venu nous voir, tu avais cet habit et ce chapeau.

ANTOINE, *toujours riant.* — Que voulez-vous! je ne savais pas qu'on fût si cérémonieux à la campagne; d'ailleurs, ce chapeau et l'habit avaient alors six mois de moins, car je ne puis vous aller voir bien souvent. Soyez tranquilles, à ma première visite, je serai dans mes grands atours; j'étalerai toutes mes magnificences, je mettrai toutes les pierreries de la couronne, habit noir et bottes vernies. Si vous avez par là une héritière qui soit jeune, belle, vertueuse

et douce, ce sera le vrai moment de me faire voir à elle. Ah ! cette pauvre mère, qui croyait que son fils se montrait par la ville en pareil costume ! non, chère mère, non ; j'ai l'air aussi petit-maître que votre chère vanité maternelle peut le désirer. Je ne veux pas que le père travaille.

LE PÈRE. — Mais...

ANTOINE. — Ça me tourmenterait, ça me ferait des préoccupations pénibles dans mes travaux. Je suis très-heureux, ne me gâtez pas mon bonheur. Vous mériteriez, pour vos idées, que je vous forçasse de prendre ce mois-ci plus que de coutume.

LE PÈRE. — Non, sérieusement, je ne le veux pas.

ANTOINE, *se levant, va prendre dans le tiroir les vingt pièces de cent sous qu'il a comptées et recomptées le matin. Il fait semblant de les compter, comme s'il puisait à même une somme plus forte. Il les donne à sa mère.* — Tenez,

chère mère, car c'est vous qui êtes le ministre des finances. — Voulez-vous voir mon tableau ?

LE PÈRE, *lui tendant la main.* — Bien ! bien ! très-bien ! un peu de lumière ici, et cette main...

ANTOINE. — Ah ! mon bon père, tenez... vos deux observations, je venais de me les faire à moi-même quand vous êtes arrivés, précisément les mêmes, et j'allais corriger ces deux défauts.

LE PÈRE. — Mon fils, tu arriveras, tu seras un peintre.

ANTOINE. — Oh ! mon père, si vous saviez ce que cette parole me donne de courage ; votre goût pour les arts est connu, et j'ai vu votre suffrage apprécié par des hommes d'un grand talent.

LA MÈRE. — Et ce beau tableau sera au Salon ?

ANTOINE. — Oui, ma mère, s'il plaît à Dieu et au jury.

LE PÈRE. — Il y sera ! Ma femme, laissons notre fils à ses travaux. — Adieu, mon cher fils, ta mère et moi, nous te bénissons et nous ap-

pelons sur toi la protection de Dieu, qui aime les fils pieux envers leurs parents.

ANTOINE. — Adieu, mon père; adieu, ma mère; soignez-vous bien, et, si l'un de vous deux était malade, que l'autre me l'écrive.

Ils s'embrassèrent tous trois, et les vieux parents partirent.

ANTOINE, *seul*. — Pauvres chères gens! travailler à soixante et dix ans! — Oh! non, j'aimerais mieux mendier par les rues. J'aurais été bien embarrassé s'ils avaient demandé à voir les beaux habits dont je leur parlais. O mon vieil habit bleu, mon vieux chapeau fauve et chauve, mes vieux, mes fidèles amis, ne vous fâchez pas si je vous ai méconnus, si je vous ai reniés; ce n'est pas par ingratitude; ne vous avisez pas de m'abandonner. Il y a longtemps que je n'ai été aussi heureux. Le suffrage éclairé de mon père, leur bonheur à tous deux... (*Il reprend son pain qu'il avait caché dans le tiroir.*) Oh! le bon dîner que je fais!

Antoine acheva son morceau de pain et se remit à son tableau.

Pour l'écolier, il ne songeait plus à faire passer des brins de paille par le trou qu'il avait pratiqué de son cachot à l'atelier; il pleurait d'attendrissement et d'admiration.

—Oh! le bon fils, disait-il, l'excellent homme!

On ne vint le chercher qu'à l'heure du souper. Après le souper, il y avait une courte récréation à laquelle il put prendre part. Il fit le signe de ralliement ; tous les conjurés se rassemblèrent autour de lui; il nous raconta ce qu'il avait vu et entendu. A ce récit, toute notre méchanceté faite d'ignorance se fondit comme la glace sous les rayons du soleil; nous fûmes honteux d'avoir pris cet homme respectable pour but de nos persécutions.

— Il faut le laisser tranquille, dit un de nous, et rompre l'association.

— Non, dit un autre, il faut la maintenir, mais en modifier le but.

— Que le secrétaire écrive aux conjurés de la pension Antoine. Il faut nous réunir en assemblée générale.

— Mais où? quand?

— Dimanche prochain. — Chez mes parents, je dirai tout à mon père.

— Il nous prendra pour des garnements.

— Hier oui, mais pas dimanche; il nous aidera au contraire. Je vais lui écrire, et il vous fera demander chez vos parents pour un goûter à la maison; jamais il n'a refusé de m'aider dans le bien.

On écrivit aux élèves affiliés de l'autre pension une lettre qu'on leur remit le lendemain; elle était ainsi conçue :

ORDRE DU PARAPLUIE PANACHÉ.

« Tous les membres affiliés recevront dimanche matin une invitation pour aller goûter chez le père de l'élève B...; que personne n'y

manque, que personne ne se fasse mettre en retenue ; il s'agit d'une grave décision à prendre dans l'intérêt de l'ordre. »

Tout se passa conformément au programme ; le père de B... nous accueillit comme si nous avions été tous ses enfants ; il nous félicita de notre résolution, qui fut adoptée à l'unanimité après qu'on eut, par un récit tout simple, fait partager aux conjurés de l'autre pension notre sentiment de respect pour Antoine.

Il fut décidé que l'ordre du Parapluie panaché subsisterait et ne changerait pas son nom ; que la conspiration contre la tyrannie des pions deviendrait une association pour la surveillance des pions, et que notre devise : *Vengeance et Parapluie*, serait ainsi modifiée : *Justice et Parapluie*. Toutes les forces de l'association furent employées à réparer le mal que nous regrettions.

Le père de B..., qui était fort riche, prit un rôle dans la réparation, et nous demanda, avec

une douce indulgence et une gaieté charmante, de l'affilier à l'ordre du Parapluie panaché.

En conséquence, voici ce qui eut lieu.

La conspiration resta permanente, et la correspondance entre les deux pensions continua d'avoir son cours. Seulement, des deux côtés, elle eut pour but de faire respecter le professeur de dessin. Jamais une classe ne fut aussi tranquille. Antoine n'y comprenait rien. Il comprit encore moins lorsque le portier lui remit un paquet et une lettre qu'un commissionnaire inconnu avait apportés pour lui. Le paquet renfermait un magnifique parapluie. La lettre contenait ces mots :

« Monsieur,

» Quelqu'un qui vous a pris votre parapluie, vous le restitue tardivement, et vous prie de lui pardonner cet emprunt forcé. »

Nous attendîmes la pluie avec impatience pour voir Antoine se servir de notre parapluie

expiatoire, que nous avions acheté par une souscription entre tous les conjurés. Le premier jour de pluie, nous le vîmes sortir et rentrer avec. Nous nous serrions les mains avec effusion. Nous échangeâmes des félicitations avec les conjurés de l'autre pension.

Le beau-frère de M. B... fit prier, par une lettre, Antoine de prendre la peine de passer chez lui.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai entendu parler de vous; aurez-vous la bonté et le loisir de me faire un portrait de ma femme?

Antoine enchanté y consentit. On lui demanda son prix; il se montra plus que modeste. Le portrait fini, le frère de M. B... lui dit :

— Tu m'avais promis de me rendre l'argent que je donnerais à ce jeune homme. Mais il ne s'agit plus ici d'une complaisance. Le portrait de ta sœur est très-beau, je le garde et je lepaye.

Il écrivit à Antoine :

« Monsieur, je vous remercie du beau portrait que vous avez bien voulu faire pour moi. Je profite de ce que vous n'avez encore que du talent. Quand ce talent vous aura acquis la juste réputation qui vous est due, je ne serai peut-être pas assez riche pour payer un portrait fait par vous. Je profite, mais je ne veux pas abuser : ce serait abuser que de prendre au sérieux le prix de cent francs, dont vous m'aviez parlé ; je vous en envoie cinq cents et demeure votre obligé.

Quel fut notre bonheur quand nous apprîmes qu'Antoine avait demandé un congé de deux jours pour aller voir ses parents et que nous le vîmes partir avec des paquets ; puis quand nous vîmes enfin remplacés l'habit bleu et le chapeau rougi ! Le tableau d'Antoine eut un grand succès au Salon, obtint une médaille et fut acheté fort cher. De ce jour, les commandes arrivèrent.

Antoine est aujourd'hui un de nos peintres

les plus célèbres. Il y a dix ans, je le rencontrai. Il n'est plus jeune, car, moi qui étais un des plus jeunes de ses élèves, j'ai aujourd'hui quarante ans passés; il en a cinquante-cinq, mais il est toujours si simple et si gai, que j'osai lui raconter toute l'histoire de l'ordre du Parapluie panaché. Il en fut charmé et touché; il en rit et il en pleura. Puis nous cherchâmes ce qu'étaient devenus les conjurés. Les uns étaient morts, les autres n'étaient plus en France. Nous en retrouvâmes quatre, j'étais le cinquième. Antoine nous réunit dans un somptueux festin. Nous avions tous à la boutonnière le ruban bleu de l'ordre du Parapluie panaché. Pendant cinq heures, nous eûmes tous quatorze ans. Il nous fit présent à chacun d'un petit tableau de lui; tableaux qui, dans le commerce et dans l'opinion des connaisseurs, ont une grande valeur; moi, je donnai des livres à mes anciens associés. Nous convînmes d'une réunion annuelle à laquelle nous sommes très-exacts. Il y a trois ans, on se

réunit chez moi, au bord de la mer : j'avais envoyé les invitations ainsi formulées :

ORDRE DU PARAPLUIE PANACHÉ

« Tous les conjurés sont invités, etc. »

Mais nous n'étions plus que cinq, en comptant Antoine. L'un des affiliés, capitaine de cavalerie, avait été tué en Afrique. Cette année, nous devons nous rassembler chez B..., dont le père s'était affilié à la société et nous avait si puissamment aidés à réparer nos méchancetés. Nous ne serons plus que quatre : la mort a encore enlevé un des conjurés.

Je ne finirai pas ce récit par une *morale*. Ceux des lecteurs qui ne se la feront pas à eux-mêmes ne profiteraient pas de celle que je leur proposerais.

LES FLEURS

QUI ONT FAIT PARLER D'ELLES

Le pavot est, je crois, la première fleur qui se soit immiscée à la politique.

Sextus, le plus jeune des fils de Tarquin le Superbe, réfugié dans la ville de Gabies, qu'il voulait livrer à son père par trahison, lui envoya un messager secret pour lui demander ses ordres. Tarquin était dans son jardin : il ne veut pas donner une réponse écrite qui pourrait être interceptée; il ne veut pas confier à l'envoyé des paroles qui pourraient être redites. Il conti-

nue sa promenade en abattant avec une baguette les têtes des *pavots* les plus élevés, et congédie l'émissaire. Celui-ci répète à Sextus ce qu'il avait vu; Sextus comprend, fait périr les plus grands de la ville, et s'empare de Gabies.

Ce n'est pas le seul exemple de correspondance hiéroglyphique et mystérieuse que nous trouvions dans l'histoire.

Aulu-Gelle cite un procédé de correspondance secrète employé par les Ladémoniens, — principalement pour que les magistrats restant à Sparte pussent correspondre en toute sécurité avec le général de l'armée occupé au dehors. Ils prenaient deux baguettes rondes, de la même longueur, de la même épaisseur. Le général emportait une de ces baguettes, l'autre restait sous la garde des magistrats.

Lorsqu'on avait une communication à faire à l'armée, on roulait une bande de papyrus ou d'étoffe en spirale autour de la baguette conservée; on écrivait ensuite sur la bande trans-

versalement les lignes allant d'un bout de la baguette à l'autre, on déroulait la bande qui ne présentait que des caractères confus et incohérents, et on l'envoyait au général, qui lisait la missive après avoir roulé la bande de papyrus sur sa baguette.

L'Asie était sous la domination de Darius. — Histicé, d'une famille assez illustre de ce pays, était prisonnier à la cour du roi des Perses. Voici ce qu'il imagina pour correspondre avec Aristagoras, un de ses partisans : Un esclave, auquel il pouvait se fier, feignit d'être malade et s'enferma dans une chambre; Histicé lui rasa la tête et écrivit, sur son crâne nu et uni, ce qu'il avait à faire savoir à son correspondant; puis l'esclave laissa repousser ses cheveux.

Quand ils eurent atteint leur longueur ordinaire, Histicé l'envoya à Aristagoras, qui, averti de ce qu'il devait faire, rasa à son tour la tête du messager et lut la missive sur son crâne dépouillé.

On cultive le pavot pour ses graines, qui donnent l'*huile d'œillette*, laquelle, comme huile comestible, a sa place immédiatement au-dessous de l'huile d'olive et que quelques personnes lui préfèrent.

Cette huile ne possède à aucun degré les qualités narcotiques du pavot, tandis que la capsule qui renferme les graines d'où on l'extrait distille un suc résineux connu sous le nom d'*opium*.

C'est ainsi que le pavot s'est trouvé mêlé à la guerre que les Anglais, ces énormes épiciers, ont faite aux Chinois il y a quelques années, pour les obliger à leur acheter l'opium que leurs navires vont chercher dans leurs colonies des Indes.

Les pavots, et surtout l'espèce appelée *coquelicot*, embellissent les jardins des fleurs les plus magnifiques, qui laissent, comme éclat et comme variété, bien loin derrière elles la plupart des fleurs rares si chèrement amenées, si chèrement entretenues dans les serres ; on peut

pour quelques sous acheter en une fois de la graine pour toute sa vie.

Lorsque j'habitais la Normandie, j'allais quelquefois me promener dans la campagne, une poche pleine de graines de pavots et de coquelicots, et je les semais au hasard dans les champs, où, l'été suivant, ils faisaient l'admiration des paysans qui les croyaient venus là à l'état sauvage.

L'aubépine a été louée par les anciens. Les Grecs l'ont appelé *philetairos* (qui aime ses amis) et *alexiare* (protectrice). Je serais porté à croire que ces deux épithètes s'appliquent au nid des oiseaux et aux champs qu'elle entoure de ses haies; mais Nicandre, Diogène Laërce, Dioscoride, Hésychius et plusieurs autres décrivent des vertus qui, selon eux, lui ont mérité ces titres : ses rameaux appendus aux portes et aux fenêtres détournent les maléfices des enchanteurs.

Et Ovide dit, au sixième livre des *Fastes:*

« Il lui donne une branche d'aubépine pour écarter des portes toute funeste aventure. »

L'aubépine aurait pu être reine des arbres. Il est dit dans la Bible, Livre des Juges, chap. IX, verset 8, que « les arbres allèrent un jour pour oindre un roi sur eux ».

Ils proposèrent successivement la couronne à l'olivier, au figuier, à la vigne, qui refusèrent, étant très-occupés de leurs fruits; on s'adressa alors à l'aubépine, qui annonça une telle sévérité, si elle était élue, que les arbres s'en retournèrent.

L'aubépine a un rôle charmant : au printemps, elle pare et embaume les haies de ses fleurs blanches en corymbes, doucement parfumées, et elle offre aux oiseaux, dans ses rameaux serrés et armés d'épines, une hospitalité sûre pour leurs nids ; de ces mêmes épines, pendant l'hiver, elle accroche un peu de la laine des moutons qui viennent tondre l'herbe, restée verte grâce à l'abri que l'aubépine lui donne

contre la bise, et cette laine est trouvée là par les oiseaux, en quête de matériaux pour leurs nids ; l'hiver, elle est couronnée de fruits d'un beau rouge amarante, qui sont une nourriture assurée pour les merles, les grives, les mésanges, etc., et dont la pulpe un peu farineuse n'est pas dédaignée par les enfants.

Il semble que l'aubépine a assez d'ouvrage comme cela, et qu'elle pourrait s'en contenter. Eh bien, elle s'est avisée une fois, dit-on, de se mêler de politique, — et dans quelle circonstance ! — pour glorifier un des plus grands crimes dont l'histoire ait conservé le souvenir : l'assassinat d'un peuple par son roi... la Saint-Barthélemy !

Les rois vivants devraient se défier beaucoup de la louange, en voyant dans l'histoire qu'il n'est pas de forfait qui n'ait été loué.

J'ai sous la main deux livres imprimés, l'un en MDCXLVI, c'est-à-dire au commencement du règne de Louis XIV, l'autre quelque temps après.

Le premier de ces deux ouvrages, le *Trésor de l'Histoire de France*, raconte ainsi la chose :

« Le roy Charles IX, pour ramener les huguenots dans l'obéissance et le calme, leur accorda libre exercice de leur prétendue religion par son édict de Louvier... Enfin le masque se leva... et le roy permist que ceux qui étoient à Paris fussent tués par les Parisiens un iour appelé saint Barthélemy, le vingt-quatriesme d'aoust, et les autres villes, qui se formèrent sur l'exemple de Paris, mirent à mort les religionnaires qui estaient parmy eux. Cette saignée empêcha une plus grande fluxion de trouble. »

L'autre, le *Criticon*, de Balthasar Gration, désigne le Louvre, alors la demeure des rois de France, comme devant son nom à ceci, qu'il servit à prendre les *loups re*-belles à la Saint-Barthélemy.

Voici ce que fit l'aubépine à cette occasion. De Thou raconte qu'un *aubépin*, qui était tout à fait mort, fleurit dans le cimetière des

Saints-Innocents le jour de la Saint-Barthélemy de l'année 1572. Il doute que l'aubépine ait été aussi morte qu'on le dit, et il se moque de toutes les conséquences qu'en tirèrent les prédicateurs pour prouver au peuple que le massacre des hérétiques avait été agréable à Dieu.

Pour moi, j'espère que l'aubépine a été calomniée.

L'aubépine a plusieurs variétés, toutes charmantes : une à fleurs roses, une autre à fleurs d'un rouge vif, deux à fleurs doubles, semblables à des bouquets de très-petites roses, dont une blanche et l'autre rose, puis d'autres moins intéressantes, présentant quelque différence dans le feuillage plus ou moins découpé; quelquefois, il est panaché et elle s'accommode de tous les terrains et de toutes les expositions.

Les paysans l'appellent noble épine ; les botanistes la traitent de « mespilas oxyacontha ».

Nous voici arrivés au lis.

Ah! pour celui-là, il s'est mêlé de tout.

Il aurait pu se contenter d'être beau, d'être blanc, d'être odorant.

« Les lis de la vallée ne filent pas, dit l'Écriture, et cependant ils sont plus magnifiquement vêtus que le roi Salomon. »

La France s'est appelé longtemps le trône ou l'empire des lis.

Et on a donné à ces paroles : « Les lis ne filent pas, » le sens métaphorique qui défend aux femmes, par la loi salique, d'occuper le trône de France.

On assure, mais sans le prouver, que le lis fut apporté à Clovis par un ange.

On pense plus généralement que c'est Louis VII qui les prit le premier pour armes en partant pour la croisade, en 1147. Par allusion à son nom, *Loys Flocus*, ils furent d'abord semés sur l'écu d'azur « sans nombre », en style de blason, puis réduits à trois, les uns disent par

Philippe de Valois, les autres par Charles V ou par Charles VI.

Les historiens, ces « professeurs en incertitude », ne sont pas d'accord sur ce qu'est en réalité la fleur de lis des anciennes armes de France.

On a voulu y voir :

Le bout d'un sceptre, le fer de *l'angon*, javelot des anciens Francs, l'iris des marais, et même des crapauds, qui étaient figuré sur l'écu des anciens Francs.

Le lis est représenté fréquemment dans le blason, souvent semblable à celui contesté des armes de France, quelquefois semblable à la fleur, et alors on le désigne comme lis des jardins.

Ainsi « un tel porte d'argent à trois fleurs de lis des jardins, au pied nourri de *gueules* »

Cela signifie que sur un écusson d'argent sont peintes trois fleurs de lis au naturel, plantées sur un fond rouge.

« D'azur à trois lis de jardins, tigés et feuillés de sinople. »

Veut dire que, sur un fond bleu des lis blancs ont leurs tiges et leurs feuilles vertes.

Les magistrats supérieurs eurent longtemps des fauteuils recouverts d'une étoffe bleue parsemée de fleurs de lis de blason ; on disait alors, pour expliquer qu'un homme venait d'être nommé chancelier, par exemple : « Il va s'asseoir sur les lis. »

De 1655 à 1657, on a frappé en France une monnaie remplaçant les *louis* qu'on appelait lis d'or et lis d'argent.

Puis on s'est servi de la fleur de lis pour *marquer les criminels.*

Les droits du bourreau pour marquer étaient de « 7 livres 10 sous » et de 7 livres 10 sous également pour la fustigation ; pour cette exécution, il était dû au substitut du procureur général 3 livres, au greffier 40 sous, aux huissiers 50 sous, au lieutenant du prévôt 3 livres,

aux archers 25 sous et au trompette 40 sous.

De cet usage naquit le verbe *fleurdeliser*, ce que l'on eut soin de rappeler, lorsqu'en 1816 le roi Louis XVIII créa l'ordre du *Lis*.

Le lis avait déjà précédemment été employé comme « décoration » :

En 1048, par Garcia IV, roi de Navarre, qui avait créé l'ordre de Notre-Dame du Lis, à la suite d'une guérison miraculeuse qu'il obtint d'une image de la Vierge, trouvée dans une fleur de lis.

Le pape Paul III fonda aussi un ordre du Lis. Par une bizarrerie de l'usage, on prononce l'*s* à la fin du mot *lis*, en parlant du *lis*, fleur — et on ne prononce pas cette lettre, en parlant de la même fleur, représentée par le blason — « fleurs de lis ». — On la prononce cependant en disant : « l'empire des lis » — et « l'ordre du lis. »

Il y a une petite constellation de l'hémisphère

boréal appelée *le Lis*; on la voit dans la constellation du Bélier.

Le lis est le symbole de la candeur.

Louis IX avait pris pour devise une marguerite et des lis, par allusion au nom de la reine, sa femme, et aux armes de France. Il portait une bague représentant, en émail et en relief, une guirlande de lis et de marguerites, et sur le chaton de l'anneau était gravé un crucifix sur un saphir avec ces mots : « Hors cet annel, pourrions-nous trouver amour? »

Rentrons au jardin. Outre le lis blanc si connu, on en cultive de toutes les couleurs : de jaunes, d'oranges, de nankin, d'écarlates, d'orange piquetés de noir, de blancs jaspés de rouge violet, etc. Il y en a un à fleurs doubles qui fleurit mal, se compose de lanières blanches et n'est jamais beau. Un des plus splendides, que nous ne possédons que depuis une trentaine d'années, vient du Japon; il est blanc avec des taches cramoisies, en relief, comme des rubis enchâssés.

On emploie, et surtout on a beaucoup employé le lis pour certains remèdes de « bonne femme » auxquels on semble revenir aujourd'hui.

— Eh! Jeanne, vous qui ne serez pas de longtemps une « bonne femme, » comment prépare-t-on ces remèdes?

De trois façons : on fait cuire l'oignon sous la cendre et on en entoure le doigt malade, comme maturatif des panaris, maux blancs, etc. On fait infuser les pétales dans de l'huile ou dans de l'alcool. Dans le premier cas, c'est un adoucissant ; dans le second, c'est un tonique ; mais c'est également excellent pour les panaris, coupures, etc.

Ajoutons que j'ai entendu des médecins soutenir que c'est l'humidité, l'huile et l'alcool qui agissent.

On a donné le nom de lis, souvent pour les flatter, à quelques plantes qui ne sont pas des lis. Le lis des étangs est le nénufar ; le lis de mai, le lis des vallées est le muguet ; le lis de

saint Jacques s'est appelé depuis amaryllis, puis spukelia, et vingt autres.

Nous ne quittons le lis que pour un instant, nous le retrouverons tout à l'heure dans les guerres avec l'*œillet*, la *violette*, l'*impériale*.

L'œillet a joué d'abord dans la politique un rôle très-honorable; il a consolé un prisonnier célèbre. Sous la minorité de Louis XIV, le grand Condé, détenu à la Bastille, s'amusait à cultiver des œillets.

Deux écrivains de la Société de Jésus ont laissé deux ouvrages célèbres sur les fleurs L'un, le père Ferrari, publia à Rome, en latin, en 1633, *cum supériorum permissu*, avec la permission de ses supérieurs, « quatre livres de la culture des fleurs ». L'autre, le père Ph. Arena, a imprimé trois gros volumes en langue italienne, *la Natura et la Cultura dei fiori*.

Tous deux donnent des secrets merveilleux pour orner les fleurs des couleurs et des parfums que la nature leur a refusés. Pour ne parler que

des œillets, le premier enseigne un moyen de leur donner la couleur bleue ; il s'agit de greffer l'œillet sur une racine de chicorée sauvage. Le procédé de l'autre consiste à arroser l'œillet avec une eau dans laquelle on aura fait dissoudre des fleurs de bleuets. Pour l'odeur, tous deux sont d'accord qu'il suffit d'arroser les plantes avec une dissolution de musc, d'ambre, de civette, etc., les odeurs à la mode de leur temps

Plus près de nous, madame de Genlis a fait imprimer un procédé pour avoir des roses vertes et des roses noires : greffer les rosiers sur le houx ou sur le cassis.

Plus près de nous, mon vieil ami Jules Janin, qui, très nourri des anciens, n'avait pas alors atteint le degré de sagesse qui l'a fait se retirer dans un jardin, a parlé d'un certain œillet bleu... que je lui ai reproché avec une amertume qui n'a cependant pas altéré notre amitié.

C'est principalement pour produire des fleurs bleues que l'on a cherché et surtout vendu des

procédés ; à chaque instant, les catalogues des jardiniers annoncent des fleurs bleues, si bien que moi, qui ne badine pas avec les couleurs, cette musique de la vue, j'ai dû intervenir et ajouter aux couleurs connues « le bleu de jardinier », couleur large, étendue, qui embrasse tous les tons violets et bruns

Il y a en effet moins de fleurs bleues que de blanches, de jaunes ou de rouges, et c'est presque toujours à des fleurs humbles et sauvages que le créateur a accordé la couleur de son ciel : les bleuets des champs, le myosotis des collines et le myosotis du bord des fleuves (*vergistmeinnich*, — ne m'oubliez pas), la bourrache aux étoiles, d'abord roses, puis bleues, les diverses *buglosses ;* quelques sauges, quelques vipérines, la nigelle de Damas, quelques *delphinium* et un charmant mouron bleu (*anagallis*), etc.

En réalité, certains terrains changent en bleu de ciel la couleur rose des larges ombelles de

l'hortensia. On a prétendu leur donner artificiellement cette couleur en mêlant à la terre de la limaille de fer. Je n'y ai pas réussi, tandis que j'avais à Sainte-Adresse un voisin qui n'avait que des hortensias bleus. J'en avais planté quelques-uns chez moi, dans de la terre prise chez lui; la première année, ils fleurissaient bleus; mais, à mesure que les racines s'étendaient et pénétraient dans le sol naturel du jardin, les fleurs devenaient violâtres, puis retournaient au rose.

J'avais là, au bord d'un ruisseau, le plus magnifique hortensia que j'aie vu jamais. Cet hortensia avait une histoire. — La reine Hortense, dans les Mémoires écrits par mademoiselle Cochelet, raconte qu'elle habita « quelques jours dans une petite maison à Sainte-Adresse, où la galanterie de ses hôtes avait rempli le jardin d'hortensias ».

C'est cette maison que j'avais achetée, au bord d'un ruisseau, et où il ne restait qu'un seul hortensia devenu monstrueux ; il avait à peu près

sept pieds de hauteur, et on peut juger de sa circonférence en pensant que, chaque année, il se couvrait de plus de cinq cents ombelles de fleurs.

L'hortensia avait été, sous l'empire, consacré à la reine Hortense; mais ce n'est pas elle qui en avait été la marraine, comme on le croit.

L'hortensia (*hydronyea*), originaire du Japon, était déjà cultivé en France vers 1790; mais antérieurement le botaniste Commerson en avait envoyé du Japon des échantillons desséchés, et lui avait donné d'abord le nom de *neautia*, qu'il changea heureusement en celui d'*hortensia*, petit nom de madame *Hortense Lepeaute*, à laquelle il l'avait dédié.

LA

PLURALITÉ DES PÈRES

Il est une question très-intéressante et dont, un des premiers, je me suis occupé depuis longues années ; cette question, c'est la situation des femmes dans la société moderne, dans la société actuelle.

Soulevée avec enthousiasme par les saint-simoniens, en 1831, cette question fut à peu près étouffée, malgré le talent de quelques apôtres, par certaines exagérations. Cependant, comme beaucoup d'autres idées saint-simoniennes, elle avait jeté des semences fécondes.

On s'était préoccupé du célibat obligé d'un grand nombre de femmes, de leur impuissance à gagner leur vie par le travail, de la garantie des intérêts de la femme dans le mariage, de son aptitude à exercer les droits électoraux et à franchir même le seuil de l'Institut

Malheureusement, quelques femmes étourdies, emportées, avides de paraître, ont voulu entrer en scène, et, en ce moment, elles menacent de tout compromettre par leur langage et leurs allures. Elles confondent l'égalité et la similitude.

La question des femmes a aussi ses Budailles, qui menacent de supprimer la femme et de ne laisser que les *hommesses*.

Ces énergumènes, qui se sont contentées et bien trouvées d'être femmes tant qu'elles ont été jeunes et jolies, voudraient devenir hommes sur leur âge mûr, déclarent une guerre acharnée à « messieurs les hommes », et traitent avec colère leurs vices, dont elles ne sont plus l'objet.

De telle sorte qu'en écoutant ce qu'elles disent, en lisant ce qu'elles écrivent, en comprenant tant bien que mal ce qu'elles demandent, en les regardant, on se dit avec effroi :

— Mon Dieu ! c'est comme cela que deviendraient les femmes !

On ferme les yeux, on se bouche les oreilles, et on ne veut même pas entendre ce qu'il y aurait de fondé et de légitime dans leurs réclamations.

Les femmes elles-mêmes, et je parle des plus intelligentes, de celles qui comprennent le mieux ce qui manque à leur situation sociale, détournent la tête en rougissant, ne veulent accepter aucune solidarité avec ces *tricoteuses*, et abandonnent elles-mêmes leur propre cause.

Ces malheureuses, ces femmes à poigne affectent des allures viriles, rejettent la grâce, la pudeur, la décence, et s'enorgueillissent de leur manque de charme.

Je ne citerai qu'un seul exemple du degré de

saugrenuité où peuvent arriver ces réformatrices.

Il s'agit de la « recherche de la paternité », que Salomon, dans ses Proverbes, déclare inutile et impossible « comme la trace de l'oiseau dans l'air ou celle du navire sur la mer ».

Les législateurs s'en sont souvent préoccupés ; la plupart ont reculé devant l'incertitude des assertions et l'impossibilité des preuves. Dans quelques pays où cette recherche a été admise, elle amène d'horribles et ridicules abus.

Une dame, journaliste et conférencière, a traité dernièrement cette question ; après un préambule dont la crudité ferait rougir un sapeur, elle arrive à reconnaître l'extrême difficulté de cette recherche ; mais cette difficulté, elle la tranche avec résolution.

Une femme a un mari et un amant, deux amants, et peut-être davantage : aura-t-elle le droit légal de désigner arbitrairement un père pour le fruit incertain et panaché de ses amours ?

Voici la loi que propose la dame journaliste :

« Que chacun des individus qui ont fréquenté une femme en même temps, soit tenu, pour sa quote-part, de fournir à l'entretien de l'enfant. »

Ce ne sera plus une plaisanterie sans fondement que cette discussion rapportée par un caricaturiste entre deux gamins :

— T'as pas de père ?

— Des pères, j'en ai plus que toi.

En effet, par un nouvel effet de la tendresse maternelle, une mère prudente et dévouée s'occupera assidûment de donner à son enfant le plus de pères possible pour parer à toutes les mauvaises chances de la vie, à l'abri desquels le petit bariolé se trouvera placé par cette paternité en pique-nique.

Uno avulso non deficit alter,

dit Virgile.

Il ne faut pas mettre tous ses pères dans le même panier, dit le proverbe.

— Êtes-vous le père de cet enfant ? demande un personnage de vaudeville à son interlocuteur.

— Je n'y ai peut-être pas nui, répond celui-ci.

On sera quart de père, comme on est quart d'agent de change.

Un magistrat vous convoque. Vous vous rencontrez dans l'antichambre avec un certain nombre d'hommes de connaissance. Vous entrez à votre tour :

— Monsieur, en octobre 18..., vous fréquentiez la demoiselle Trois-Étoiles ?

— Qu'appelez-vous fréquenter ?

— Vous alliez chez elle?

— Oui, de temps en temps.

— Elle a mis hier un enfant au monde.

— Ah !

— Je suis chargé de vous en faire part.

— Tiens, ça ne se fait plus par lettre ?

— Non, monsieur, comptez sur vos doigts : octobre, novembre, décembre, janvier, février,

mars, avril, mai, juin. Combien ça fait-il de mois ?

— Neuf.

— Alors, vous faites partie des pères de l'enfant.

— Mais, pas du tout !... je n'y suis pour rien.

— La loi est formelle.

Un de vos amis vous remplace, on lui fait les mêmes questions :

— En octobre 18..., vous fréquentiez, etc...

— Fréquenter est beaucoup dire, j'y suis allé deux fois... peut-être ; oui, au premier de l'an je lui ai porté un sac de bonbons.

— Vous payerez ceux du baptême. Votre petit nom ?

— Agathocle.

— L'enfant n'est pas malheureux !

— Comment cela ?

— Il n'aura que de jolis noms ; nos sociétaires s'appellent Eugène, Aristide, Arthur, Léon ; la loi vous déclare père de l'enfant pour

une part. Maintenant que le magistrat a parlé, l'homme peut émettre le vœu de vous voir montrer à l'enfant, en toute circonstance, un cinquième de cœur et un cinquième d'entrailles de père.

Il est probable que l'enfant, dans les circonstances graves de sa vie, sera fondé à convoquer ses pères comme on convoque ses actionnaires pour obtenir leur avis ou leur autorisation. On ne sait pas encore quel est le député qui se chargera de proposer cette loi à la Chambre.

LES TULIPES

C'est surtout quand on voit certains goûts qui remplissent et rendent heureuse la vie d'un homme, que l'on comprend bien que chacun a besoin d'avoir sa madone de plâtre ou de bois qu'il puisse parer à sa fantaisie.

C'est ce qui explique comment des hommes souvent très-supérieurs consacrent toute leur vie à quelques fleurs, à quelques insectes, quelquefois à un seul insecte, à une seule fleur, tant un instinct admirable ou quelquefois peut-être une sage philosophie leur enseigne à rétrécir la sphère de leur vie.

Quand on entre dans le jardin d'un horticulteur, et surtout d'un horticulteur qui s'est voué à une culture spéciale, il est difficile au premier abord de comprendre quel est l'attrait qui le fixe dans son jardin cinq heures par jour, à l'ardeur du soleil.

Un terrain sec, gris, sans ombrage, sans verdure presque; dans un coin quelques bâtons verts, dans un autre coin quelques feuilles à peu près vertes.

Il y a pourtant là toute la vie d'un homme et toute une vie heureuse. Chaque année, un mois de réjouissance, et onze mois de souvenirs et d'espoir bien plus doux encore que la jouissance même. Mais, quand vous avez regardé de plus près des fleurs rares et précieuses par elles-mêmes, d'autres auxquelles se rattachent des souvenirs, vous sortez du jardin tout autre que vous n'y êtes entré; vous voyez dans ces calices colorés une partie des trésors qu'admire leur heureux possesseur. Ce jardin si vide en en-

trant, vous paraît alors peuplé. Vous avez déjà des prédilections; vous préférez la tulipe violette à la tulipe pourpre, et vous y revenez à plusieurs reprises; vous vous inquiétez un peu d'un grand rosier qui porte ombre à celui-ci, vous arrachez une herbe parasite qui a échappé à la sévère vigilance du maître; vous félicitez de bonne foi l'horticulteur qui vous présente une tulipe unique : on ne la trouverait dans aucune collection, ni à Paris, ni à Harlem. Il lui a donné le nom d'un de ses amis. A cent lieues de là, cet ami en a fait de même à son égard pour une autre tulipe à laquelle il a, à son tour, donné son nom.

Tout le monde sait quelles folies a causées le goût des tulipes, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe, à une époque fort rapprochée de nous. Voici un trait qui nous revient en la mémoire.

Un fleuriste de Harlem avait une tulipe, une tulipe, sa joie et son orgueil; elle était d'une

forme parfaite, son vase était régulier et élégant; deux couleurs bien distinctes ressortaient sur un fond blanc satiné, et les onglets, c'est-à-dire le bas de chaque pétale, étaient d'un blanc pur. Il passait ses journées entières à la contempler, et, chaque jour, il y découvrait de nouvelles beautés.

Aux premiers jours de juin, quand la fleur était flétrie, il la déterrait, débarrassait la bulbe des petits cayeux qui l'entouraient, et les plaçait dans un endroit bien sec; puis il attendait le mois de mai. Et on l'enviait et on le haïssait, car il était heureux. Un jour, un voyageur auquel il avait montré sa tulipe, lui apprit que la pareille existait à Paris, au faubourg du Temple. La vie de notre homme fut dès lors empoisonnée; sa tulipe avait perdu tous ses attraits. Un jour, il n'y put plus tenir, il partit pour Paris, paya la tulipe ménechme trois mille francs, l'écrasa sous ses pieds et revint heureux : la sienne était unique.

Mais rien ne donnera une idée aussi juste du degré d'exaltation où l'on était arrivé pour les tulipes, que de transcrire quelques marchés conclus à cette époque, marchés constatés par des actes encore existants.

Une tulipe d'un mérite médiocre, nommée *vice-roi*, fut vendue pour les objets suivants : quatre tonneaux de froment, 900 francs ; huit *idem* de seigle, 1,140 francs; quatre bœufs, 1,000 francs ; huit cochons, 500 francs ; douze moutons, 260 francs ; deux tonneaux de vin, 158 francs ; quatre *idem* de bière, 70 francs ; deux *idem* de beurre, 400 francs ; mille livres de fromage, 250 francs ; un lit complet, 215 francs ; un paquet d'habits, 180 francs ; un gobelet d'argent, 130 francs ; total, 5,195 francs.

Un oignon, *l'amiral Liefhens*, fut vendu 9,000 francs ; un autre, *semper augustus*, fut payé 5,500 florins, c'est-à-dire 12,000 francs ; une *couronne blanche* fut vendue 1,090 francs ; à cette condition que l'acheteur placerait en

outre, lui-même, quatre vaches dans l'étable du vendeur. Une *couronne jaune* fut vendue pour 1,125 francs; et, de plus, une calèche tout attelée de deux chevaux bais. Pour quinze tulipes, on donna soixante arpents de terre évalués 35,000 francs. Une femme acheta un oignon d'une autre femme, moyennant 3,700 francs; plus sa belle robe en soie gorge de pigeon, et une chaîne en argent. En vente publique, aux enchères, ont été vendues les tulipes d'un aubergiste à Alkmaar appelé Wouters Bartholomæus, 190,000 francs.

Sur la fin de 1637, les principaux cultivateurs de tulipes se réunirent à Amsterdam pour mettre un terme à cette espèce de folie, qui ne s'était pas seulement emparée des riches, mais de toutes les classes de la société, et commençait à produire des effets très-pernicieux. Un grand nombre d'ouvriers ne voulaient plus travailler et aimaient mieux courir après les chances de ce trafic. Il fut donc convenu, avec le consentement

et l'opprobation des magistrats et bourgmestres, que l'on ne pourrait plus vendre une tulipe, à moins que de prévenir l'autorité de l'acte passé, et, en cas de refus, de conclure les marchés entamés au 24 février 1637, que le vendeur serait indemnisé en recevant, de l'acheteur, dix pour cent. Tous les marchés faits antérieurement à cette date furent reconnus valables. Une telle mesure porta un coup si violent à ce trafic extraordinaire, que, peu de semaines après, on pouvait acheter pour cinquante francs des tulipes qui s'étaient vendues cinq mille francs.

Ce qui a donné lieu à cette valeur extraordinaire des tulipes durant quelques années, c'est que, pendant le règne de Louis XIII et la régence d'Anne d'Autriche, il était d'usage en France, parmi les seigneurs de la cour, d'offrir aux femmes des tulipes coupées du plus grand prix.

Quand une femme avait accepté une tulipe, c'était une marque de grande faveur, et elle la

portait attachée au côté gauche à la ceinture; mais, aussitôt que l'on sut à Paris la baisse de ces fleurs, les dames de la cour n'en voulurent plus : la grande mode des tulipes passa ainsi.

Plusieurs fortunes et un plus grand nombre de ruines ont pour origine cette bizarre passion des tulipes. Méhul était un grand amateur et en possédait une riche collection ; on a prétendu que Méhul avait été ruiné par les tulipes. C'est un de ces bruits auxquels leur bizarrerie donne du crédit; mais Méhul, qui était arrivé à Paris sans souliers, comme il le disait spirituellement lui-même, a laissé plus de 250,000 francs à sa famille, et c'était une jolie fortune à une époque où les artistes étaient beaucoup moins avancés en industrie qu'aujourd'hui.

Voici les qualités que l'on exige d'une belle tulipe, qualités dont une seule absente ferait reléguer une tulipe hors des plates-bandes qui se respectent :

La tige de la tulipe doit être haute, droite,

flexible; le *vase* de la fleur d'une coupe élégante et régulière, et sa base arquée en dedans; l'extrémité des pétales doit être arrondie, et l'*onglet*, c'est-à-dire le bas de ces pétales, blanc. La fleur doit être à fond blanc, et présenter en outre deux autres couleurs bien distinctes.

L'un de nos plus savants horticulteurs, M. Pirolle, était l'ami le plus intime de Méhul; ils cultivaient ensemble leurs tulipes dans un jardin situé à Pantin, non loin de l'église. C'est des *semis* seulement que l'on peut attendre des variétés nouvelles, et les deux amis semaient beaucoup, mais une tulipe semée ne fleurit qu'au bout de trois ans. Il y avait un semis sur lequel tous deux fondaient de grandes espérances, mais, avant que les tulipes eussent fleuri, Méhul mourut.

Les poëtes ont souvent parlé du deuil de la nature à propos des douleurs de l'homme, nous avons au contraire été frappé fréquemment de l'indifférence de la nature pour nos joies comme

pour nos peines. Étant encore enfant, j'ai vu noyer un homme : quatre fois il reparut sur l'eau avec d'horribles convulsions; les yeux hors de la tête, les dents incrustées les unes dans les autres, il disparut enfin sous une touffe de nénufars et de fraisiers d'eau. Tandis que le malheureux expirait sous leurs feuilles dans d'affreuses tortures, le soleil dorait les fleurs jaunes des nénufars et les fleurs blanches des fraisiers dans lesquelles des mouches joyeuses venaient s'enfoncer en bourdonnant. Le soleil n'était pas moins vif, les fleurs n'étaient pas moins parfumées, et la rivière ne coulait pas moins paisiblement. Après la mort de Méhul, en 1817, des tulipes qu'il avait semées avec son ami, il y en eut une d'une grande beauté, elle était d'une parfaite régularité, et sur son fond blanc satiné se jouaient des rubans noir et pourpre mêlé de feu.

M. Pirolle lui donna le nom de *tombeau de Méhul*, nom sous lequel elle est fort connue des

amateurs. Il y a quelque chose de triste et de gracieux à la fois à se représenter une riche fleur servant de tombeau à l'âme d'un musicien — les plus grands poëtes entre les hommes — et de sentir monter au ciel en doux et faible parfum ce qui autrefois s'exhalait en touchante harmonie.

A PROPOS DES NOMS

Quelques différends se sont élevés à diverses reprises, depuis quelque temps, entre des parents présentant leurs enfants à la mairie et certains officiers municipaux.

Il s'agissait de noms quelque peu inusités, que la famille avait choisis pour les nouveau-nés, et que les mairies refusaient d'inscrire, ne les connaissant pas, ou ne les trouvant pas sur l'almanach.

Je crois que, dans cette occurrence, ce sont les maires et les adjoints qui se trompaient.

Tous les noms ne sont pas sur l'almanach et ne sont pas obligés d'y être ; les saints eux-mêmes n'y figurent pas tous ensemble ; ils sont beaucoup plus de 365. Quelques-uns d'entre eux ne figurent au calendrier que dans les années bissextiles ; quelques-uns remplacent, tous les deux ou trois ans, ou à de plus longs intervalles, d'autres bienheureux, qui disparaissent pendant le même espace de temps.

D'ailleurs, aucune loi, aucune raison n'astreint les citoyens à porter ou à donner à leurs enfants ou filleuls le nom d'un habitant du ciel. Il est incontestable qu'il est agréable et avantageux d'avoir là-haut un protecteur et un intercesseur, mais la loi n'y oblige personne.

A ce propos, il m'est arrivé, pendant un séjour assez long que je fis à Gênes, il y a quelques années, en 1852, de voir des protégés très-mécontents de leurs protecteurs célestes.

Nervi est une petite bourgade célèbre par ses cultures d'orangers, à quelques lieues de Gênes.

C'est un charmant séjour l'hiver, mais une température trop chaude l'été pour nous autres Français. J'y ai vu des lézards incommodés de l'ardeur du soleil, se mettre soigneusement à l'ombre.

La population se compose de pêcheurs et de cultivateurs ; quand les premiers ont capturé un poisson un peu gros et un peu cher, c'est-à-dire dépassant trente *palanques* (c'est le sou de cinq centimes, il y en a un de quatre centimes), ils n'ont aucune chance ni aucun espoir de le vendre : alors, le maire (*syndaco*) leur permet de le mettre en loterie à un *palanque* le billet ; les billets pris, une grande anxiété occupe les esprits et paraît sur les visages : le plus grand nombre, les femmes surtout, se recommandent à Dieu, à la Vierge et à leur saint patron.

J'en ai vu un, appelé Piétro, qui, malgré une invocation fervente à saint Pierre, avait vu le poisson gagné par un autre. Il entra en fureur, maudit le saint et les parents qui l'avaient placé

sous une protection aussi froide où aussi inefficace.

— D'ailleurs, s'écriait-il, un beau saint, qui a renié trois fois Jésus-Christ !

Les noms, si nous consultons les dictionnaires et le bon sens, n'ont qu'un but, c'est de désigner et de distinguer les personnes et les choses. On agirait donc contre son but en restreignant les appellations à un petit nombre de noms différents.

Marie, par exemple, est un charmant nom de femme. Il est l'anagramme du mot *aimer* et s'écrit avec les mêmes lettres ; mais il faut avouer qu'il y a un peu trop de *Marie*, et que vous ne pouvez réunir dix jeunes filles ou dix femmes sans que la moitié au moins portent ce joli nom, ce qui fait que cinq têtes se lèvent ou se retournent quand on le prononce.

J'ai lu sur l'album ou plutôt le cahier de notes et de souvenirs d'un homme qui a beaucoup aimé les femmes, et les aime encore pour sa pu-

nition de les avoir tant aimées, à une certaine date, ces mots significatifs :

« 23 octobre, encombrement d'*Éléonore.* »

La multiplicité ou mieux la fréquence de certains noms provient souvent d'une mode, d'un engouement. — Il y a des années où la moitié des enfants reçoivent le nom du héros ou du lion du jour.

Cela a plusieurs inconvénients; quand le héros s'est évanoui, quand le lion n'est plus à la mode, le nom reste à l'homme ou à la femme tel qu'on le leur a donné à leur naissance. On ne voudrait pas croire combien, pendant les premières années du premier Empire, il y eut d'enfants qui reçurent les noms de *Napoléon* et de *Joséphine*, puis de *Marie-Louise*. Vers la fin de l'Empire et sous la Restauration, les *Napoléon* ne s'appelaient plus que *Léon*. Pour les *Joséphine* et les *Marie-Louise*, c'était à perpétuité. Un second danger attaché à ces noms, c'est qu'ils rappellent inexorablement la date qui les

a fait adopter et qu'il ôte aux femmes qui les portent la possibilité de dissimuler leur âge comme tout le monde.

On trouve fréquents en Normandie certains noms peu usités dans le reste de la France et qui ont étonné singulièrement les lecteurs lorsqu'ils les ont vus dans les romans que j'ai écrits autrefois sur les plages d'Étretat, de Dives et de Sainte-Adresse : *Bérénice*, *Cléopâtre*, *Onésime*, etc.

Je ne serais pas étonné que l'origine de ces noms remontât à mademoiselle de Scudéri, qui était née au Havre, dont le frère était gouverneur de je ne sais plus quelle place en Normandie, et dont les romans mirent à la mode les noms de ce genre, de même que les romans anglais traduits ont baptisé tant d'*Amanda*, d'*Anna*, de *Paméla*, etc.

Montaigne dit à propos des noms :

« Il y a des noms qui, dans certains pays, pour des raisons connues et d'autres inconnues,

se prennent en mauvaise part. *Jean*, *Guillaume*, *Benoist*, en France.

« Henry, duc de Normandie, fils de Henry, roi d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblée y fut si grande, que, pour passe-temps, s'estant divisée en bandes par la ressemblance des noms ; en la première troupe, qui fut des *Guillaume*, il se trouva cent dix chevaliers, assis à table, portant ce nom, sans mettre en compte les simples gentilshommes et serviteurs. »

« Les premiers noms, dit Platon, ont exprimé la nature et les vertus des choses et sont inspirés de Dieu. »

Joubert, un philosophe français, a dit : « Si votre ami a deux noms, donnez-lui le plus beau. »

« Il fait bon, dit encore Montaigne, d'avoir un nom beau et qui ayséement se puisse prononcer, car les roys et les grands nous connoissent plus volontiers et oublient plus malayséement, employant de préférence ceux dont les noms se présentent le plus facilement à la langue,

et il raconte que le roi Henry II ne fit jamais aucun bien à un gentilhomme de Gascogne auquel il portait intérêt, parce qu'il ne pouvait se rappeler ni prononcer facilement son nom. »

Et il ajoute qu'on changea le nom d'une des filles de « la Royne » dont le nom ne pouvait entrer dans la mémoire.

Socrate mettait au nombre des devoirs d'un père de donner un beau nom à ses enfants.

Il ne faut pas cependant que cet amour des beaux noms pousse à tomber dans ce ridicule si fréquent de changer ou d'altérer un nom dont on n'est pas satisfait.

Lucien parle d'un savetier, appelé *Simon*, qui, ayant fait fortune, se faisait appeler *Simonide*, ce qui prouve que l'importance attachée au *de*, n'est pas d'invention moderne, on n'a changé que la place.

Je me rappelle une circonstance, que je n'ose raconter qu'à moitié. Un de nos contemporains, sollicitant l'autorisation de faire précéder son

nom de cette particule, le roi d'alors lui dit :

— Je ne vous le permets qu'à condition qu'au lieu d'un *de* vous en mettrez deux — un au commencement, l'autre à la fin de votre nom.

Or, ce *de* à la fin de ce nom aurait donné, en l'entendant, l'idée de se boucher le nez.

Il est heureux que les anciens ne nous aient pas laissé toutes les sottises à faire.

Racine, Boileau, Corneille, qui, au premier abord, avaient des noms ridicules, en ont fait de très-illustres noms.

Jean-Jacques Rousseau, trois vilains noms pour un seul homme, sont devenus un seul et beau nom.

Les Grecs ne donnaient le nom à leurs enfants que trois jours après leur naissance. — Les Romains nommaient leurs fils le neuvième jour et les filles le septième, comme plus précoces et aussi avancées dans la vie à sept jours que les garçons à neuf.

Plutarque, dans les *Questions grecques*, pré-

sente un interlocuteur qui demande pourquoi, dans la ville de Cumes, en Éolie, il a entendu plusieurs femmes appelées *Onobatis*, nom qui signifie marchant sur un âne. On lui répond que c'était chez ce peuple une punition de l'adultère. La femme convaincue faisait le tour de la ville sur un âne, et changeait le nom qu'elle avait porté jusque-là contre ce nom d'*Onobatis*, qu'elle conservait jusqu'à la fin de ses jours.

Chez les Lacédémoniens, il n'était permis d'écrire sur les tombeaux que les noms des citoyens morts pour la patrie. On n'était pas exposé à lire sur une pierre funéraire cette inscription célèbre :

« Ci-gît un tel, épicier. Son épouse inconsolable continue son commerce. »

Les *noms* hébreux composés renfermaient souvent un sens très-étendu et très-compliqué.

Dieu dit à Isaïe de donner à son fils *un nom* qui signifie : « Pressez-vous d'enlever les dé-

pouilles, ravagez sans délai les terres des ennemis. *Et dixit Dominus ad me : Voca nomen ejus « accelera spolia detrahere, festina prædari.* » (Isaïe. Ch. VII, verset 3.)

Les noms grecs avaient également un sens, nous en reparlerons tout à l'heure, et nous en avons adopté un certain nombre sans nous préoccuper de ce sens et souvent sans le connaître.

Savez-vous ce que signifient les noms des principaux anges, noms très-souvent donnés au baptême?

Gabriel, la force de Dieu; *Michel*, la puissance de Dieu; *Raphaël*, le secours de Dieu; *Uriel*, le feu de Dieu; *Chérubin*, multitude des sciences; *Séraphin*, embrasement d'amour.

Les lettres composant les noms avaient, selon les pythagoriciens, chacune sa valeur en chiffre et chaque chiffre son sens au point de vue de l'avenir. Le nom dont les lettres additionnées produit la plus grosse somme doit vaincre les

autres au combat, en amour, en procès, au jeu, etc.

D'après les règles, il était clair que *Patrocle* serait tué par *Hector* et *Hector* par *Achille*.

Le nom de *Patrocle* ne montait qu'à 861, celui d'*Hector* à 1225 et celui d'*Achille* à 1501.

On a attribué à Pythagore cette découverte que le nombre impair de voyelles dans un nom menaçait celui qui le porte de devenir aveugle ou boiteux.

Duplessis-Mornay, le célèbre huguenot, trouva dans le nom du pape Paul V le nombre de 666, qui est le nombre de la bête de l'Apocalypse : *Et numerus ejus est sexcenti sexagenta sex.* (Apocalypse, chapitre XIII, versets 17 et 18); ce qui, en ce temps, fut jugé une découverte importante et une chose grave contre le souverain pontife.

Je terminerai par une petite liste de noms composés de la même manière et parmi lesquels on pourrait faire un choix dans l'occasion.

Mais, auparavant, je veux dire quelques mots

de noms justement tournés en ridicule lors de la première Révolution : *radis*, *carotte*, *navet*, c'était l'abus d'une idée raisonnable, et cet abus a tué l'idée. N'est-il pas aussi ridicule que d'appeler quelqu'un *navet*, de donner le nom de dixième mois, décembre à celui qui est le douzième, et d'appeler septembre, octobre, novembre, c'est-à-dire septième, huitième et neuvième mois ceux qui sont les neuvième, dixième et onzième : quel intérêt a pour nous aujourd'hui le mois de *Janus*, janvier : le mois des expiations février : le mois du dieu de la guerre, le mois de mai, à la mère de Mercure ; le mois d'Auguste, août, etc. ?

Les mois qui, divisés en quatre terminaisons — une par saison — rappelaient la température et les produits de ce mois : floridor, messidor, fructidor, — les fleurs, les moissons, les fruits ; et vendémiaire, brumaire, frimaire, — les vendanges, les brouillards, le froid, etc., étaient une pensée poétique et raisonnable.

De même notre semaine, consacrée à la terre, à Mars, à Mercure, à Jupiter, à Vénus, etc., — *lunœ dies*, *Mars dies*, *Mercuris dies*, *Jovis dies*, *Veneris dies*, que, dans le midi de la France, on prononce *di lun*, *di mar*, *di mercre*, etc. : cela a-t-il le sens commun?

Mais revenons à la liste dont je vous parlais tout à l'heure. Les uns sont jolis ou harmonieux, — d'autres expansifs ou singuliers, beaucoup pourraient être adoptés, — et il ne serait pas difficile d'en chercher et d'en composer d'autres. — Pour arriver à restituer au nom son rôle logique et naturel : désigner et distinguer les personnes, ce qui ne peut avoir lieu si un grand nombre de ces personnes portent le même nom.

Agapanthe, fleur d'amour; — *Chœnante*, fleur entr'ouverte — *Spalax*, taupe.

Agrion, farouche; — *Rhodolène*, enveloppe rose; — *Liparis*, visqueux.

Callithrix, belle chevelure; — *Polyder-*

cés, regard perçant; — *Megalops*, grand œil.

Vespertilie, *Vespertilion*, oiseau de nuit; — *Semnocèse*, singe vénérable; — *Calamoboas*, la plume gueulante.

Proboscide, qui a une trompe; — *Leucoïum*, violette blanche; — *Philésie*, amicale.

Chalcostôme, bouche d'airain; — *Pratyra*, fragile; — *Selasie*, éclatant.

Chrysostôme, bouche d'or; — *Prosopis*, masque; — *Latrobione*, vie cachée; — *Polystome*, à plusieurs bouches.

Rhodomèle, rose noire; — *Spilanthe*, fleur tachée; — *Oxatide*, oseille aigre.

Siderite, de fer; — *Polydacrie*, pleureuse; —*Leuconotis*, épaules blanches; — *Aidosie*, la pudeur.

Acouthion, porc-épic; — *Pseudophane*, fausse lueur.

Prophylax, sentinelle; — *Leucodon*, dents blanches; — *Xanthomis*, oiseau jaune.

Leucorrhynque, museau blanc ; — *Prophodésie*, bruyante ; — *Lamprius*, resplendissant.

Latriogyne, femme cachée ; — *Melanthée*, fleur noire ; — *Scaptobius*, qui creuse la vie.

Sciophile, amie de l'ombre ; — *Oryctère*, fossoyeur ; — *Lecryops*, œil oblique ; — *Amalie*, tendre.

Ischiospachys, hanches épaisses ; — *Megalophrys*, gros sourcils ; — *Mostux*, moustache.

Spinelle, diamant ; — *Rhinolophe*, éminent nez ; — *Sarcophile*, qui aime la chair.

Ophiostôme, bouche de serpent ; — *Pachycoris*, punaise épaisse ; — *Phœnomeris*, qui montre beaucoup la jambe ; — *Fanny*, brillante ; — *Irésine*, épervier ; — *Lalagète*, babillarde.

Lathrilie, qui agit en secret ; — *Lusimaque*, qui apaise les combats ; — *Lycodon*, dent de loup.

Phlogolès, rouge ardent ; — *Emmenanthe*,

fleur qui ne se fane pas ; — *Engole*, belliqueuse.

Athalie, jeunesse en fleur ; — *Ophélie*, simple de cœur ; — *Galénie*, sereine ; — *Macarie*, heureuse.

Onémie, secourable ; — *Sténie*, forte ; — *Philomothée*, le baisé ; — *Euphrosine*, joyeuse.

Dinocharis, gouffre agréable ; — *Euchlore*, bien verte ; — *Triphœne*, triplement belle.

Érithrée, rouge ; — *Acouthide*, épineuse ; — *Entogane*, qui brille ou se réjouit en dedans.

Æcmanterie, pointe fleurie ; — *Phylis*, amie.

Myrmécie, fourmi ; — *Echinops*, face de hérisson ; — *Proscopie*, qui regarde en avant ; — *Amblyope*, vue émoussée ; — *Anitrée*, sans bandeau.

Chnootriba, foule le duvet ; — *Eulabis*, timide ; — *Chrynoptère*, ailes d'or ; — *Brochycriton*, à la robe courte.

Eulophe, beau panache ; — *Drosophile*, aime le liquide ; — *Ceodène*, odoriférante ; —

Eurycome, large chevelure ; — *Cæsallié*, yeux bleus.

Teleïandre, homme parfait ; — *Myrionthe*, dix mille fleurs ; — *Chioncé*, neige.

Basanite, pierre de touche ; — *Térasie*, prodige ; — *Stéphanie*, couronnée ; — *Stroggyle*, arrondie ; — *Adèle*, cachée ; — *Abrostalié*, vêtement élégant ; — *Anthobole*, qui jette des fleurs ; — *Anogalie*, qui éclate de rire ; — *Psylla*, puce, etc.

CONFÉRENCE SUR LE LILAS

— ....Eh bien, dis-je, ça m'est égal.

— Cependant...

— Il y a bien peu de chose qui puisse m'atteindre quand arrive la floraison du lilas ; c'est une des grandes fêtes de la nature, — et j'y suis particulièrement invité.

— Je voulais cependant vous parler de...

— Parlons du lilas, si vous voulez, mais de rien autre chose aujourd'hui. Qui sait combien de fois je verrai encore refleurir les lilas ?

C'est qu'avec le lilas refleurit ma vie, son par-

fum me cause une sorte d'ivresse qui évoque mon enfance et ma jeunesse.

Dans les fleurs des lilas et des ébéniers jaunes,
De mes doux souvenirs, cachés comme des faunes,
La troupe joue et rit...

C'est que ce parfum n'est pas comme les autres, il ne se laisse pas mettre en bouteille par les parfumeurs ; quand le lilas est passé, pour respirer son arome, il faut attendre le printemps suivant; tenez, voici la recette des parfumeurs pour faire l'odeur de lilas blancs :

Extrait alcoolique de pommade à la tubéreuse..................	57	centilitres.
— à la fleur d'orange....	14	—
Essence d'amandes............	3	gouttes
Extrait de civette.............	14	grammes.

Eh bien, il y a des gens qui prennent cela pour l'odeur du lilas...

Le lilas s'est d'abord et longtemps appelé *lilac*. C'est sous ce nom que l'apporta pour la première fois à Vienne, en 1562, le Flamand

Busbecq, ambassadeur de l'empereur d'Allemagne à Constantinople.

Un botaniste, Matthiole, vit la plante et se permit de l'appeler *syringa.* Il ne faut pas trop blâmer Matthiole, car c'est la manie de ces gens-là de donner de vilains noms aux belles fleurs, et ce nom de syringa n'est pas trop déshonnête. Seulement, comme on avait déjà une autre fleur appelée seringa, on a appelé celle-ci *philadelphe.*

Ils vous diront que le « syringa » est de la famille des *oléacées*, section des *fraxinées*, de la *diandice monogynie* du système de Linné.

On connaît le nom de tous les tueurs d'hommes de tous les ravageurs de la terre, — des Alexandre, des Tamerlan, etc., etc., et on ignore presque toujours celui des bienfaiteurs de l'humanité! — comme si l'acquisition d'un bel arbre, d'une belle fleur, d'un bon fruit ou d'un bon légume ne valait pas mieux que l'acquisition d'une province ravagée, qu'il faut presque tou-

jours rendre, un jour ou un autre. Dans les dictionnaires biographiques, ceux qui parlent de Busbecq, ne parlent pas du lilas.

1562! — Je pense à tous les poëtes qui n'ont pas vu le lilas, à toutes les belles à qui on n'en a pas offert.

Heureusement, le lilas se multiplie vite et facilement, et on le trouve depuis longtemps dans les plus pauvres jardins.

Il s'arrange de tous les terrains, de toutes les expositions; cependant, si vous voulez le voir heureux, plantez-le en place aérée et exposée au soleil, — il ne craint ni la chaleur ni le froid.

La culture a produit des variétés plus belles que le type.

On en a de toutes les nuances possibles, du violet pâle et bleuâtre, du violet presque rouge et du blanc.

Les plus beaux sont, sans contredit, celui appelé Charles X, qui est d'un violet foncé; le rouge de Marly, qui est en effet presque du

rouge de la giroflée ; un autre, nouveau encore, appelé sur les catalogues *insignis rubra*, rouge remarquable.

Le lilas de Perse à feuilles découpées est très-gracieux et plus précoce que les autres. Il n'est venu en Europe que près de cent ans plus tard.

Des amours du lilas de Perse et du lilas commun, est né à Rouen le *lilas Varin*, dont on voit de si beaux pieds à Paris, dans les jardins des Tuileries et du Luxembourg. Ses rameaux sont grêles et piquetés de blanc ; c'est, de tous, celui qui a les plus grands thyrses de fleurs, et qui étale le plus franchement la véritable nuance lilas.

Du lilas Varin est sorti le *lilas Sougé*, qui est presque rouge comme celui de Marly et a, comme le *Varin*, d'énormes thyrses.

Je possède deux variétés de lilas à fleurs doubles ; c'est plus étrange que beau.

Pour le lilas blanc, je n'en sais qu'une belle variété, c'est le *lilas virginal.* Le lilas blanc

commun a la fleur très-petite et grêle; le virginal, au contraire, l'a presque aussi forte et touffue que les autres lilas.

J'ignore si — depuis que j'ai quitté Paris — on a changé le procédé au moyen duquel on fabrique du lilas blanc pendant l'hiver.

Le lilas blanc se fait avec le lilas lilas, de préférence avec le lilas Varin, ou le lilas Sougé, et surtout le lilas rouge de Marly.

Le lilas naturellement blanc n'est pas assez vigoureux pour supporter le traitement énergique de cette opération, et, d'ailleurs, ses fleurs jauniraient facilement.

C'est dans une serre chauffée à 35 degrés centigrades continus que le lilas, pris à l'état de repos hivernal complet, développe de magnifiques fleurs dans un espace de temps qui varie de quinze à dix-sept jours.

Aussitôt que les boutons à fleurs sont bien formés et près de s'ouvrir, toute lumière est supprimée aux plantes jusqu'à l'épanouissement

complet, au moyen de panneaux goudronnés placés sur les vitres de la serre, panneaux dont on n'enlève que quelques-uns pendant peu d'heures chaque jour.

C'est par ce moyen que des plantes qui, à l'air libre, produiraient des fleurs colorées, donnent ces beaux thyrses de lilas blanc.

Le pied de lilas ainsi forcé doit se reposer pendant un an à l'air libre. Forcé une seconde fois après ce repos, il est désormais hors de service, du moins pour cet usage.

N'oublions pas que, dans les cultures naturelles en plein air aussi bien qu'en culture forcée, si vous voulez avoir de belles fleurs, il faut tailler vos lilas aussitôt après la floraison achevée. Beaucoup d'arbres à fleurs emploieraient leurs forces à mûrir leurs graines et n'auraient, comme la plupart des arbres à fruits, de floraison complète que tous les deux ans. J'avais fait dans le temps cette remarque avec vieux et célèbre Hardy, jardinier du Luxem-

bourg, sur une belle allée de paulonius, qui étaient dans la pépinière et qui fleurissaient peu ou point si on leur laissait leurs graines.

Si le lilas se prête ainsi à la culture forcée, c'est qu'il a une tendance naturelle, sinon à fleurir deux fois, du moins à avancer singulièrement la floraison.

Il arrive, dans nos pays méridionaux, qu'après avoir souffert de la sécheresse pendant l'été, il donne aux premières pluies, en octobre, un certain nombre de thyrses de fleurs, qui seraient plus beaux si leur développement n'était arrêté par l'abaissement de la température.

Je me donne le plaisir d'avoir tous les ans une très-belle floraison à la fin de septembre, en donnant de l'eau en abondance au commencement du mois à ceux de mes lilas qui, par leur position dans le jardin, ont le plus souffert de la sécheresse.

Cette floraison anormale est presque aussi belle que celle du printemps; mais je ne l'ap-

plique qu'à un petit nombre, parce qu'alors la floraison printanière est médiocre ou presque nulle.

Il se promène dans les départements et dans les environs de Paris des marchands d'arbres, d'arbustes et de fleurs, contre lesquels je dois vous mettre en garde. Ils louent pour huit jours des boutiques vacantes dans les villes, et invitent par des circulaires les jardiniers et surtout les amateurs à aller les visiter.

Là, ils étalent tous les arbres, arbustes, rosiers, pivoines, de rebut, qu'ils ont achetés à bas prix chez des semeurs qui rejettent tout ce qui n'a pas répondu à leurs espérances; cela se passe l'hiver, époque des transplantations et où les arbres, arbustes, etc., n'ont ni fleurs, ni feuilles, ni fruits. Dans nos pays du Midi, les plantes rares et inconnues sont représentées par des racines d'*asphodèle*, très-communes ici à l'état sauvage.

— Il parait, me dit un voisin, qu'il est arrivé

un jardinier qui met en vente des plantes admirables ; je compte aller visiter son établissement ; voulez-vous venir avec moi ? il s'agit de merveilles !

J'accompagnai mon voisin.

L'*horticulteur* nous montra des albums de fleurs coloriées qui excitèrent mon étonnement, que j'eus soin de manifester, en l'accompagnant de l'air le plus crédule et le plus naïf que je pus me procurer.

Mon succès fut complet. Il s'anima et nous exhiba alors les albums secrets, ceux qu'il ne montre qu'aux gens qui ont l'air très-bêtes.

C'est alors que nous vîmes des thyrses de lilas, de l'écarlate de géranium, d'autres bleu de ciel, d'autres jaunes de chrome.

Des roses bleues, d'autres roses blanches avec le cœur bleu ou vert, d'autres rayées de blanc et de bleu ; une zébrée, un fond blanc de bandes alternativement bleu de ciel et écarlate ; Une autre, rayée de bleu et de jaune, etc.

Puis des pensées larges comme une assiette, etc., et je m'écriai :

— Dieu ! que c'est beau ! Est-ce bien vrai, monsieur, que vous avez vu ces belles fleurs-là ?

Et, d'un ton de dignité presque offensée :

— Monsieur, ces portraits ont été faits par les premiers artistes de Lyon.

- Et vous vendez ces belles plantes ?

— Deux francs chaque, monsieur.

Mon voisin me poussait du coude et me faisait signe d'acheter, sans tant de discours. D'autres personnes entraient dans la boutique et pouvaient enlever ces merveilles...

— Deux francs, monsieur, ça n'est pas assez cher...

Mon voisin me fit des yeux terribles.

— Je vous paye moi, chacune de ces magnifiques plantes deux cents francs ; seulement, monsieur et moi, nous en déposerons le prix

chez un notaire de la ville et vous le toucherez après la floraison.

— Monsieur, répondit le marchand, je ne suis pas certain de revenir ici l'année prochaine; j'aime mieux vous laisser les plantes à un franc cinquante.

Le procédé est simple. Je vous ai dit comment ils se procurent des plantes : pour les portraits, ils achètent des lithographies non coloriées et badigeonnent chaque fleur des couleurs qu'elle n'a pas dans la nature. Quant aux pensées, ils les font dessiner exprès et ils en vendent beaucoup.

Les hommes de mon âge se rappellent les bois de Romainville et les Prés-Saint-Gervais, qui sont, je crois, aujourd'hui englobés dans Paris ; il y avait là des bois de lilas, dont on allait acheter des bottes, en déjeunant sur l'herbe avec du lait et du pain bis; c'était une des grandes fêtes de Paris et de la jeunesse : deman-

dez au bon, au gai, à l'observateur Paul de Kock.

Il me revient à la pensée huit vers d'un vieux poëte dont j'ai oublié le nom, adressés à un ami en traversant un cimetière :

Tu me reverras dans tes bras
Quand la Parque aura sonné l'heure.
De coudriers et de lilas,
Prends soin d'embellir ma demeure.
Je veux, dans un pareil bosquet,
Plaire encore à jeune fillette,
Tantôt cueilli comme bouquet,
Tantôt croqué comme noisette.

Le lilas a encore un mérite : il ne s'est jamais mêlé aux affaires et à la politique. — Je vous ai raconté ailleurs l'histoire politique de plusieurs fleurs ambitieuses : la rose, la violette, l'œillet, la couronne impériale, l'aubépine, la fleur de tilleul, le lis, l'hortensia, et quelques autres fleurs qui se sont jetées dans de grandes aventures et n'en ont pas été plus heureuses pour cela.

Des plaisirs que présente le lilas, la Providence n'a donné à l'homme que sa part : le lilas n'a pas été créé uniquement pour lui.

Il donne l'asile et la table à plusieurs insectes. On y trouve des hannetons (*melolontha*), surtout une petite variété que l'on voit voler lourdement, le soir, autour des beaux *lilas Varin* des Tuileries et du Luxembourg. Mais le hanneton ne choisit pas le lilas, il se jette en glouton et en ennemi sur tout ce qui verdit au printemps. Disons, en passant, que les enfants athéniens savaient déjà attacher les hannetons par la patte pour les faire voler en captivité. Aristophane en parle dans sa comédie des *Nuées*. « Sachez, dit-il, retenir votre esprit tout en lui donnant l'essor ; tenez-le comme le mélolonthe attaché à un fil par la patte. »

Je ne veux parler que d'insectes qui appartiennent au lilas comme le lilas leur appartient.

Le *sphynx ligustri* (ou du troëne : le troëne est une sorte de petit lilas blanc.) Le sphynx

est un des plus beaux « papillons » connus.

Je sais que le mot « papillon » n'est pas scientifique, pas plus que « lilas ». On ne le voit voler qu'au crépuscule, vers la fin du jour. Il est large d'à peu près quatre pouces.

Le dessus de ses premières ailes est d'un gris veiné de noir et de brun. Le dessus des secondes ailes est rose avec trois bandes noires. Le dessus de corps de l'*abdomen* est rayé par anneaux alternativement noirs et roses.

La chenille est une des plus belles connues et celle qui, par son attitude, ressemble le plus au sphynx fabuleux; elle est d'un vert clair et a sur chaque flanc sept raies obliques, moitié violettes, moitié blanches, et porte une corne au-dessus de la queue; à la fin de l'automne, elle s'enfonce dans la terre et se change en une chrysalide d'un brun rouge, d'où sortira le papillon au mois de juin suivant.

La phalène du lilas (*phalœna syringania* ou *ennomos syringaria*) est un papillon nocturne.

Cette phalène est beaucoup plus petite, dix-sept à dix-huit lignes d'envergure.

Ses quatre ailes sont marbrées de rose, de feuille morte et de jaune. La chenille est d'un brun jaune.

La phalène printanière (*phalœna* ou *hermithea vernaria*). Ses ailes étendues, sur dix-huit lignes de largeur, elle est entièrement d'un beau et frais vert glauque. La chenille est verte avec six raies blanches.

Un des hôtes des lilas est encore la cantharide, qui a des usages variés en pharmacie, mais dont je ne signalerai que l'éclatante parure ; les élytres (ailes dures ou étui des ailes) sont flexibles et d'un vert doré qui éteint l'éclat des plus belles émeraudes.

DE L'ÉGALITÉ A PARIS

Le Parisien est ce qu'il peut, mais il y a certaines choses qu'il doit *paraître*. Après plusieurs révolutions, les classes inférieures ont conquis le droit de *paraître* égales aux autres, elles ont conquis l'égalité dans la dépense, mais non dans la recette.

A Paris, tout le monde est riche dans la rue, tout le monde est riche au bal ou au spectacle. Mais quelques-uns, ou, disons mieux, le plus grand nombre paye cet éclat extérieur et apparent par toute sorte de misères réelles, — cou-

rageusement endurées, — comme des nécessités insurmontables, quoiqu'elles puissent sembler volontaires.

Le costume et le *paraître* sont le *nécessaire ;* le logement et la nourriture sont le *superflu*. C'est sur ce superflu que l'on taille et que l'on rogne à un degré incroyable.

L'employé à dix-huit cents francs doit avoir les mêmes habits, le même chapeau que l'homme qui possède soixante mille livres de rente ; il doit fumer les mêmes cigares à cinq sous.

L'ouvrier lui-même ne consent plus à porter le costume commode et pittoresque qui a longtemps appartenu en propre à certaines professions.

Le charpentier n'oserait se montrer le dimanche, comme autrefois, avec un large pantalon et une veste de velours bleu. Il se croit obligé de s'affubler d'un habit ou pour le moins d'une redingote en drap noir ; il doit avoir une montre ; la montre peut être d'un métal quel-

conque, mais il faut que la chaîne et la clef, qui toutes deux paraissent au dehors, soient en or; la clef ne peut-être autre qu'une clef dite à la Bréguet.

Il est, je crois, à regretter que l'on ait laissé tomber en désuétude les costumes particuliers à chaque profession. Cet usage entraînait rigoureusement avec lui une sorte de loi somptuaire à laquelle il n'était pas humiliant d'obéir.

Tel employé à dix-huit cents francs, qui se croit obligé de *paraître* riche dans la rue, mange chez lui des croûtes de pain et boit de l'eau qu'il va lui-même chercher à la fontaine, lorsque la nuit s'étend sur la ville.

Les choses ne se passent pas ainsi en province. Les habitants de votre ville savent parfaitement ce que vous possédez en terres et en maisons, ce que vous rapportent votre place et votre travail; vous ne feriez illusion à personne.

Mais, à Paris, tel dîne pour dix-sept sous rue de la Harpe ou cache dans le fond de sa poche

un pain de seigle d'un sou, dont il porte sournoisement les morceaux à sa bouche en faisant semblant de se gratter le nez ou de caresser sa moustache, qui va ensuite se promener avec un cure-dents devant le *café de Paris* et fait envie aux passants, dont il devrait exciter la pitié.

Aussi les spéculations les plus sûres sont celles qui ont pour objet de vendre du luxe à bon marché. Les chemises grossières de coton, auxquelles on a ajusté un col, un jabot et des manchettes en batiste, — les souliers *imitant la botte*, — ont un débit prodigieux. Beaucoup de gens ne mangent qu'au moyen de la différence de prix qui existe entre ces *semblants* et les objets réels qu'ils se croiraient obligés d'acheter sans ces heureuses imitations, et qui absorberaient entièrement leur revenu.

Bien des gens préféraient manger leur soupe sans beurre, pourvu qu'ils la mangeassent dans des cuillers d'argent, avant l'invention du *maillechort*, de l'*argent allemand*, etc.

C'est ce qui explique le mystère que beaucoup de gens à Paris gardent sur leur domicile. Si vous avez quelque affaire avec eux, ils vous diront qu'ils sortent de très-bonne heure et rentrent fort tard, qu'on ne les rencontre jamais chez eux, etc. ; — ils préfèrent vous donner rendez-vous dans le jardin du Palais-Royal — ou dans les galeries de l'Opéra. C'est que le dandy habite une mansarde au cinquième étage, pour le loyer de laquelle il est en retard de trois termes, qu'il couche sur un lit de sangle, et qu'une bouteille vide lui sert de flambeau.

Il est des gens qui aiment mieux avoir l'air de dîner au *café de Paris* que de dîner réellement dans tout autre cabaret moins cher.

Pour y réussir, et cependant ne pas dépenser trop d'argent, ils affectent une excentrique simplicité de goûts, ils n'*aiment* que le bœuf bouilli. J'en connais un qui a le courage opiniâtre de simuler, depuis dix ans, une maladie qui lui défend de boire du vin.

Et ce qu'il y a de plus curieux dans ces efforts héroïques pour paraître riche, c'est qu'ils ne peuvent avoir que deux résultats, — sans compter celui de mener une vie misérable; si vous rèussissez à tromper les gens, ils vous envient; si vous ne réussissez pas, ils se moquent de vous.

UN RAYON DE SOLEIL

La religion est une belle chose; c'est elle qui fait que l'homme trouve tant de force et de consolation en levant les yeux au ciel. J'ai eu dans un grand danger un touchant exemple du courage et des ressources que les idées religieuses peuvent donner à l'homme.

J'avais accompagné des pêcheurs à la mer : en partant, le temps était calme, et le ciel ne présentait aucune apparence de danger à un marin aussi inexpérimenté que moi.

Mais, vers le milieu du jour, le vent, pous-

sant brusquement de l'est au sud-ouest, nous livra à une horrible tempête. Notre petit bâtiment était roulé par les lames aussi bien que si c'eût été une coquille de noix. Après de longs et vains efforts, les matelots perdirent courage. Le maître de l'équipage, suivant les indications de sa boussole, *gouvernait* sans résultats, attendu que tout le monde s'était couché sur le pont et avait abandonné la manœuvre.

Lui-même ne tarda pas à voir qu'ils étaient tous perdus, il ôta son bonnet de laine, et dit :

— Enfants, prions !

Mais le *second* lui dit :

— Pourquoi prier ? voyez ces nuées qui touchent nos mâts et nous séparent du ciel, nos prières n'arriveront pas jusqu'en haut.

Le maitre allait répondre qu'une prière faite, même du fond du cœur, n'est jamais perdue, lorsqu'il aperçut, entre les nuées noires qui pesaient sur la mer et obscurcissaient le jour, comme une tache d'un beau bleu pur. A travers

cette déchirure du nuage tombait un rayon de soleil sur la mer toute noire.

— Enfants, s'écria-t-il, voici ouverte une fenêtre du ciel. Dieu voit ses pauvres créatures en danger, il sait que nous avons des femmes et des enfants, et ce rayon de soleil est un de ses regards. Prions !

Alors, tous se tournèrent vers cette belle fenêtre du ciel, et adressèrent à la Vierge une courte et fervente prière. Un rayon plus brillant encore sembla descendre, et porta dans tous les cœurs l'espoir et la confiance d'avoir été entendus d'en haut.

Tout le monde se remit à l'œuvre avec un nouveau courage et des forces nouvelles... Quatre heures après, nous étions dans le port.

GRANDEUR

DES PETITES CHOSES

I

MISÈRES DE LA FAMILLE

Il y a des gens qui ne voient *le drame* que dans *le sang*, qui n'aperçoivent les orages du cœur que lorsqu'ils poussent les femmes à se tordre les bras, à s'arracher les cheveux, à se rouler par terre, à se découvrir et à se meurtrir la gorge; les hommes à dire de ces gros mots que la prétendue étude du moyen âge a substi-

tués aux expressions dont parle Gresset; à écraser les doigts des femmes et à jouer de la dague.

Les gens doués de cette malheureuse organisation traversent la vie sans rencontrer *le drame* qu'ils cherchent, trouvent l'existence monotone, et vont à l'Ambigu.

C'est dans le fond des cœurs que se jouent les grands drames; c'est des petites misères de la vie humaine que se font les grandes douleurs. Toute situation extrême apporte avec elle le courage de la supporter; on se drape facilement dans un chagrin éclatant. — On a sur son théâtre, devant son public, un rôle à jouer; il faut être bien maladroit pour ne pas s'en tirer passablement, et bien malheureux pour ne pas se consoler au bruit des applaudissements.

On se fait une parure d'une douleur éclatante : la perte d'un époux va bien aux blondes à cause du deuil, et à toutes les femmes à cause de l'exhibition publique de vertus qu'elle autorise.

J'avoue que j'ai peu de sympathie pour les douleurs ambitieuses et pour les larmes dont on fait tellement une parure, qu'elles ressemblent à des perles.

Mais j'ai grand'pitié de ces petits chagrins qui ont de grandes influences, de ces épingles qui entrent dans le cœur, aussi douloureusement et moins poétiquement qu'un poignard.

On a fait assez de tragédies, de drames, de mélodrames, de poëmes et d'élégies sur les grands malheurs que tout le monde n'a pas le bonheur d'avoir. Je veux être le poëte et l'historien des petites infortunes qui tuent tout bas. Le sort ne daigne pas souvent tuer héroïquement ses victimes d'un coup de poignard, il divise la lame en une multitude d'épingles.

Il y a des drames plus saisissants quelquefois dans un mot, dans un regard, dans l'empreinte d'un petit pied sur le velours de la mousse, que dans toute l'histoire des Atrides, race si féconde

en forfaits, plus féconde encore en prétextes de tragédies.

Ici finit la préface d'un grand ouvrage. Le lecteur est à jamais exempt de préface. Nous allons entrer en matière, et commencer l'exposé des tragédies de la vie commune.

Malheureuse la famille dans laquelle il y a un médecin ! Plus malheureuse la famille dans laquelle il y a un avocat !

Malheureuse la famille dans laquelle il y a un médecin ! Si vous avez une femme, un enfant malade, si vous-même vous êtes indisposé, votre frère, votre neveu ou cousin, docteur-médecin de la faculté de Paris, D. M. P., arrive chez vous.

— Mon cousin, vous dit-il, ou : mon frère, ou : mon oncle, je suis donc un imbécile, un âne, un assassin, que vous ne me faites pas demander ?

— Je ne dis pas cela.

— Vous êtes donc mon ennemi ?

— Moi, mon cousin, au contraire

— Que pensera-t-on, que dira-t-on de moi ? On pensera, on dira : « Voyez un peu, ses parents mêmes ne veulent pas se confier à lui ! »

— Mais, mon cousin...

— Alors, je suis perdu, déshonoré, et par votre faute ! Mon cousin, je veux vous soigner, ou, morbleu ! vous vous battrez avec moi ; j'aime mieux la mort que le déshonneur.

— Alors, placé entre deux chances de mort, vous fermez les yeux, et vous vous laissez soigner.

Et bientôt, vous fûtes bon époux, bon père, excellent cousin, regretté de tous ceux qui vous ont connu. Que la famille vous soit légère !

Plus malheureuse la famille dans laquelle il y a un avocat ! Vous avez un procès. Vous avez commis, comme tout le monde, un de ces crimes pour lesquels la justice n'a pas d'indulgence et n'admet pas de circonstances atténuantes ! Vous avez secoué un tapis par la fe-

nêtre, ou manqué deux gardes, ou l'on vous dispute une propriété patrimoniale, etc.

Votre neveu arrive.

— Eh bien, mon pauvre oncle, vous avez donc un procès?

— Hélas ! oui, mon pauvre neveu.

— Je vais vous plaider cela.

— Merci, la chose est simple, je plaiderai moi-même. On m'accuse d'avoir fait secouer par la fenêtre un tapis par mon domestique ; ma plaidoirie est toute faite : je n'ai ni tapis, ni domestique, ni fenêtre sur la rue.

— N'allez pas dire cela, mon oncle !

— Et pourquoi donc, mon neveu ?

— Pourquoi, mon oncle ? Parce que... D'ailleurs, il faut que je plaide votre affaire ; sans cela, je suis déshonoré, il faut que je m'expatrie. « Quoi ! dira-t-on, son oncle lui-même lui refuse sa clientèle ; il est donc bègue, ignorant et bête ? » Mon oncle, je veux votre affaire, ou je me brûle la cervelle.

— Mais, mon neveu...

— Il n'y a pas de mais...

Et le neveu tire un pistolet. Vous vous effrayez ou vous vous attendrissez, selon votre caractère.

— Au moins, coupe ces grands cheveux qui vont indisposer les juges.

— Moi ? Jamais !

Le neveu plaide, insulte les juges pour manifester plus clairement son indépendance; la plaidoirie a du succès, mais le procès est perdu ; et, si la chose en vaut la peine, l'oncle va un peu aux galères.

Les exemples funestes, malheureusement trop fréquents, causent presque autant d'embarras et de chagrin à ceux qui évitent de les donner qu'à ceux qui en sont victimes.

Si vous voyez un homme froid, triste, morose, se couchant à neuf heures, buvant de l'eau, se refusant à tout plaisir, à toute distraction, c'est un malheureux qui a un jeune

médecin dans sa famille, dont les examens lui ont paru peu satisfaisants, dont la réception lui a semblé faite légèrement; il sait qu'à la moindre indisposition il est mort.

Vous rencontrez un homme humble, méticuleux, timide, marchant dans le ruisseau pour ne heurter personne. Si on lui prend son chapeau, il n'ose pas le réclamer. On le pousse, on lui donne un coup de volet par la tête, il demande pardon. Un cocher de fiacre, à quatre heures du soir, lui fait payer l'heure comme *après minuit*, il paye et ajoute un pourboire.

Son propriétaire augmente son loyer au milieu d'un terme, il se soumet. Son portier boit son vin et lit ses lettres, il prend plus de soin pour ne pas paraître s'en apercevoir que le portier pour se cacher. Une fille qu'il n'a jamais vue lui attribue la paternité d'un enfant vague, il paye les mois de nourrice et caresse l'enfant.

Un voisin usurpe un quartier de terre,

laisse faire et paye la moitié de la haie que l'on transporte.

C'est un malheureux qui a un neveu avocat; il n'ignore pas que le moindre procès peut le ruiner ou l'envoyer aux galères.

II

LES ONCLES ÉTERNELS

M... est resté jusqu'à trente ans sans rien vouloir faire; quand on lui disait : « Eh bien, à quoi vous décidez-vous? Il faudrait prendre un état!.. » il répondait :

— J'en ai un.

— Quel est-il?

— J'attends la mort de mon oncle Vincent et cinq cent mille francs qu'il me laissera.

Vers cet âge de trente ans, M... trouva que

son oncle décidément flânait beaucoup. Quelques autres personnes se trouvèrent précisément du même avis, à savoir : trois ou quatre usuriers et quelques tailleurs et gantiers. D'ailleurs, c'est une triste vie que celle de Paris quand on n'a pas trop d'argent.

Et je ne connais personne qui en ait assez.

L'hiver dernier, après avoir causé longtemps avec un homme qui a cent mille livres de rente, après avoir entendu, de sa bouche, tout ce qu'il fallait d'ordre et d'économie pour ne pas se ruiner, comme toutes ses dépenses étaient réglées, comme il n'y avait pas une pièce de cinq francs qui n'eût son emploi marqué rigoureusement d'avance, je me sentis pris d'une grande commisération, et je lui offris un louis qui s'ennuyait dans ma poche.

N.-B. — Que les millionnaires sous les yeux desquels tombera cet article ne s'y fient pas, je n'ai pas toujours l'âme aussi sensible, et, pour le moment, chers millionnaires, je n'ai pas de

monnaie. En effet, à Paris, les plaisirs chers passent devant vous en vous narguant; il y a une foule de gens riches qui font semblant de s'amuser avec leur argent exprès pour faire envie aux pauvres gens, et qui cachent soigneusement leur ennui et leurs misères profondes, qui consoleraient tous les autres.

M... a de l'esprit et du savoir-faire; il trouva une idée, la vendit, l'exploita, fut habile ou heureux. Généralement, en affaires, *on est* heureux quand on a réussi, cela s'appelle *avoir été* habile. Il gagna deux cent mille francs.

— Parbleu! dit-il, mon oncle Vincent a la goutte qui lui remonte dans l'estomac, il n'a pas six mois à vivre, j'aurais bien pu me dispenser de travailler; cependant, l'argent est tiré, il faut le boire. Je suppose que mon oncle vive encore six mois, contre l'avis des médecins; eh bien, comme il faut être prudent, je mettrai un an à manger mes deux cent mille francs.

M... acheta des chevaux, meubla un hôtel,

etc., etc. Au bout d'un an, M... devait trente mille francs. On avait inventé la moutarde blanche. L'oncle Vincent n'avait plus la goutte. (On sait que la moutarde blanche guérit de tout, de la goutte, des rhumes de cerveau, des déviations de la taille, des chagrins domestiques, etc.)

M... s'enferma, travailla, et, par haine contre la moutarde blanche, voulut lui faire une concurrence. Il inventa le *caryophyllum* de la Nouvelle-Zélande contre la goutte. Il vendit son secret cent mille francs à un chimiste qui s'associa à un apothicaire. L'oncle Vincent fut pris d'une fièvre typhoïde qui ne laissait aucun espoir.

— Pour cette fois, se dit M..., nous allons enterrer mon oncle joyeusement.

Et il se mit à dépenser de son mieux ses cent mille francs.

Pendant ce temps, le pharmacien, battu par la moutarde blanche, dont le succès, à cette époque, allait toujours croissant, annonça que

le *caryophyllum* de la Nouvelle-Zélande guérissait la goutte et raccommodait les bas aussi bien que la moutarde blanche, *quand* on le prenait en poudre; mais que, pris en liqueur, il était souverain contre les rages de dents, l'apoplexie, la colique, les cors aux pieds, la dyssenterie, l'alopécie (chute des cheveux), la stupidité, la gibbosité, la coqueluche, la catalepsie, et surtout contre la FIÈVRE TYPHOIDE.

Malheureusement pour M..., c'était lui, cette fois, qui s'était ruiné.

Quinze jours après, son oncle se portait à ravir. Je l'ai rencontré hier, il attend toujours que son oncle Vincent veuille bien mourir; mais il ne prend plus la peine de faire fortune, ce qui naturellement l'exempte du soin de se ruiner.

Il a mis une grande réforme dans sa dépense. Hier, il se promenait sur le boulevard pendant la pluie; il appelait cela prendre des rafraîchissements. Il se chauffe au grand poêle du

tribunal de commerce, à la Bourse, cette caverne que les gens qui la fréquentent appellent un palais.

Il a une stalle gratuite à la sixième chambre (police correctionnelle) ; cela remplace avantageusement, pour lui, la comédie. Il ne va plus aux Italiens, mais il s'arrête devant les joueurs d'orgue, il dîne à vingt-cinq sous et ne déjeune pas.

Il va tous les matins demander des nouvelles de l'oncle Vincent. Il est difficile de savoir lequel sera le plus obstiné, de l'oncle ou du neveu.

III

UN FRÈRE ILLUSTRE

Je suppose que vous ayez un frère illustre par ses vertus, par ses talents ou sans qu'on sache pourquoi, comme beaucoup d'autres.

Ce frère s'appelle François Tartempion.

Vous vous nommez Alfred ou Edgar Tartempion.

Vous vous présentez ou l'on vous présente dans une maison.

On annonce : « Monsieur Tartempion. » A ce nom européen de Tartempion, tout le monde se retourne, le quadrille commencé s'arrête, un beau danseur manque son *cavalier seul.*

On murmure le nom de Tartempion.

— Ah ! Tartempion ! Comment, c'est Tartempion ? Ah ! Tartempion vient ici !

Les femmes jettent un regard de côté dans une glace.

Mais un monsieur dit :

— Ce n'est pas là Tartempion, je le connais beaucoup, j'ai dîné avec lui avant-hier.

— On a cependant annoncé M. Tartempion.

— Oui, mais c'est son frère.

— Ce n'est rien, c'est son frère.

— Ah ! ce n'est que son frère !

Et tout le monde est déjà mal disposé pour vous. Il semble que vous les avez attrapés. Ils vous siffleraient volontiers.

Le public est irrité comme celui d'un théâtre de province sur les portes duquel on avait affiché :

La Dame blanche, *opéra en cinq actes, paroles de M. Scribe, musique de Boïeldieu.*

On entre en foule. On lève le rideau. Un acteur s'avance et dit :

« Que les cors se fassent entendre ! Chez les montagnards écossais, on donne volontiers l'hospitalité. »

Un peu après, un autre personnage dit :

« C'est réellement un état fort agréable que l'état militaire. »

— Ah çà ! dit un spectateur qui avait entendu la pièce à Paris, il y avait là des couplets :

Ah! quel plaisir,
Ah! quel plaisir d'être soldat!

La remarque circule, on siffle, on crie, on hurle, on demande le régisseur. Le régisseur s'avance, fait ses trois saluts, et dit :

— Que veulent ces messieurs?

— La musique !

— Pardon, vous n'avez pas lu l'affiche ; elle porte ceci, en caractères un peu fins, il est vrai : *Un dialogue vif et spirituel remplacera la musique, qui nuit à l'action...*

Le public du salon où vous entrez est trompé : il croyait avoir un personnage illustre, et ce n'est que son nom, ce n'est que vous.

Je ne comprends pas qu'il y ait des gens qui osent s'appeler Napoléon.

Un peu décontenancé d'abord, vous vous remettez bientôt. Vous invitez une femme à danser ; vous dansez de votre mieux. Elle vous dit :

— Votre frère ne danse pas, n'est-ce pas?

— Non, madame.

— J'en étais sûre; les hommes supérieurs n'aiment pas la danse.

La contrariété vous anime, vous êtes plus spirituel que d'ordinaire, vous trouvez des mots heureux, vous les dites sans trop rire vous-même. vous croyez vous être réhabilité; la maîtresse de la maison vous dit :

— Ah ! monsieur, monsieur votre frère a bien de l'esprit. Il n'a donc pas pu venir ?

— Non, madame.

— Je comprends, ses moments sont précieux, il n'a pas voulu s'ennuyer ici.

— Eh bien, et moi ? pensez-vous; et mes moments, ils ne sont donc pas précieux ? Ce qui ennuierait mon frère est donc trop bon pour moi ?

Vous prenez un fiacre, le cocher vous rançonne; vous raisonnez, il vous bat. Vous prenez son numéro, et le citez devant un commissaire. Le commissaire demande le nom du plaignant :

— Tartempion.

— Ah ! ah ! le grand Tartempion ! donnez-vous la peine...

Et il avance un siége.

— Non, monsieur, son frère.

— Ah ! très-bien.

Et il retire son siége. Le cocher réclame cinq francs.

— Monsieur, je ne serais pas venu ici pour cinq francs, mais il faut cependant punir ces gens-là ; c'est cinq francs qu'il veut me voler...

— Ah ! monsieur, dit le commissaire, pour cinq francs, vous ne voudrez pas compromettre le beau nom que vous portez ; donnez cinq francs et n'en parlons plus.

Un matin, votre frère daigne arriver chez vous.

— Ah ! te voilà.

— Oui, monsieur.

— Ah ! monsieur... Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que vous me déshonorez..

— Moi?

— Oui, vous... Vous avez accompagné au théâtre une femme...

— Parbleu! oui, c'est ma maîtresse.

— On vous a vu.

— Je ne me cachais pas ; elle est charmante.

— On a dit et répété votre nom, mon nom.

— Ah !

— Croyez-vous que cela me soit agréable?

— Mais, mon frère, cela me l'est beaucoup, à moi.

— Ne plaisantons pas. Quand on est porteur d'un nom honorable, il faut l'honorer; il ne faut plus qu'on vous voie avec cette femme.

— Tu es fou! C'est ma maîtresse, elle est charmante, je l'aime.

— Alors, vous m'obligerez de ne plus venir chez moi.

Un autre jour, votre frère revient.

— Eh bien, j'en apprends de belles. Vous allez prendre une boutique!

— Ma foi, mon frère, c'est ma seule ressource ; la famille a tout dépensé pour toi, personne ne m'a aidé, je veux essayer de l'industrie.

— Fi !

— Fi plutôt de la misère et de la faim ! Si tu veux me donner de l'argent, je ne me ferai pas boutiquier.

— Je n'en ai pas.

— Alors, laisse-moi en gagner, ou plutôt aide-moi ; si tu veux, en me recommandant à M***, tu peux faire presque ma fortune.

— Du tout, je n'avouerai pas que j'ai un frère, un frère qui porte mon nom, un frère boutiquier, fi !

Ce nom, ce terrible nom, illustré quelquefois par un faquin adroit et intrigant, c'est pour vous la robe de Nessus ; ou plutôt c'est comme un habit qu'un ami vous aurait prêté ; l'ami est derrière vous qui vous dit à chaque instant :

— Prends garde, tu vas verser du punch sur

ton habit. Ne lève donc pas les bras comme cela, tu vas faire *craquer* les entournures de *l'habit*. Je t'avais dit de ne pas le boutonner, tu vas déformer *mon* habit. Ne mets donc pas la main dedans, pour te poser à la Chateaubriand, tu vas m'arracher un bouton. N'oublie pas de prendre une voiture; il pleut, tu gâterais *mon* habit.

Vous finissez par dire à l'ami :

— Eh bien, reprends ton habit.

De même, un matin, vous dites à votre illustre frère :

— O mon illustre frère, tu m'ennuies considérablement avec ton nom de Tartempion; tu seras désormais le seul Tartempion, tu porteras uniquement ce nom devenu trop grand et trop lourd pour moi; je ne m'appelle plus Tartempion, je puis faire ce que je veux; je m'appelle Tartempioux; — l'X me rend la liberté et le bonheur, et de nous sortiront deux races distinctes : les Tartempion, dont tu seras l'origine,

et les Tartempioux, dont je serai la souche ; et si, dans cinq mille ans d'ici, ces deux races, devenues ennemies, s'entre-déchirent; si nos neveux, oubliant qu'ils sont cousins, s'avisent de se manger à des sauces variées, sur toi seul retombera le crime; *vade retro*, Tartempion ! Tartempioux n'a plus rien de commun avec toi.

LA VÉRITÉ SUR LA MALADIE

DE L'AGRICULTURE

Un bruit qui courait sourdement a fini par faire explosion, et on s'est dit :

— Il paraît que l'agriculture est malade.

» Que peut avoir l'agriculture ?

» Vite un médecin, dix médecins, cent médecins !

» Faisons une consultation, une enquête sur la maladie de l'agriculture.

Et les médecins sont arrivés, et les médecins ont parlé.

— Il y a la maladie de la vigne, dit le premier médecin, un Bourguignon, on s'est trompé jusqu'ici sur cette maladie. Je l'attribue aux *rhynchites;* c'est un coléoptère de l'ordre des *coléoptères tétramères*, de la famille des *curculionides orthocères* et de la division des *attelabides*, — jolie bête du reste, — mais qui naît au moment du développement des bourgeons, et s'empresse de les dévorer.

— Ce n'est rien que cela, dit un autre médecin du Midi ; mais parlez-moi du *dacus oleæ* qui attaque nos oliviers, genre de *diptères*, division des *brachycères*, familles des *athéricères*, tribu des *muscides*, sous-tribu des *téphrites*.

— Téphrites ! s'écrie un autre, je nie que le *dacus* appartienne à cette sous-tribu. — Où sont ses ailes bigarrées ? — Comment pouvez-vous placer le *dacus oleæ* près des *téphrites* avec son front nu et ses longues antennes ?

— S'il s'en éloigne par ces deux points, dit le premier, vous ne pouvez nier qu'il ne s'en rap-

proche par les nervures des ailes et par l'*oviducte* des femelles.

— Et l'*alucite*, dit un troisième, l'*alucite* des grains ? Voulez-vous une jolie description de l'*alucite ?*

« *Lépidoptère* du genre *hypsolophe*, a la langue distincte, les ailes supérieures très-inclinées, — palpes labiaux avancés... »

— Allons, donc, voilà un bel ennemi ! Parlez-moi de la *calandre* du riz, — *curculio orizæ*, et de celle du blé, — *curculio granaria*.

— *Granarius*, vous voulez dire.

— Olivier dit *granaria*.

— Mais Linné dit *granarius;* d'ailleurs, *granarius* ou *granaria*, peu importe ; la calandre a été calomniée, je veux réhabiliter la calandre; loin d'être un ennemi, c'est un gibier. Les naturels de la Guyane la font griller, et c'est un mets très-délicat.

— Réhabilitez-vous aussi le *cecidomya des-*

tructor, qui nous a été apporté avec le blé d'Amérique.

— On ne se préoccupe pas assez de l'azote, s'écrie l'un.

— Je me moque pas mal de l'azote avec l'acide humique, réplique un autre.

Hélas ! mes bons messieurs, fumez avec du fumier, et laissez ces pauvres insectes tranquilles. La vigne et l'olivier et le froment ont été créés aussi bien pour les *rhynchites*, pour le *dacus oleæ* et pour l'*alucite* que pour l'homme, et peut-être les docteurs de ces espèces traitent-ils l'homme d'animal parasite qui nuit à leur récolte.

Je vais, moi, vous dire quel est le véritable ennemi de l'agriculture, et, comme vous, j'en emprunte la description à la science :

Type des vertébrés.

Classe des mammifères.

Ordre des *primates*.

Monodelphe.

Onguiculé, — c'est-à-dire ayant l'extrémité supérieure de la dernière phalange armée d'un ongle.

Tête arrondie plus développée dans sa partie cérébrale que dans sa région faciale, articulée avec les vertèbres du cou par sa base.

Tronc élargi aux épaules et au bassin ; — membres dissemblables : les antérieurs plus courts, impropres à la translation du corps.

Station verticale.

Dents : deux paires d'incisives, une paire de canines, cinq paires de molaires.

Genre *homo*.

En un mot, l'ennemi de l'agriculture, c'est l'homme, c'est l'homme se disant civilisé et progressif, c'est l'homme imprévoyant, inconstant, mobile et vaniteux que nous sommes.

La maladie réelle de l'agriculture, c'est la tendance de la société actuelle.

Peut-être cette tendance est-elle fatale, mais du moins ceux qui ont la prétention de diriger,

de conduire cette société devraient-ils la soutenir et non la pousser du côté où elle penche; et c'est ce qu'ils ne font pas ; ce que nous allons démontrer.

On a ouvert une enquête, je crois avoir à ce sujet quelque chose à dire, et je le dis.

Concevoir une idée utile et la garder en soi, c'est, pour emprunter ma comparaison à mon métier de jardinier et à l'agriculture, c'est ressembler au nuage chargé d'eau qui passe sur nos têtes sans arroser la terre altérée et poudreuse.

Le chevalier Temple, après avoir pris une part très-active aux affaires de son pays, se retira, dégoûté de la politique et ennuyé des hommes, dans sa terre de Moore-Park, n'ayant pas atteint soixante ans. — Il y vécut encore une vingtaine d'années, jusqu'en 1678, je crois, à se rappeler et à juger ce qu'il avait vu.

Voici à peu près, si ma mémoire est fidèle, ce qu'il pensait de la société civilisée

« Ce doit être une pyramide, la forme la plus solide et la plus durable, comme celles d'Égypte l'ont prouvé ; de cette pyramide, la base doit être naturellement en proportion de la hauteur, sinon, elle croulera.

» La première assise de la base doit se composer de ce qui est le plus indispensable, la seconde de ce qui est le plus utile, la troisième de ce qui l'est un peu moins, le quatrième de ce qui est agréable, etc., toujours en diminuant de largeur et finissant au sommet par une seule pierre qui est quelque chose comme un président, un roi constitutionnel ou tout autre, qui n'est ni indispensable ni très-agréable, mais qui occupe une place que l'on n'ait pas à se disputer ; un chapeau sur un trône.

» La première assise, la plus large, celle qui peut se passer de toutes les autres et de laquelle aucune ne peut se passer, doit se composer des agriculteurs ; sans cela, vous n'auriez que le rêve d'une pyramide bâtie en l'air.

» La seconde, des arts utiles ; puis graduellement on arriverait aux arts agréables. Très-haute mais très-étroite serait l'assise de la poésie.

» En un mot, l'abondance s'appuierait, en montant et en se rétrécissant, sur le nécessaire, et le superflu sur l'abondance.

» Si, par accident ou par mauvaise direction, les assises diverses de la pyramide s'insurgent et changent de place, vous en modifiez la forme et vous en compromettez la solidité.

» En diminuant les assises d'en bas pour augmenter les assises supérieures, vous arriverez à une sorte de tour qui ressemblerait bien à celle de Babel, puis graduellement à une pyramide inverse, tenue peut-être pour quelque temps en équilibre, mais tournant à tous les vents, penchant sous tous les orages, et enfin, par un léger tremblement de terre et par son poids mal distribué, croulant un jour et ne laissant plus qu'un amas de débris. »

Nous en sommes déjà à la tour, et nous

nous occupons de constituer la pyramide inverse. Nous en sommes si bien à la tour, qu'il ne manque déjà pas de gens pour crier que la tour est un progrès sur la pyramide.

Les anciens maîtres de la société, les rois, les prêtres et leurs associés féodaux, l'avaient bien comprise, cette nécessité d'une large base à cette pyramide dont ils s'étaient faits le sommet par les moyens que vous savez, et ils attachaient le paysan à la glèbe par la force, — comme un mulet qu'on fait tourner à un manége hydraulique, — et ils maintenaient soigneusement les peuples dans l'ignorance, comme on couvre les yeux de ce mulet pour qu'il croie marcher et ne s'aperçoive pas qu'il tourne, et ne vienne pas à regimber.

Mais il arriva un jour où les trouvères, les poëtes, les écrivains, lassés de tourner ainsi en rond dans le cercle où on les renfermait de la galanterie et des traditions mythologiques, soulevèrent leur bandeau et prirent pour sujets de

leurs méditations et de leurs travaux l'histoire, la philosophie, la vérité et la raison. Ils racontèrent les crimes des conquérants, les sottises féroces des tyrans ; ils parlèrent des droits de l'homme, ils chantèrent la liberté, et cette grande littérature du XVIII[e] siècle vint racheter les peuples de l'esclavage.

Malheureusement, nous avons été rachetés de l'esclavage comme les théologiens disent que nous avons été rachetés du péché, et le règne de la raison est retardé par les intéressés comme le règne de Dieu par le diable.

Mais ceci n'est pas le sujet de mon discours d'aujourd'hui, auquel je reviens.

Ce qui est clairement acquis, c'est 1° qu'il faut que la terre soit cultivée ; c'est 2° que personne n'a le droit et que personne n'a plus le pouvoir d'attacher le paysan à la glèbe.

Il faut donc que la société fasse en sorte qu'il s'y attache lui-même volontairement.

Or, pour cela, il faudrait que ce métier, qui

est physiquement le plus pénible de tous, fût le plus rétribué et le plus honoré.

L'agriculture devrait être traitée comme la terre, dont on tire tout et à laquelle tout retourne.

Est-ce cela que fait la société actuelle?

Elle fait précisément le contraire.

La société actuelle fait tout pour enlever à l'agriculture et à la terre :

L'argent, — les esprits, — les bras.

C'est la division naturelle de mon sujet, que je vais traiter le plus brièvement possible.

1° L'argent.

Que rapporte l'argent confié à l'agriculture? un et demi, quelquefois deux, bien rarement trois pour cent.

Déjà l'argent prêté à l'industrie, au commerce, donnait des produits très-supérieurs; il en est de même de l'argent employé à la construction des maisons, grâce à l'énormité tou-

jours croissante des loyers et de l'intérêt du plâtre et des moellons.

Ce n'était pas assez ; de notre temps, on a inventé « les affaires », c'est-à-dire — des gageures, — des jeux aléatoires, quand toutefois les cartes ne sont pas biseautées ; — on a supprimé la loterie et les jeux publics, c'est-à-dire qu'on leur a enlevé leurs chances décevantes et leurs rêves vertigineux, pour les donner « aux affaires ».

Les emprunts des États présentent à l'argent du public les appâts d'un intérêt presque usuraire, et, de plus, lui donnent des chances de gros lots, de quaternes et de quines.

Depuis qu'il n'y a plus la loterie et les jeux dans certaines boutiques, on trouve la loterie et le jeu partout, cpmme on a rempli Paris de courtisanes en les chassant du Palais-Royal.

De telle façon que mettre son argent dans l'agriculture, ce ne serait pas le prêter, ce serait abandonner la différence qui existe entre deux

pour cent et douze, quinze pour cent que donnent les bâtisses et certaines affaires; bien plus, ce serait donner les chances aléatoires sans limites qu'elles promettent.

Or, que tout le monde fasse ce sacrifice, ce serait possible; mais que quelques-uns seulement l'accomplissent, il n'y faut pas songer.

Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur ce point, où je pourrais bientôt montrer une grande ignorance dans les détails. Il suffit que j'aie raison sur le fond. Tout tend, dans les mœurs actuelles, à détourner l'argent de l'agriculture.

Passons au second point, sur lequel je suis un peu plus fort.

Que fait la société actuelle pour honorer l'agriculture? Je terminais, il y a quelques années, une petite pièce en vers (n'ayez pas peur, je ne m'en rappelle pas tout à fait deux) par ces mots :

..... Du beau nom de paysan,
Dans leurs villes de boue ils ont fait une injure,

En effet, les gens qui piétinent dans la boue se croient très-supérieurs à ceux qui retournent la terre. Il y a quelques jours, une servante à laquelle j'ordonnais de porter quelque chose sur la tête, selon l'usage du pays, refusa net pour ne pas gâter son bonnet, et me dit :

— Me prenez-vous pour une paysanne ?

— Malheureuse ! m'écriai-je, tu valais cent fois mieux quand tu étais une paysanne n'obéissant qu'à Dieu et à ta mère que maintenant que tu t'es faite esclave volontaire des caprices et des besoins les plus sordides de ceux qui te payent !

Moi-même, ne sais-je pas combien je suis tombé bas dans l'opinion du plus grand nombre en me faisant paysan et jardinier.

Quelques-uns affectent de ne pas prendre au sérieux ce métier où je suis cependant, par les gens compétents, compté et accepté entre les habiles. Mais il est des gens qui me voient sans cesse travailler de mes mains. Oh ! ceux-là...

je vais vous dire ce que je suis pour eux.

J'ai depuis quelques mois une servante qui met un jardinier, un homme « qui travaille à la terre », infiniment au-dessous, par exemple, du fruitier qui a une boutique en ville et qui achète au jardinier ses légumes à trop bon marché pour les revendre trop cher au consommateur.

Quand elle m'annonce « un monsieur » ou « une dame », il est facile de voir à son air, d'entendre à son accent qu'elle m'avertit que je vais voir quelqu'un qui m'est très-supérieur, et pour lequel je ferai bien de prendre une attitude humble et respectueuse.

Il est quelques visites, entre autres, desquelles elle ressent un étonnement vague et un peu inquiet. Ainsi, un jour qu'elle m'annonça M. le procureur impérial et M. le juge d'instruction ; elle était fort émue et penchait assez à me croire peut-être coupable, mais, en tout cas, soupçonné de quelque horrible crime sur lequel « la justice informait ».

Elle voit venir assez souvent et quelquefois manger la soupe avec moi un de mes vieux amis, S..., un artiste célèbre. Dans une ou deux de ses visites, il accompagnait madame la duchesse L. F..., son élève et notre amie à tous deux; une fois, il la précéda à travers le jardin et m'annonça qu'elle arrivait. Ma servante en a tiré la conséquence que voici :

— Que peut-être, auprès d'une duchesse, un homme qui vient dîner chez un jardinier et qu'on y reçoit sans cérémonie? Ça ne peut pas être grand'chose.

Aussi, l'autre jour, le voyant entrer, elle me dit :

— Monsieur, est-ce que le courrier de madame la duchesse dîne ici?

— Probablement, lui répondis-je froidement. Mais je profite de cette occasion pour vous avertir d'une chose : celui-ci n'est pas difficile et je le traite sans façon, mais le valet de pied m'a fait espérer qu'il viendrait un de ces jours,

et c'est une autre affaire ; ce jour-là, il faudra un peu de soin, c'est un gourmet, et il aime les plats sucrés.

— Monsieur, dit-elle, je ferai de mon mieux, et j'espère qu'il sera content.

II

J'ai entendu un ministre, à un comice agricole, débuter ainsi : « Bons habitants des campagnes, votre profession, sans avoir l'éclat de la profession des armes..., » et continuer sur ce ton, pendant trois quarts d'heure, à dire le contraire de ce qu'il eût été raisonnable de dire.

J'aurais bien ri, si je n'avais pas été indigné.

Il s'est créé depuis vingt-cinq ans une grande quantité de sociétés agricoles, horticoles, etc.,

mais quels sont ceux qui en tirent les titres, les décorations, les influences? Des bourgeois plus ou moins astucieux qui s'en font un marchepied. Ce n'est que de loin en loin, et par exception, que l'on voit une décoration ou une récompense tomber sur un paysan.

Ajoutez à cela l'instruction faussée dès son origine qui se glisse dans les campagnes.

Je m'explique.

On ne saurait trop louer et trop imiter les citoyens qui arrivent, par des efforts et des sacrifices, à rendre l'instruction gratuite comme nous le voyons déjà dans quelques départements.

L'homme qui ne sait pas lire, écrire et compter est un être infirme et digne de pitié, qui entre dans la vie avec tous les désavantages et toutes les mauvaises chances de l'infirmité.

La loi qui oblige le père à nourrir ses enfants pourrait sans injustice s'étendre à l'instruction primaire.

Mais l'instruction doit avoir pour but d'amé-

liorer et d'élever la condition de celui qui la reçoit, et non de le faire toujours sortir de cette condition ; sans quoi, le pays entier, dans un temps auquel nous touchons, se ruera sur un certain petit nombre de professions qui passent pour élevées, et nous arriverons bien vite à la pyramide inverse et à la ruine de la société.

L'instruction donnée aux agriculteurs doit avoir pour but de faire, des agriculteurs instruits, des notaires et des médecins. Or, il arrive deux choses, dont l'une n'est que momentanée : lé paysan qui sait lire, écrire et compter est encore une exception ; la même chose peut se dire, mais moins généralement, de l'ouvrier.

Le plus souvent, s'il regarde autour de lui, il voit que son père, sa mère, sa sœur, ses oncles, ses camarades sont restés sans instruction ; il se compare, s'enorgueillit, se gonfle et se croit un personnage dont n'est plus digne la profession de cultivateur ou celle d'ouvrier.

L'autre inconvénient est celui-ci :

Le père, et cela pourrait durer plus longtemps, choisit entre ses enfants. S'il en a un plus intelligent que les autres, il lui fera donner quelque instruction; mais, pour qu'il soit prêtre ou huissier (à la campagne, on aspire l'*h* de *huissier* en signe de respect et d'admiration). C'est le plus bête qu'il garde pour en faire un agriculteur.

Dans une société bien organisée, les professions devraient n'être que diverses, sans être hiérarchiquement séparées. Un agriculteur instruit devrait être réputé l'égal, comme il l'est en effet, du médecin instruit, de l'homme d'État instruit; le jardinier habile est et devrait être réputé supérieur à l'écrivain médiocre.

Je n'ai jamais rencontré un homme trop savant pour être agriculteur, et j'en vois en foule qui ne le sont pas assez.

Les études du paysan peuvent être, de toutes les études, les plus variées, les plus intéressantes et les plus profondes. L'histoire naturelle, qu'il

lui importe tant de savoir, est si diverse, que la plupart des savants de profession n'osent en étudier qu'une partie, une division, en toute leur vie : tel savant se consacre aux mammifères, tel autre à la minéralogie, tel autre aux insectes, et encore le plus souvent il n'osera aborder qu'une classe, les lépidoptères ou les hémiptères. Et comme le paysan est admirablement placé pour cette belle étude ! comme il peut faire des pas plus sûrs que les agriculteurs en chambre, ou les savants qui élèvent des poissons dans des cuvettes au Collége de France !

De ceux-ci nous allons avoir à parler tout à l'heure.

Voici comment je rêve l'égalité : non être tous la même chose, mais tendre tous au même degré d'excellence dans des situations et des professions diverses, et obtenir les mêmes avantages et la même considération en proportion du talent et du travail de chacun.

Pourquoi le paysan qui sait lire ne lirait-il pas

dans l'acception large et élevée de ce mot?

Les soirées d'hiver sont longues. Il y a des pluies et des gelées qui suspendent les travaux; pourquoi la famille entière ne chanterait-elle pas autre chose que de sottes complaintes sur trois airs toujours les mêmes? Pourquoi même dans la chaumière du paysan aisé n'y aurait-il pas un petit piano, non pas pour que la fille devienne actrice ou grande dame, mais pour qu'il y ait dans « la maison » tout le charme possible?

Mais il n'en est pas ainsi, et le paysan, même sachant lire, ne lit pas, et la paysanne ne chante que des cantiques ou des complaintes également ridicules.

Pourquoi? Je vais vous le dire, et, pour cela, il faut revenir aux savants, à leurs cuvettes et au Collége de France.

A Huningue, grâce à l'initiative de deux pecheurs, au Collége de France, dans une foule de cuvettes, grâce à l'intervention de deux savants qui ont, sans s'en vanter, pris toute la

théorie de la pisciculture à Lacépède et la pratique aux deux pêcheurs d'Huningue, on a fait éclore depuis, quelques années, des milliards de poissons.

Nos rivières et nos étangs en sont-ils devenus plus fertiles? En aucune façon.

C'est que, ces poissons éclos, on les jette au hasard dans les rivières et dans les étangs, sans se préoccuper de savoir s'ils y trouveront les insectes, les herbes ou les autres poissons qui doivent leur servir de nourriture.

Eh bien, c'est ainsi que l'on jette, à même la société, tous les ans, des bacheliers nouvellement éclos, — à peu près dans les mêmes cuvettes, c'est-à-dire au Collége de France et sur les bancs de l'Université, — sans savoir si ces bacheliers trouveront de quoi manger dans le métier où on les jette.

C'est ainsi qu'on enseigne à lire au peuple, sans se préoccuper de ce qu'il trouvera à lire. Il suffit de voir ce qui se publie à bon marché et

s'imprime à grand nombre, pour résoudre la question et dire si c'est là une nourriture suffisante, saine, facile à digérer et utile à s'assimiler. Quand le gouvernement semble, par moments, se préoccuper de la presse (je ne parle pas seulement des journaux, mais de tout ce qui s'imprime), c'est dans un intérêt presque exclusivement de police, à l'unique et restreint point de vue de garantir d'attaques et d'examen les actes du pouvoir actuel, et de ceux qui en sont momentanément les agents; soins qui ont pour résultat de ne laisser offrir au gros appétit de ces lecteurs tout neufs que des mets sans suc et sans saveur. Quelques-uns s'en contentent, et leur cervelle reste maigre et débile; quelques autres, écœurés, cherchent une nouriture fortement épicée, et leur cervelle s'enflamme.

Faute d'un vin généreux, on passe de l'eau fade à l'absinthe corrosive.

III

Nous avons dit comment la société actuelle enlève les capitaux aux campagnes et à l'agriculture ; comment, au moyen des affaires, des opérations industrielles, des spéculations sur les bâtisses, des emprunts nationaux et étrangers, de l'aléatoire et du jeu, elle pratique un drainage qui soutire impitoyablement l'argent et laisse la terre aride et infertile.

Sully disait, à propos de l'agriculture : « Abaissez le taux de la rente et l'argent retournera à la terre. »

Nous avons dit aussi comment les esprits, par divers mirages, sont attirés ailleurs qu'aux champs.

Nous allons maintenant parler de l'influence

qu'exerce Paris, et qu'exercent toutes les villes qui, entraînées par l'exemple de Paris, poussées peut-être aussi par une volonté opiniâtre, s'agrandissent, s'embellissent, et se font capitales au milieu d'un certain centre.

Puis nous aurons pour le moment tout dit sur ce sujet, et nous nous occuperons d'une autre question.

Le nouveau Paris m'est inconnu. — Je n'ai pas vu Paris depuis 1852. — Je sais par ouï-dire qu'il a été complété, transformé, aussi renouvelé que Londres après l'incendie allumé par le hasard en 1666, que Rome après l'incendie allumé par Néron, cet artiste excessif qui voulait, disait-il, ne plus voir des quartiers sales et mal bâtis.

Tout ce que je lis, tout ce que j'entends est d'accord pour parler d'embellissements merveilleux d'agrandissements splendides : moi-même, dans un récent écrit, j'ai dû louer les jardins plantés au centre des divers quartiers

de la ville, et j'en ait fait de mon petit mieux ressortir les avantages au point de vue de l'hygiène et de la morale.

Je suis donc un peu faible à l'égard des embellissements de Paris, et je ne me permettrai que quelques objections ayant moins pour but d'argumenter contre ces splendeurs que de montrer le danger de l'imitation où se jettent toutes les préfectures et les sous-préfectures de France.

Faisons cependant cette question :

Est-ce bien à la splendeur de ses édifices, à la largeur de ses rues, à l'étendue de son territoire, au luxe de ses habitants que Paris a dû depuis tant de siècles sa prééminence sur toutes les villes du monde ?

Lorsque l'empereur Julien, alors proconsul dans les Gaules, écrivait : « Je passerai l'hiver dans ma chère Lutèce, » Paris était renferme dans une petite île située au milieu de la Seine,

cinq cents toises de long sur cent quarante dans sa plus grande largeur.

Lorsque Clovis écrivait, l'an 500 de l'ère chrétienne : « Paris est une reine brillante par-dessus toutes les villes (*regina micans omnes super urbes*) ; » Paris était encore la *chère Lutèce* de Julien, — augmentée de huit cents pas sur cents cinq sur la rive droite de la Seine.

Et lorsque Montaigne disait : « Je ne me mutine jamais tant contre la France que je ne regarde Paris de bon œil ; *elle* a mon cœur dès mon enfance et m'en est advenu comme des choses excellentes ; plus j'ai veu depuis d'autres villes belles, plus la beauté de celle-cy peult et gaigne sur mon affection... Je l'aime plus en son estre seul que rechargée de pompe estrangière. Je l'aime tendrement jusques à ses verrues et à ses taches ; je ne suis François que par cette grande cité... La gloire de la France est l'un des plus nobles ornements du monde. Dieu en chasse loing nos

divisions ! Entière et unie, je la trouve deffendue de toute autre violence... et ne crains pour elle qu'elle-mesme... »

Et lorsque d'Aubigné fait dire à Fœneste : « Qui n'est pas en Paris n'est pas au monde ; » ce n'était pas alors par le luxe, par la propreté, par l'étendue, par la salubrité que Paris se recommandait. Il faut voir comme deux cents ans plus tard s'en plaignait Voltaire, qui réclame infatigablement une partie des embellissements exécutés depuis.

Et quand madame de Staël exilée exprimait son chagrin, elle regrettait de Paris le ruisseau et la boue de la rue du Bac. Et j'ai lu quelque part ces jours-ci : « La boue de Paris sent bon pour le vrai Parisien. »

Donc, en poussant les changements physiques de Paris à un certain excès, n'est-il pas à craindre qu'on ne lui fasse perdre ce qui faisait sa splendeur morale, et que Paris, ayant été si longtemps, avec ses verrues et ses taches, le

salon du monde, en devienne le bazar, le cabaret et le lupanar, ce que je n'ai pas pour le moment l'intention d'examiner et de pousser plus loin? J'accepte donc, jusqu'à nouvel ordre, sous bénéfice d'inventaire, les agrandissements et les embellissements de Paris.

Mais il faut reconnaître que, de même que sous certains arbres, dans toute la largeur de leur ombre et jusqu'à une grande distance circulaire où s'étendent leurs racines, la terre épuisée ne produit rien, — il se fait autour d'une capitale une zone où on ne voit croître ni fleurir la simplicité et les vertus champêtres. On pourrait couvrir plusieurs feuillets des compensations que Paris offre à cet état des choses : il n'en est pas ainsi des autres villes de province qui à l'envi s'agrandissent, s'embellissent et surtout s'endettent, pour lutter sinon de splendeurs avec la capitale, du moins de magnificences essoufflées entre préfectures et sous-préfectures.

Voici ce qui arrive dans une ville jusque-là modeste, qui veut à son tour s'agrandir, s'embellir, et « obéir au progrès ». D'abord quelques habiles qui ont prévu et sournoisement provoqué le mouvement, ont acquis préalablement des terrains sans valeur; — ils ont des intelligences peut-être dans le conseil municipal. Ils revendent avec de gros bénéfices les terrains sur lesquels on va bâtir un hôtel de ville, une mairie, une prison, une église, un théâtre, ou sur lesquels on décrète la plantation d'un square, etc.

Ils étaient hier de modestes bourgeois, les voici aujourd'hui de riches capitalistes. On ne porte pas envie à un chêne qui a mis cent ans à étendre ses racines et ses branches, et que l'on n'a pas connu gland, et on ne cherche pas à l'imiter : bien plus dangereux, bien plus contagieux est l'exemple de ces champignons qui ont crû dans une nuit, et que l'on voit le matin là où il n'y avait rien la veille.

Tout le monde se met à vendre, à acheter, à

revendre des terrains. La valeur n'est plus basée sur un produit réel, mais sur des rêves. Tous ceux qui achètent follement et qui trouvent de plus fous qu'eux à qui revendre, s'enrichissent. Il n'y aura de ruinés que ceux à qui les terrains resteront entre les mains. Tel gagne en une heure, en achetant et en revendant quelques ares de terre, plus que la même terre cultivée ne lui eût rapporté en vingt ans de travaux assidus.

On bâtit : les maçons, les menuisiers, les serruriers établis depuis longues années dans la ville ne suffisent plus; on se les dispute; le prix de la main-d'œuvre s'élève ; on tire de la campagne, on enlève à l'agriculture des manœuvres, des ouvriers supplémentaires alléchés par le prix d'un travail moins pénible et mieux payé. Tout paysan qui vient travailler à la ville représente un producteur de moins et trois consommateurs de plus. Dans la chaumière, il se nourrissait de pain bis, de soupe et de légumes,

— le dimanche, de choux au lard, — d'une pièce de viande rôtie aux grandes fêtes, — du petit vin récolté dans sa vigne.

Mais, à la ville, on mange au cabaret; tout est plus cher, tout est moins sain, tout est frelaté.

— Tiens, qu'est-ce que mange donc le contre-maître?

— Des huîtres.

— Est-ce que c'est bon?

— Il paraît que oui.

— Il faut que j'en goûte.

— Ça se mange en buvant du vin blanc.

— Va pour le vin blanc!

Et le dimanche, quand on était aux champs, une partie de boules autour du village, quelquefois un bal rustique où l'on dansait avec la fille que l'on devait épouser l'année suivante. On aurait bien fait rire si on s'était déguisé en monsieur. On était réputé galant si on apportait la première branche d'aubépine ou de

chèvrefeuille sauvage dont la fille se parait avec orgueil.

Mais, transplantée à la ville, la fille est servante; elle se *pare* avec les vieilles robes de sa maîtresse. Elle ne regarde plus l'aubépine fleurie, qui est un peu haut, et que Pierre, qui est grand, qui n'a pas peur de se piquer, lui cueillerait.

Non, elle regarde, aux vitres des marchands de nouveautés, des étoffes, des bonnets, des châles, des chapeaux. Pierre ne peut plus lui cueillir cela : ce n'est plus aux épines, c'est aux galères qu'il s'exposerait. — La fille est au pillage ; les vitres du marchand, c'est le miroir aux alouettes ; il y a là de vieux chasseurs qui les prennent à moitié rôties par le gaz et le feu du désir.

Cependant, les terrains étant devenus si chers, la main-d'œuvre ayant tellement augmenté, les maisons son construites, les loyers sont doublés.

La production de la campagne a diminué, la

consommation de la ville a augmenté; les denrées subissent un grand renchérissement, et puis il y a un théâtre, une église coquette; la femme et la fille veulent des toilettes.

Le revenu de la petite métairie qui faisait vivre honorablement une famille ne suffit plus pour le loyer et l'habillement; la table, autrefois respectée en province, devient l'accessoire et presque le superflu; il faut vendre la métairie et acheter de l'emprunt mexicain, de la rente de n'importe où, c'est-à-dire qu'il faut jouer, puisque le travail ne nourrit plus la famille, et ce jeu la nourrit — tant qu'on gagne. Essayons de gagner; au besoin, trichons un peu.

Le paysan devenu ouvrier, devenu « monsieur » ; la paysanne devenue servante, devenue « demoiselle » ou pis, retournent quelquefois à la campagne. Dans leur famille, ils se montrent dédaigneux avec leurs parents; leurs camarades, d'abord blessés, ne tardent pas à les imiter; les filles rêvent de quitter le costume

pittoresque du « pays » pour adopter les modes plus ou moins grotesques et indécentes de la ville. Les garçons sont honteux de leur veste et aspirent à la redingote. — Mais les travaux des champs ne donnent pas assez d'argent, il faut se faire manœuvre, servante; il faut quitter la terre.

Le luxe, dit-on, nourrit les pauvres! Là où le luxe nourrit cent pauvres, il en crée mille; il endurcit le cœur en même temps qu'il amollit le corps.

Le moins mauvais effet que produit l'aspect et le contact du luxe sur la pauvreté est de la rendre plus triste, plus âcre et plus haineuse.

« Ceux qui se vouent à l'agriculture, dit Caton l'Ancien, n'ourdissent pas de projets dangereux... Leurs bénéfices sont honorables, assurés, et nullement odieux. »

Plus d'un siècle plus tard, la république romaine était morte, César précédait Auguste, — qui allait être suivi de Tibère, de Caligula, de

Claude, de Néron, — lorsque Varron, le plus savant des Romains, s'écriait : « Aujourd'hui, presque tous nos chefs de famille, laissant la faux et la charrue, sont rentrés à la ville et aiment mieux fatiguer leurs mains à applaudir les baladins du cirque et du théâtre qu'à cultiver et à récolter les dons de la terre; aussi pour manger et pour boire, nous tirons à prix d'argent le blé d'Afrique et de Sardaigne et le vin de Cos et de Chio. Nos ancêtres avaient arrangé les affaires politiques, les affaires du gouvernement et de la ville de façon à ne s'en occuper qu'un jour sur sept; les autres étaient consacrés à la culture de leurs terres : ils étaient plus honnêtement riches et mieux portants. »

« Les assemblées, dit Columelle, ne se tenaient que les jours de marché (*nundinæ*), c'est-à-dire chaque neuvième jour; les hommes les plus éminents, ajoute-t-il, habitaient alors la

campagne et ne venaient à la ville que lorsqu'on avait besoin d'eux. »

Revenons à Varron :

« Ce n'était pas sans raison, dit-il, que nos ancêtres reportaient assidûment la population de la ville dans les campagnes. Rome, en rendant et en conservant ses citoyens à l'agriculture assurait sa subsistance pendant la paix et sa sécurité pendant la guerre. »

On a en France aujourd'hui une tendance contraire : on enlève à l'agriculture l'argent, les bras et les âmes, et on se dit : « Comment se fait-il que l'agriculture soit malade ? » Je demanderai : « Comment se fait-il qu'elle ne soit pas morte ? »

Si vous voulez la sauver, il faut changer bien des choses.

Il faut partir de ce principe que proclamait le grand Frédéric :

« Il n'y a de vraies richesses que celles que la terre produit. »

« Que l'humanité, disait Bacon, se fortifie et s'arme de tous les autres arts contre la première malédiction, la stérilité de la terre. »

Thomas Morus dit dans son *Utopie :*

« Ces peuples ont une profession commune à tous les habitants des deux sexes. Personne n'en est exempt. C'est l'agriculture... Le sceptre du roi dans les cérémonies est une poignée de blé. »

Chin-Nong, disent les livres chinois, fit la première charrue et composa la chanson que les laboureurs chantent encore aujourd'hui.

Pourquoi les rois, d'ordinaire, ne se piquent-ils que d'être de grands guerriers, c'est-à-dire d'être heureux à la guerre. Bonheur qui consiste à avoir fait tuer un peu plus d'hommes au delà de certain fleuve ou de certaine montagne qu'il n'en est mort en deçà.

Pourquoi, s'il naît un enfant dans une de ces familles qui croient pouvoir laisser des couronnes en héritage, dirige-t-on toutes ses

aptitudes à l'apprentissage de l'homicide? S'il en naît deux, le premier s'exercera nécessairement à la guerre sur terre, le second se consacrera à cet art qui consiste à porter dans des boîtes flottantes le massacre et l'incendie au delà des mers.

Sous le règne de Louis-Philippe, alors que la France amassait dans une longue paix une grande partie de ce qu'elle dépense aujourd'hui dans tous les genres, lorsque nous avions sous les yeux cette brillante pléiade de jeunes princes honnêtes, vaillants et intelligents, je leur reprochais dans *les Guêpes* de se faire tous soldats.

Il est triste d'avoir à donner l'exemple de Caligula, qui nomma un de ses cousins qu'il avait adopté « prince de la jeunesse », le jour même qu'il lui fit prendre la robe virile. — Pourquoi ne pas nommer l'un des jeunes princes, disais-je, prince de l'agriculture? un autre, prince des écoles et des lettres? un autre, prince des arts? ce qui n'en aurait empêché aucun de se montrer, comme du reste ils l'ont fait, avec une

bravoure reconnue aux premiers rangs de l'armée, le jour où la défense ou l'honneur de la France eussent rendu une guerre nécessaire.

Les rois de France ont épousé tous les surnoms : le Chevelu et le Chauve, le Bref et le Long, le Gros et le Gras, le Sage, le Simple, l'Insensé, le Bon, le Hutin et l'Affable ; le Juste, qui laissa faire quelques-unes des plus sanglantes injustices de l'histoire ; le Bien-Aimé, qui perdit par ses vices la monarchie française ; le Bel, le Victorieux, le Hardi et le Débonnaire, le Jeune, le Faux-Monnayeur, le Bègue, le Grand, — on sait ce que ça coûte ! — le Fainéant, le Lion, le Désiré, qui ne put rentrer en France par deux fois qu'à la suite des armées étrangères, etc.

Il ne reste plus que trois ou quatre titres à prendre : le Laboureur, le Philosophe, le Libéral, le Boulanger ; ils ne seraient pas les moins honorés par la postérité.

Pour me résumer, l'agriculture est malade parce que la société actuelle la tue.

Parce qu'on est arrivé à prendre l'argent pour la richesse elle-même, tandis qu'il n'en devrait être que le signe pour faciliter les échanges.

Parce que tout s'efforce de faire produire à l'argent un intérêt aléatoire et usuraire qui leur fait dédaigner l'agriculture.

Parce que l'agriculture, le premier des arts, ne mène ni à la fortune ni à la considération, et qu'il ne reste à la charrue que des sortes de bêtes de somme auxquelles il est impossible d'aller ailleurs, parce qu'un jeune homme bien élevé qui annoncerait à sa famille qu'il veut se faire agriculteur exciterait le sentiment d'effroi qu'il eût causé, il y a cinquante ans, en avouant qu'il faisait des vers, effroi qui n'existe plus aujourd'hui que l'on gagne beaucoup d'argent en faisant certaines cantates, certains romans, certaines pièces de théâtre.

Il y eut un certain roi de Phrygie qui avait

rendu je ne sais quel service à Bacchus ; ce dieu se montra plus reconnaissant que le Dieu de chrétiens pour Louis XIV, qui lui reprochait amèrement d'avoir oublié ce que lui, le roi, avait fait pour lui, en lui offrant en holocauste une partie de son peuple massacré sous prétexte de religion. Le roi de Phrygie obtint sur sa demande le pouvoir de changer en or tout ce qu'il toucherait.

Un jour, dans son palais d'or, il se mit sur son trône d'or, devant sa table d'or, chargée de vaisselle d'or, on lui servit du pain d'or, des perdrix d'or, on lui versa du vin d'or liquide. Il s'enorgueillit pendant quelques minutes; puis il eut faim et soif, et demanda autre chose. Le maître d'hôtel hésitant à répondre, le roi lui donna un soufflet qui le changea en statue d'or, de sorte qu'il ne répondit pas du tout.

Est-ce pour cela, est-ce pour avoir offensé un autre dieu qu'il survint à ce roi une infirmité grave?

Toujours est-il que, peu de temps après, comme il n'y avait pas alors une grande liberté de la presse ni de la langue, — et comme cependant il faut que tout se sache, on entendit des roseaux qui, agités par le vent, murmuraient : « Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne ! »

Cette fable prouve que... c'est l'histoire de de la société actuelle, et moi... je suis l'humble roseau.

MES BONS DINERS

I

Je n'ai pas la mémoire des visages ; cette sorte d'infirmité m'a joué, dans ma vie, les plus mauvais tours.

Un jour, me trouvant à Paris, je vois un homme traverser la rue, venir à moi les deux mains tendues, en s'écriant :

— Enfin, je te rencontre !

Cette figure ne me rappelait personne, m'était totalement inconnue... Cependant, ces deux mains restaient tendues. Vous, mon lecteur, vous eussiez dit : « Pardon, monsieur, vous êtes

abusé par une ressemblance; » mais, moi qui me défie de ma mémoire en ce genre, je me dis : » Je vais le reconnaître aux premiers mots; il serait blessant de demander son nom à un homme qui vous aborde d'un air si joyeusement amical, d'un air presque tendre... » Je livre mes deux mains, il les serre, je serre les siennes.

Cependant, mon hésitation ne lui avait pas tout à fait échappé. Aussi, d'un ton imperceptiblement plus froid, il continua, mais en supprimant le tutoiement :

— On m'avait bien dit, mon cher ami, que vous étiez à Paris.

Je crus tenir le fil.

— Et, repris-je avec empressement, qui vous a dit cela? — Naturellement, pensais-je, il va me nommer quelque ami à lui ou à moi, et, du nom de celui-là, je remonterai au sien.

— Oh! dit-il, c'est quelqu'un que vous ne connaissez pas, il n'est pas des nôtres, c'est

« un bourgeois », et lui-même ne vous connaît que parce qu'on vous a montré à lui dans la rue. Mais je vous retiens là ; où allez-vous ?

— Je passe la barrière (il y avait encore une barrière en ce temps-là, au haut de la rue des Martyrs), je vais à la recherche de quelqu'un...

— Si ce n'est pas *quelqu'une*, me dit-il en riant, il ne sera pas indiscret de vous accompagner?

— Nullement, repris-je en riant bêtement à mon tour.

Il passe son bras sous le mien, et nous cheminons ensemble, moi cherchant des questions habiles pour le faire s'expliquer.

— Et que faites-vous maintenant ?

— Ma foi, après de longs débats, j'ai fini par obéir et par suivre la carrière que mon père avait toujours rêvée pour moi. Mon goût, vous vous le rappelez, me portait d'un autre côté ; mais... aurais-je réussi ? tandis que, sur la ligne indiquée par la famille, je n'avais qu'à monter en

wagon, et à me laisser glisser sur les rails... à côté de mon père d'abord, et ensuite à sa place.

— Ah ! très-bien.

— Oui, aujourd'hui, j'en suis enchanté.

— Et êtes-vous en... famille ?

— Ah ! pour cela..., j'ai suivi mon idée j'ai épousé celle que j'aimais déjà alors..., vous savez...

— Ah !... très-bien... Une charmante personne !

— Charmante, non... mais une physionomie intelligente et agréable, et des qualités si sérieuses.

— En effet, une bonne femme de ménage est certes préférable à ces demoiselles qui...

— C'est précisément la seule qualité qui lui manque, mais faute d'exercice... Comme nous sommes restés chez les grands-parents... ma bonne femme de mère n'a pas abdiqué le sceptre du ménage, et vous vous rappelez avec quelle majesté elle le tenait ?

— Oh oui !

Et je joignis mon rire à son rire. Puis je m'arrêtai devant une porte, et lui dis :

— Voici où je vais.

— Puisque le hasard nous a fait nous rencontrer, me dit-il, il faut nous revoir quelquefois. Êtes-vous pour longtemps à Paris ?

— Quelques jours seulement.

— Où demeurez-vous ?

— Dans un tout petit logement, un pied-à-terre que j'ai gardé rue de la Tour-d'Auvergne.

— Ah ! au nº 15 ?

— Oui... Et vous ?

— Oh ! moi, toujours au même endroit.

— Très-bien !

— Il faut que vous me promettiez de venir sans façon dîner avec nous.

— Avec plaisir, mais je crains bien que mes affaires...

— Des affaires... vous ?... vous croyez donc que je vous prends pour un autre... Mais, écou-

tez, faisons mieux... En avez-vous pour longtemps-là dedans ?

— Non, cinq minutes.

— Je vous attends, nous redescendrons le faubourg ensemble.

J'entre. Je trouve les gens que je cherchais, je leur parle et je redescends, un peu attristé et très-contrarié de retrouver mon ami inconnu à la porte. Il me reprend le bras et nous retournons du côté de la ville.

— Allons, me dit-il, je vois avec plaisir que je m'étais trompé.

— En quoi ?

— J'avais trouvé votre accueil un peu froid... Mais non, vous êtes toujours le même... c'est votre façon d'être ainsi... Je reprends le tutoiement. Tu veux bien ?

— Parbleu !

— Ah çà, une idée ! Il est six heures et il fait faim... Si nous dînions ensemble dans le premier restaurant venu ?

Je commençais à me piquer au jeu, le logogriphe m'agaçait. Je résolus d'en avoir le cœur net. D'ailleurs, mon inconnu avait l'air d'un homme excellent, naturel, franc, ouvert, bien élevé. Je répondis :

— Eh bien, cherchons.

Et nous voilà tous les deux regardant chacun d'un côté du faubourg, et consultant les enseignes; puis, quand on tombait sur une enseigne de cabaret, on l'examinait et on faisait une moue dédaigneuse, puis on allait plus loin.

— Eh bien? me dit-il.

— Mais je ne vois rien de convenable.

— Ni moi, dit-il. Tu me diras que nous pourrions aller jusqu'à Paris, mais il y a une demi-heure de chemin pour le moins... et pas une voiture par ici...

Encore quelques pas, et il s'arrêta.

— Veux-tu que je te dise la vérité? Sans compter qu'elle pourra peut-être nous servir à tous les deux. C'est que je *pose* odieusement

en ce moment. Je fais le dégoûté, le renchéri, le beau monsieur. Je fais une grimace et des *pffeu* de dédain en passant devant ces cabarets, parce que tu m'as l'air d'en faire autant et que je ne veux pas paraître moins beau monsieur que toi. Mais il s'exhale de ces cabarets une odeur d'excellent fricot, et toi, tu poses aussi. Si tu n'es pas plus changé que moi, nous ferions bien d'entrer dans le premier que nous allons voir.

— Tu as raison, je posais aussi; mais tu avais l'air si délicat, si...

— Qui peut te faire croire que je suis si changé que ça?... Tiens, en voici un, — entrons.

Nous entrons, en effet.

II

On nous installe sous une sorte de tonnelle. Mon ami commande du veau et de la salade, une gibelotte de lapin.

— Tu te rappelles, me dit-il, ce qui était convenu pour la gibelotte.

— Pour la gibelotte ?

— Oui. Ainsi, gare à l'amende ! — A propos, garçon ! garçon ! avez-vous du fromage de Brie?

— Oui, monsieur.

— Alors, vous en mettrez pour quatre... Tu aimes toujours le fromage de Brie ?

— Oui, certainement...

Et, comme cette conversation était épineuse et fatigante, je voulus la rompre par une anecdote qui me permettrait un peu de repos.

— A propos de fromage de Brie, lui dis-je, voici ce qui m'est arrivé l'été dernier. Parmi les étrangers qui passèrent l'été au Havre et vinrent me voir dans mon village...

— Sainte-Adresse?

— Oui... Était un jeune ménage russe. Le mari était venu chez moi avec une lettre d'un de mes amis de Paris... Il était un matin resté à déjeuner avec moi. Un autre jour, nous avions soupé, après une partie de pêche, dans une cabane au bord de la mer; plusieurs fois, il m'avait dit :

» — Est-ce que vous ne viendrez pas un jour dîner avec nous?

» J'avais toujours répondu :

» — Comment donc! mais avec plaisir!

» — Je vous assure, me disait-il, que vous ne serez pas fâché de connaître ma femme, c'est le meilleur camarade que j'aie jamais rencontré.

» Mais, tout en disant oui, j'avais toujours éludé. Un matin, il arrive :

» — Vous savez que vous chagrinez tout à fait ma femme et moi?...

» — Comment cela, mon cher prince?

» — En refusant de venir dîner avec nous.

» — Vraiment? Alors, allons tout de suite dîner chez vous.

» — Il est un peu matin... sept heures! Mais, sérieusement, si vous voulez enfin nous faire ce plaisir, soyez à notre hôtel à sept heures ce soir. Vous avez douze heures devant vous pour vous décider à remplacer votre vareuse par votre veste de pilote, à moins que vous ne préfériez garder la vareuse. Ma femme en serait enchantée. Moi, je vous quitte, je vais prévenir de notre bonne fortune un jeune ménage de nos parents et de nos amis... Nous ne serons que nous cinq, à moins qu'il ne vous plaise d'amener quelqu'un...

» J'arrive en effet un peu avant sept heures. On me présente à la princesse, très-aimable, très-jolie, très-jeune et très-gaie personne.

Les autres invités arrivent ; nous causons un peu froidement, comme des gens qui ne se connaissent pas... et qui ont faim.

— Comme tu causais avec moi, quand nous nous sommes rencontrés, interrompit mon ami inconnu ; et nous avons faim. — Garçon! Garçon !

— Monsieur !

— Et la gibelotte ?

— Dans un instant, monsieur.

— Je reprends mon récit... Il était sept heures, puis sept heures un quart, puis sept heures et demie, puis huit heures moins un quart. Le prince avait sonné quatre fois, en disant à chaque fois :

» — Et ce dîner ?...

» — Dans un instant, prince.

» Il sonna cette fois de telle façon, que le cordon de la sonnette lui resta dans la main.

» Le domestique arriva en courant, et, sans attendre la question, dit entrant :

» — On sert ; à l'instant même, vous pourrez

vous mettre à table ; c'est que la soupiere n'était pas libre.

» — Comment ?

» — Oui, elle était chez ces autres étrangers qui demeurent au nº 7.

» — Quoi ! vous n'avez qu'une soupière ?

» — Il y en avait trois, mais ces étrangers, l'autre jour, à la suite d'un grand dîner, ont jeté la nappe et tout ce qui était dessus.

» La princesse prend mon bras, nous passons dans la salle à manger et nous nous mettons à table.

» — Je crains bien, dit le prince, de vous avoir attiré dans un guet-apens. Nous ne mangeons pas ici d'ordinaire, nous allons à la table d'hôte de Frascati ; mais nous avons pensé qu'il serait plus intime et plus amusant de manger ici. Et ces gens m'avaient affirmé que nous serions très-bien servis chez eux. — A propos, me dit-il, qu'aviez-vous donc de si large à la main quand vous êtes entré ?

» — Une trouvaille que j'ai faite en traversant le marché ; j'ai vu un fromage rare ici, un fromage cher aux Parisiens, un fromage de Brie, et je l'ai acheté.

» — En effet, c'est un excellent fromage... Et vous l'avez apporté ?

» — En êtes-vous fâché ?

» — Non, certes ; mais ce potage ?

» Il sonne, il appelle...

— C'est comme moi, interrompt encore mon ami... Je vais faire du bruit... — Garçon, garçon ! et cette gibelotte ?

— Oh ! dis-je, il a plu cette nuit, les toits sont glissants, ils ne peuvent peut-être pas attraper le lapin.

— A l'amende ! à l'amende ! s'écrie mon inconnu. Je t'avais pourtant averti. — Garçon, une bouteille de vin d'extra, du meilleur, du plus cher, sur le compte particulier de monsieur.

— Du vin cacheté, monsieur ?

— Tout ce qu'il y a de plus cacheté... Ah !

mon gaillard, tu n'as pas de mémoire, tu t'avises, malgré la convention, de faire allusion au chat à propos de gibelotte... Toi qu'on n'y prenait jamais !

A ce moment, il me prit un mouvement de désespoir.

— Non, m'écriai-je, je n'ai pas de mémoire, et je vais t'en donner un exemple terrible. Voilà une heure que nous sommes ensemble, que nous nous tutoyons...

— Eh bien ?

— Eh bien, je ne sais absolument pas qui tu es... Je ne vous connais pas.

III

Non, je n'essayerai pas de peindre le fou rire auquel se livra l'inconnu. Il trépignait, il suffoquait, il était cramoisi.

Enfin, quand il put parler, il se nomma.

C'était, en effet, un camarade de collége avec lequel nos relations s'étaient continuées à plusieurs intervalles, depuis. Mais il avait laissé pousser sa barbe, il avait engraissé, et puis, comme je l'ai avoué en commençant, je n'ai pas la mémoire des visages.

Son fou rire m'avait gagné. Quand nous fûmes un peu calmés, le garçon vint nous dire piteusement :

— Messieurs, je suis désolé, je m'étais trompé, il n'y a plus de gibelotte!

Nous étions si bien en train de rire, que cette triste nouvelle excita une seconde crise. On nous aurait dit que Paris était détruit, que nous aurions ri la même chose.

Le garçon, qui s'attendait à être horriblement bousculé, se mit à rire avec nous; les verres en tremblaient sur la table et semblaient rire aussi.

— Eh bien, lui dis-je, servez le veau.

— Ah ! le veau, dit-il, c'est que... on est allé en chercher, on n'est pas revenu.

Nous nous regardons cette fois d'un air inquiet.

— Eh bien, servez du fromage de Brie. — C'est notre faute, nous avons passé dédaigneusement devant des cabarets qui embaumaient le fricot, et nous sommes entrés dans celui-ci qui rappelle le radeau de *la Méduse*.

Mon ami était sorti de la salle et rentré dix minutes après, il me trouva mangeant du fromage de Brie et du pain.

— Arrête ! me dit-il, nous allons avoir un excellent dîner, parce que, moi, j'ai de la mémoire : j'ai trouvé un chaircuitier et j'ai commandé deux livres de ces *côtelettes à la sauce*, qu'on ne fait en aucun lieu du monde comme à Paris; ces *côtelettes à la sauce*, dont les chaircuitiers de Paris ont le secret et que les cuisiniers les plus célèbres ne savent pas faire ; ces *côtelettes à la sauce*, dont tu parles dans

ton roman de *Geneviève*, — « avec trop de cornichons » — qu'apportent dans l'atelier « un chaircuitier d'abord, puis un rechaircuitier ».

A ce moment, on apporte les côtelettes; notre faim apaisée, Paul me dit :

— Si tu finissais ton histoire?

— Elle est finie, dis-je ; du moins, je la mettais en action et je la répétais quand tu es entré.

» La soupière se trouvant enfin libre, on servit un potage si mauvais, qu'on fit enlever les assiettes pleines et qu'on rendit la liberté à la soupière.

» — Si nous goûtions mon fromage? dis-je.

» Sur l'ordre du prince, on apporte le fromage de Brie, qui fut trouvé exquis et l'était en effet.

» Nos amis Russes avaient de très-bon vin.

» On apporta le poisson, le poisson n'était pas frais.

» — Rapportez le fromage! m'écriai-je.

» Et nous nous remîmes à manger du fromage.

On l'enleva quand parut le rôti; le rôti était dur et brûlé...

— » Rapportez le fromage! cria le prince à son tour.

» Au rôti succéda un plat de légumes accommodés avec du beurre fort. On décida que le fromage siégerait en permanence sur la table. En un mot, le dîner... — pour moi, ce ne serait rien! mais, pour ces quatre millionnaires, se composer entièrement de mon fromage de Brie, arrosé, il est vrai, de vin de Bordeaux et de vin de Champagne excellent! — eh bien, ce dîner, ils déclarèrent, avec moi, que c'était le dîner le plus gai et conséquemment le meilleur qu'ils eussent fait de leur vie.

» Le dîner fini, on fit du thé, de ce thé jaune que les Russes reçoivent par les caravanes et qui n'a pas passé la mer. On apporta des pipes turques avec un tabac d'Orient parfumé. Nos Russes avaient beaucoup d'esprit.

» Les femmes chantèrent : l'une des deux avait

une très-belle voix, l'autre une voix agréable; et notre dîner, sans nourriture, se prolongea jusqu'à la moitié de la nuit au milieu de la plus expansive gaieté, et l'un de nous résuma la chose en disant :

» — Faites donc un dîner comme cela, si on avait eu à manger!

— Le nôtre, aujourd'hui, reprit Paul, n'a pas été non plus très-mélancolique jusqu'ici.

— Pour moi, le dîner le plus charmant que j'aie fait se composait de six sous de pommes de terre frites, et il a eu sur ma vie entière la plus heureuse influence.

— Le meilleur qu'ait fait... Stéphen, repris-je, est un dîner où il ne mangea pas du tout; mais les suites n'en ont pas été si heureuses que celles du tien. Raconte-moi le dîner des pommes de terre frites.

— Non, raconte-moi d'abord celui où... Stéphen dîna si bien en ne mangeant pas.

— Non... après toi.

Paul tira de sa poche une poignée de pièces de monnaie, et, me présentant sa main fermée, me dit :

— Pair ou non ?

— Pair.

— Tu as perdu ; donc tu payes, donc tu racontes le dîner où... Stéphen ne mangera pas.

IV

— Stéphen, exilé par M. Muller, cherchait une position qui lui permît de venir lui offrir de partager sa vie. L'éducation dite libérale de ce temps-là consistait dans l'étude des deux seules langues qui ne se parlent pas. Les résultats brillants en apparence les jours de distribution de prix du collége, où il était chargé de couronnes et recevait des baisers du grand maître de l'Uni-

versité, ne lui ouvraient que peu de carrières, et, en attendant de meilleures chances, il tâchait de revendre un peu de latin et de grec, et donnait des leçons tout en faisant son poëme épique et sa tragédie. Une circonstance lui donnait de la force et du courage; de temps en temps, il voyait Madeleine; plus rarement, il échangeait une lettre avec elle; les moyens d'obtenir ces bonheurs avaient besoin d'être renouvelés souvent.

» En ce moment, le père Muller avait pris quelques actions dans un théâtre de la banlieue de Paris, et le plus clair de l'intérêt de son argent était une loge une fois par semaine, le vendredi. Stéphen se rendait de son côté au théâtre, se plaçait en face de Madeleine, et, tout en évitant d'être vu par M. Muller, — ce qui était facile pour deux causes : sa myopie et son attention scrupuleuse à ce qui se passait sur la scène; il s'enivrait pendant toute la soirée de la vue de la femme adorée; puis, à la fin du spectacle,

placé dans l'ombre, derrière la loge, il réussissait presque toujours à lui glisser et à recevoir une lettre.

» Mais, à donner des leçons, Stéphen gagnait fort peu d'argent, et le théâtre était une dépense. Tous les jours, il dînait dans une pension où il donnait des répétitions ; — mais le théâtre était loin, et, le vendredi, il devait dîner à ses dépens. C'était quelque chose de curieux que ces dîners, surtout vers la fin du mois, surtout quand il avait fallu renouveler la paire de gants, si précieusement serrés à la sortie du théâtre, si soigneusement nettoyés avec la gomme élastique, — en même temps qu'il repassait à l'encre les bords rougis du chapeau et les coutures blanchies de l'habit.

» Au moment où se place le dîner en question, il avait, depuis quelques semaines, trouvé une sorte de jardin où, moyennant quelques sous, on lui donnait un morceau de pain et quelques prunes ; et il avait compté et supputé qu'il pour-

rait ainsi arriver à la fin du mois, qui avait encore deux vendredis.

» Le premier de ces deux vendredis, il dîna joyeusement de son pain et de ses prunes. Puis, ayant mis ses gants, il prit son billet et entra au théâtre. La loge de M. Muller était vide. Le cœur faillit lui manquer. Cependant, il espéra que ce n'était qu'un retard, il espéra d'acte en acte, de scène en scène. On ne vint pas. Il rentra chez lui abattu, découragé, dégoûté de l'existence.

» La semaine qui suivit, fut la plus longue semaine de sa vie. Enfin, le vendredi arriva. Il lui restait juste assez d'argent pour le théâtre et le dîner au verger. Il fit la route une main dans le gousset de son pantalon, dans la crainte de perdre son trésor.

» Au moment d'entrer au jardin, il eut la curisité de voir quelles pièces on représentait le soir, quoique Madeleine et lui n'eussent guère les regards tournés du côté de la scène quand ils étaient ensemble au théâtre. Il se trouvait ce-

pendant parfois dans les pièces jouées quelques allusions à leur situation et à leur amour. Ainsi, un soir, dans je ne sais quel vaudeville — ah ! si je le sais bien, c'est... mais je ne veux pas le dire — les deux amoureux s'appelaient Stephen et Madeleine, et d'un regard ils s'adressaient toutes les paroles tendres qu'échangeaient les acteurs.

» Ce jour-là donc, Stéphen, par hasard, avant d'aller au verger, voulut voir l'affiche ; à quelques pas, elle lui parut plus grande que de coutume. Il s'avança et vit qu'en effet elle annonçait une représentation extraordinaire. Il n'y avait pas à en douter, cette fois Madeleine y serait.

» Mais tout à coup, un froid le saisit à la racine des cheveux : le prix des places était augmenté ; mais, après avoir calculé, il se dit :

» — Quel bonheur ! j'ai assez d'argent.

» Et il compta dans sa poche.

» Quel bonheur ! répétait-il en faisant le

tour du jardin, d'avoir pensé à regarder l'affiche avant d'entrer dans ce jardin des Hespérides gardé en ce moment par les deux redoutables dragons Pas-d'argent et Non-Monnaie. Si j'avais dîné, je n'aurais pas pu entrer dans ce temple où je vais contempler ma divinité pendant une soirée plus longue que les autres, à cause du spectacle extraordinaire... Quel bonheur !

» En effet, il assista à la représentation en face de Madeleine. Il sentait bien quelques tiraillements d'estomac ; mais c'était une volupté de souffrir pour elle. Comprends-tu ?

— Non, dit Paul.

— Moi, je comprends.

— Alors, explique-moi...

— Non, c'est inutile.

» A la sortie, il échangea une lettre avec elle. Son estomac creux l'empêcha de dormir pendant la nuit ; mais quel bonheur de ne pas dormir ! il lut, baisa et relut sa lettre, commenta chaque

phrase, éplucha et écossa chaque mot, interpréta chaque virgule, la lut du regard, puis la lut à haute voix pour qu'elle entrât dans son cœur par les yeux et par les oreilles. Ce dîner qu'il ne fit pas est encore le meilleur dîner de toute sa vie!...

Il y eut un moment de silence, puis Paul reprit à son tour :

— Ici commence l'histoire d'un dîner composé de six sous de pommes de terre frites, auquel je dois le bonheur de toute ma vie.

— J'écoute, dis-je ; je te conterai ensuite l'histoire d'un autre dîner où il n'y avait pas à manger; je le fis chez Victor Hugo, à la place Royale, avec sa belle famille, alors entière, et avec mon ami Gatayes.

Paul alluma un cigare et commença :

V

— Te souviens-tu, me dit-il, que nous avions un camarade, élève pharmacien, lequel demeurait dans une des petites rues qui débouchaient dans la rue Saint-Martin... Ce n'était pas la rue du Grand ni du Petit Hurleur, mais ce n'était pas bien loin de là.

— Je me souviens très-bien ; on passait par le carré Saint-Martin.

— Précisément.

— Tu y es venu quelquefois avec nous; mais, moi, j'y allais très-souvent. J'étais alors poëte : malgré Minerve, ça n'aurait rien été ; mais malgré mon père, c'était plus grave ; il s'était fâché et ne me donnait qu'une pension d'édudiant, à peine suffisante. J'avais un autre ca-

marade, un peintre, auquel la peinture rapportait autant qu'à moi la poésie; seulement, il n'avait même pas un père fâché qui lui donnât une pension trop étroite, il n'avait ni père ni pension.

» Pour la pharmacie, quoique élève, il était en réalité le maître de la pharmacie. Le titulaire était un savant, qui vivait avec ses livres dans un appartement situé au haut de la même maison, mais de l'autre côté de la cour dans un second corps de bâtiment. Jamais il ne mettait les pieds dans son officine. Ernest lui montait tous les huit jours les maigres recettes de la semaine, et ne le voyait que ce jour-là.

» Il s'intitulait premier élève, ce qui était incontestable : il était seul ; en cette qualité, il était logé et nourri. Pour le moment, ses appointements consistaient en ceci, que, depuis un an, il ne payait plus de pension pour son apprentissage, comme il l'avait fait pendant deux ans.

» Sa nourriture ressemblait à celle des autres élèves pharmaciens; elle était, du reste, la même que celle de son maître : le matin, du café au lait; le soir, une assiettée de soupe et un morceau de bœuf bouilli, que lui descendait la servante du pharmacien. Le peintre Charles et moi, nous logions ensemble et nous faisions bourse commune. Nous étions sans cesse à la recherche des restaurants à bon marché; nous en avions découvert un dans une impasse donnant dans la rue Saint-Honoré, où, pour dix-sept sous, on avait potage, deux plats au choix, un carafon de vin, un dessert qu'on pouvait remplacer — et qu'on remplaçait toujours — par des lentilles à l'huile; pain à discrétion. Quelle discrétion ! Nous disions, nous : « Pain à indiscrétion. »

» Pour nous distraire, nous allions demander à dîner très-souvent à notre ami l'apothicaire; nous commandions en passant au charcutier de ces fameuses côtelettes de porc frais comme nous venons d'en manger, et, aux grands jours, un

vol-au-vent chez le pâtissier. Le dîner joyeusement fini, quand nous étions en fonds, nous allions jouer une demi-tasse de café au billard, dans un établissement situé précisément en face de la pharmacie, de l'autre côte de la rue, qui était fort étroite ; je doute qu'elle existe encore aujourd'hui. On pouvait, quand on était agile comme nous, ne poser qu'un seul pied dans la rue.

» Un pied dans la pharmacie, on faisait un bond qui portait l'autre pied au milieu de la rue, et le premier, au moyen d'un second saut et de l'élan donné, arrivait sur le seuil du café sans avoir touché le pavé.

» Du café, on entendait une sonnette qu'on agitait forcément en ouvrant la porte de la pharmacie ; et on allait livrer les médicaments demandés par les clients.

» Quand on n'était pas en fonds, on restait dans la boutique et on jouait aux dominos ; le dessert se composait alors d'un peu de pâte de li-

chen ou de jujube, ou d'un verre d'élixir de Garus, ou d'un *illico* (tout de suite.) — Te rappelles-tu l'*illico*?

— Parfaitement! il m'en a été offert un, lorsque j'y suis allé. On prenait de l'esprit-de-vin, de l'eau distillée (*aqua communis*), du sirop de sucre (*sirop sacch.*), et on ajoutait ou un peu d'eau de rose, ou un peu d'eau de fleurs d'oranger, selon les goûts.

— C'est bien cela. Charles abusait parfois de l'*illico*, dont nous n'usions, nous, qu'avec une honnête modération ; quelquefois même, sous prétexte de garder la boutique, il nous laissait aller seuls au café, et alors inventait de nouvelles combinaisons d'*illico*. Un jour, Ernest lui fit une terrible peur.

» Nous rentrions, et nous voyons au dérangement de certains bocaux que notre peintre s'était livré à ses opérations bachico-chimiques. Ernest ne dit rien, rôde dans la pharmacie, voit son protégé, puis, tout à coup s'écrie :

» — Ah! mon Dieu! j'espère bien, Charles, que ce n'est pas toi... Tu n'as pas pris d'*illico?*

» — Moi?... Jamais.

» — Oh! tant mieux!... J'ai eu une belle peur!

» — Pourquoi?

» — Pour rien, puisque ce n'est pas toi qui l'as touché.

» — Mais encore, si je l'avais touché?...

» — Grâce à Dieu, il n'en est rien! Mais, c'est égal, j'ai eu bien peur.

» — Mais de quoi, enfin?...

» — Rien; je vais rétablir la chose. C'est que figure-toi que, par un hasard que je ne comprends pas, à la place de l'*aqua communis*, de l'eau distillée, je trouve le flacon de l'eau distillée de laurier-cerise.

» — Eh bien?

» — Eh bien, c'est clair et limpide comme l'*aqua communis*, et, si tu avais fait un *illico*, tu aurais pu t'y tromper.

— Eh bien, si je m'étais trompé?

» — Dieu nous en préserve ! l'eau de laurier-cerise contient en grande quantité de l'acide prussique, et tu serais empoisonné... Mais qu'as-tu ? tu es pâle...

— Moi ? non ; pourquoi serais-je pâle ?

» — Regarde donc, Paul, ne trouves-tu pas qu'il est pâle ?

» J'avais compris, et je dis :

» —Il n'est pas pâle, il est blême.

» — Il est verdâtre ! Voyons, Charles, tu m'épouvantes... Dis-moi la vérité : aurais-tu, par malheur, fait un *illico?*

» — Eh bien, oui, dit Charles en balbutiant et devenant réellement pâle.

» — Ah ! mon Dieu ! Tiens, Paul, allume un peu de feu et fais chauffer de l'eau.

» — Mais enfin, dit Charles, voyons ce flacon.

» — Tiens, vois.

» Et, en effet, on lui montre, à la place qu'occupe ordinairement l'eau distillée. le bocal contenant une eau également limpide, mais portant

l'inscription : « Eau de laurier-cerise (*aqua lauriceræ*). »

» — Ne sens-tu rien à l'estomac ?

» — Si !... comme un tiraillement.

» — Des crampes ?

» — Peut-être bien.

» — Paul, l'eau bout-elle ?

» — Pas encore.

» — Souffle le feu. Il n'y a que le thé absorbé en grande quantité qui puisse le sauver. Mais comment ce flacon se trouve-t-il là ? Ah ! je me rappelle : je m'en suis servi tantôt, et j'aurai confondu les places. En effet, voici l'eau distillée à la place de l'eau de laurier-cerise.

» Charles est tombé assis et défaillant. L'eau est chaude, on fait du thé. On lui en entonne tasse sur tasse. Pendant ce temps, on apporte les côtelettes, nous dînons devant lui.

VI

» — Il me semble que j'ai faim, dit tout à coup Charles.

» — Erreur! répond Ernest, c'est l'effet du toxique; cela tiraille l'estomac... Bois du thé.

» — Mais j'ai l'estomac rempli d'eau...

» — Ça ne fait rien : bois toujours.

» Je suis sûr qu'il en absorba plein un seau.

» Ce n'est que le soir que, pour le délivrer d'une terreur qui aurait pu devenir un danger, nous lui avouâmes qu'Ernest avait, en rentrant, substitué l'eau de laurier-cerise à l'eau commune, et qu'il n'était pas empoisonné.

» C'est dans cette pharmacie que j'arrivai un soir d'hiver; les fonds étaient au plus bas. Charles avait piteusement partagé l'ordinaire de Paul; ils avaient dîné quand j'arrivai; j'avais

réuni mes capitaux disponibles, et j'avais acheté, sur le carré Saint-Martin, pour six sous de pommes de terre frites.

» Oh ! parbleu, je vois d'ici la marchande, au coin d'une rue, à côté d'un marchand de vin; elle se piquait d'élégance et de grâce, en secouant la boîte au sel sur les pommes de terre vendues, en les livrant au chaland.

» Pour, six sous, j'en avais plein un journal.

» J'entre. Paul et Charles me disent :

» — Nous avons dîné.

» — Oh ! dis-je, j'apporte mon dîner.

» — Ça sent bon.

» — Je le crois ! Mais d'abord, j'ai soif.

» — Il n'y a plus d'eau dans la cruche, va à la pompe.

» Je dépose mes pommes de terre frites sur un coin de la table, et je vais chercher de l'eau ; mais, comme j'allais sortir, je me retourne : mes pommes de terre étaient au pillage ! Je pose la cruche et je viens les leur arracher.

» Ce n'était plus un peintre, ce n'était plus un apothicaire, ce n'étaient plus des hommes : c'étaient des tigres altérés... de pommes de terre frites !

Ils se réunissent contre moi. Je saisis le journal et les pommes de terre, et je m'élance hors de la boutique. Ils me suivent, je traverse la rue; ils volent sur mes pas; je vois une allée, je m'y jette ; ils y entrent après moi; je grimpe l'escalier, je les entends qui grimpent en courant; je monte, je monte, ils me suivent, ils vont m'atteindre... Je suis tout en haut de la maison ; là, je veux profiter de ce qui me reste d'avance pour avaler mes pommes de terre et en manger ainsi une partie, mais je suis trop essoufflé pour manger ; je les entends, d'ailleurs, à l'étage inférieur.

» Ma tête s'égare. Je vois une clef à une porte, j'ouvre, j'entre, je retire la clef, je referme la porte en dedans, et je me trouve dans une chambre où cousait une jeune fille.

» Elle se lève épouvantée. En effet, j'étais essoufflé, haletant, débraillé. Elle veut me questionner ; mais, toute tremblante, elle ne peut dire que :

» — Monsieur, monsieur !... que voulez-vous ? Je ne vous connais pas.

» Moi, je lui réponds par des *Chut!* énergiques, parce que j'entends mes ennemis qui, arrivés sur le carré, se communiquent leur impression de stupéfaction.

» — Il est pourtant entré dans cette allée.

» — C'est bien lui qui montait l'escalier en courant.

» — Mais où est-il ? il faut qu'il soit entré quelque part !

» Ils se mettent à frapper aux trois portes qui sont sur le carré.

» — Chut ! dis-je à la jeune fille, n'ouvrez pas ! c'est moi qu'on poursuit.

» Son effroi redouble. Un homme qu'on pour-

suit ne peut-être qu'un malfaiteur, un voleur, un assassin.

» — Au nom du ciel, mademoiselle, donnez-moi un verre d'eau !

» En effet, la course furieuse avait porté la soif que j'avais déjà annoncée, jusqu'au désespoir.

» La jeune fille me donne un verre d'eau, dont elle jette la moitié à terre, tant elle tremble.

» Il parait que les deux autres chambres sont vides, car on n'ouvre pas. Ils frappent plus fort à celle qui me sert d'asile.

» — N'ouvrez pas, mademoiselle, ou du moins permettez que j'achève de manger mes pommes de terre frites.

» — Mais, monsieur, ils vont enfoncer la porte.

» — Répondez-leur.

» — Monsieur, je veux que vous sortiez.

» — Pas avant d'avoir mangé une pomme de terre.

» Elle prend le parti de répondre à travers la porte.

» — Qui est là ?

» — Ouvrez !

» — Je n'ouvre pas à des gens que je ne connais pas. Que voulez-vous ?

» — Ouvrez au nom de la loi ; nous cherchons un voleur.

» — Ah ! monsieur, sortez !... je meurs de peur.

» — Mademoiselle, je suis si essoufflé, que je m'étoufferai en mangeant,

» — Ouvrez ! vous recélez un voleur de pommes de terre frites.

» — Ah ! dit-elle un peu rassurée, ce n'est que des pommes de terre frites... Pauvre jeune homme ! c'est le besoin.

» — Mademoiselle, ce sont eux qui sont les voleurs : ils ont mangé une partie de ces pommes de terre qui m'appartenaient, et j'ai pris la fuite pour sauver, du moins, ma part. Elles sont excellentes ; faites-moi l'honneur d'en goûter quelques-unes.

» — Merci, monsieur ; mais, si vous voulez un morceau de pain pour manger avec...

» — Avec plaisir, mais à condition que vous goûterez les pommes de terre... Après quoi, je vous délivrerai de ma présence.

» — Ils sont encore sur le carré, ils délibèrent. Maintenant que j'ai menti, que diraient-ils s'ils vous voyaient sortir. Attendez qu'ils soient descendus.

» Je m'assieds. Elle me donne du pain. Elle mange trois ou quatre quartiers de pommes de terre. Je lui raconte alors l'histoire entière. Elle est prise alors d'un de ces bons fous rires de jeunesse. Je m'aperçois qu'elle est très-jolie.

. . . .

» Enfin, mon cher, ce fut le commencement d'un amour que je proposai résolûment aux grands-parents de consacrer par leur consentement à un mariage.

» Ils jetèrent les hauts cris ; mais ma mère finit par consentir à connaitre Rose. Elle fut

frappée d'abord de sa beauté, de sa modestie; elle fut séduite par son honnêteté, son amour du travail ; enfin, aujourd'hui, Rose est ma femme, et mes parents l'adorent et sont toujours de son côté contre moi — dans les rares et légères discussions qui peuvent s'élever dans le plus heureux des ménages.

» J'espère que voilà un joli dîner.

» Tu as la parole.

VII

— Victor Hugo demeurait alors à la place Royale. Sa maison était très-simplement et très-noblement hospitalière. — A la famille, qui était alors nombreuse, le père, la mère et quatre enfants, Charles et Victor, qu'on appelait encore alors *Toto*, et deux charmantes jeunes filles,

Adèle, familièrement *Dédé*, et Léopoldine, — pouvaient toujours venir se joindre, à l'heure du dîner, un, deux, trois amis. La chère n'était ni somptueuse ni variée, mais abondante, un peu homérique.

» Quelque énorme pièce de viande provoquait et bravait les appétits des jeunes poëtes survenants, dont l'arrivée imprévue ne causait pas dans la maison cette terreur, cet ahurissement, cet essoufflement si désagréable pour ceux qui le causent surtout, que ne manque pas de produire, dans les maisons plus prétentieuses, la présence subite de convives non invités.

» On dînait tard, sept heures, c'était tard en ce temps-là ; il semblait que cette heure eût été instituée pour la commodité des poëtes qui n'avaient pas trouvé à pêcher un dîner ailleurs : *refugium peccatorum*, comme disent les litanies.

» S'il est doux parfois de remonter le cours de l'existence par le souvenir, il est douloureux

aussi, quand on a passé la moyenne de la vie humaine, de voir la solitude qui s'est faite autour de vous.

» Il m'est impossible aujourd'hui de me rappeler un de ces événements de l'époque qu'on aime à invoquer, du temps de la jeunesse, sans que j'évoque en même temps des amis et des compagnons qui ne sont plus.

» Ainsi cette belle et noble figure de madame Hugo vient de disparaitre, et cette charmante Léopoldine devait, quelques années plus tard, se noyer à Villequier avec son jeune mari, qui l'adorait, le frère d'Auguste Vacquerie.

» Un des convives, sinon les plus assidus, au moins les plus désirés et les plus accueillis, était Gérard de Nerval, cet esprit si littéraire, si original, si distingué, qui n'a pas encore dans la littérature la place qu'il occupe dans notre souvenir, mais qu'il aura lorsque, la postérité ayant fait son choix et son triage, ceux qui comme lui n'ont écrit que de l'excellent, se trouveront

avoir un plus gros bagage que les plus féconds.

» Un souvenir à son sujet :

» Avant sa triste mort, Gérard, frappé de cette horrible maladie, la folie, avait dû être soigné dans une maison de santé. Un jour, je reçus une lettre du directeur de cette maison :

» — M. Gérard, me disait-il, dont la guérison est aujourd'hui à peu près complète, témoigne depuis quelques jours un vif désir d'aller dîner chez vous. Si vous pouvez le recevoir demain, je le ferai accompagner par une personne de confiance. Je vous recommande deux choses : qu'il ne veille pas trop tard et qu'il ne boive pas de vin pur. Ici, on lui sert du vin mitigé d'avance, et il n'y fait pas attention. Il y faut mettre cependant un peu d'adresse pour ne pas le fâcher.

» Gérard vint, et les prescriptions du docteur furent suivies à la lettre.

» Quelques jours après, Victor Hugo arrive chez moi de grand matin.

» — Voici, me dit-il : le directeur de la maison de santé où est notre Gérard m'a écrit hier soir que Gérard veut venir aujourd'hui dîner à la place Royale. Il me dit que vous êtes au courant de certaines précautions qui ont très-bien réussi il y a quelques jours chez vous. Je viens donc vous dire qu'il faut que vous veniez dîner également là-bas, et que vous arriviez de bonne heure pour que nous fassions nos préparatifs.

» J'arrivai de bonne heure à la place Royale. Hugo et moi, nous composâmes, au moyen d'une adjonction d'eau calculée, discutée et essayée, un vin inoffensif, mais probable, dont nous cachetâmes soigneusement deux ou trois bouteilles que nous roulâmes ensuite dans la poussière, en ajoutant un peu de toile d'araignée sur le goulot.

» A table, nous plaçâmes Gérard entre nous deux, pour ne pas avoir besoin de mettre le reste de la famille et les autres convives au ré-

gime de l'*abondance*, auquel nous nous soumîmes avec lui...

» Il fut pendant tout le dîner parfaitement raisonnable et brillamment spirituel.

» Un seul mot cependant frappa les convives et nous donna à tous un frisson dans le dos.

» On sacrifiait, en causant, le temps présent au temps passé ,et l'on signalait tout ce qui « allait mal ».

» — C'est tout qui va mal, dit Gérard ; mais savez-vous pourquoi ?

» Quelques-uns donnèrent des raisons.

» Gérard reprit :

» — Ce n'est pas cela. Vous ne savez rien de la cause de désordre et du tohu-bohu de la société. Je la connais, moi, et je vais vous la dire : Dieu est mort !

» Le dîner se passa sans autre incident. Vers dix heures, Gérard, qui avait promis à son médecin de rentrer de bonne heure, se leva, et Hugo et moi l'accompagnâmes jusqu'au bas

de l'escalier, où son surveillant l'attendait avec une voiture. Les mains serrées, les adieux faits, Gérard, avec un de ses sourires si fins et si spirituels, nous dit :

» — A propos, ceux qui croient que j'ai pris pour du vin ce qu'on m'a fait boire ce soir, ceux-là se trompent beaucoup.

» Mais revenons au diner qui est ou était le sujet de mon récit.

« A lire les livres de Victor Hugo, à le voir lui-même en public ou en présence d'étrangers, toujours un peu solennel, on ne devinerait jamais la gaieté qu'il avait dans ces réunions intimes, gaieté pleine d'abandon, qui allait jusqu'à dire des bouffonneries. On sait quel charme a le rire des figures sérieuses; cette gaieté naïve et contagieuse du poëte avait au plus haut degré ce charme-là. La présence de Gatayes, qui avait été à l'école avec lui quand ils étaient enfants tous les deux, avait le don d'augmenter beaucoup cette disposition.

» Un soir, nous arrivons, Gatayes et moi, à la place Royale un peu avant sept heures. Nous trouvons Hugo prêt à sortir, debout, ganté, le chapeau déjà sur la tête, et madame Hugo à table avec ses deux filles, Charles et Victor étant en pension.

» — Ah ! vous voilà, nous dit madame Hugo ; j'espère que vous ne venez pas dîner ?...

» — Au contraire, nous venons dîner.

» — C'est une erreur et un espoir dont il faut vous défaire ; il n'y a pas à manger. Vous voyez Victor que j'envoie diner chez un ami irreligieux. C'est aujourd'hui vendredi saint, et j'ai, pour mes filles et pour moi, trois rougets et quelque compote de fruits. Nous n'en donnons à personne.

» — Puisqu'il en est ainsi, dit Hugo, puisqu'il n'y a pas à manger, je reste. Je partagerai du moins le jeûne et la faim de mes amis.

» — Il y a bien du pain et du fromage, dis-je.

» — Oui, peut-être.

» — Eh bien, c'est de quoi faire un diner excellent.

» — Et je sais, dit Hugo en ôtant ses gants et son chapeau, une armoire pleine de confitures, Que l'on mette trois couverts.

» Madame Hugo, qui ne se résignait pas si bien que nous, envoya un domestique chercher n'importe quoi dans le quartier.

» La cuisinière trouva quelques œufs dans un garde-manger, — et nous fimes des fouilles dans de vieilles grandes armoires où on jetait pêle-mêle toute sorte de présents qu'envoyaient parfois des inconnus au grand poëte qui les charmait; — nous y trouvâmes jusqu'à une bouteille de vin de Chine. Les œufs, le fromage, les confitures nous composèrent un dîner exquis.

» Nous refusâmes avec noblesse une part qu'on nous offrait généreusement des trois poissons rouges.

» Nous étions gais jusqu'à la gaminerie, et c'est sans contredit que je dois classer ce diner au

premier rang des meilleurs que j'aie faits dans ma vie.

» Quant au domestique envoyé à la découverte, il revint à onze heures du soir avec un poulet étique, sec, brûlé, un vrai poulet de théâtre.

» Il s'était arrêté et oublié à dîner lui-même au cabaret.

— Et moi, dit Paul, je mets au rang des bons dîners celui que nous venons de terminer au cabaret avec les côtelettes du chaircuitier.

— Et il est venu à propos, répondis-je, je venais de faire une visite qui m'a attristé. Dans cette maison où tu m'as attendu à la porte, j'allais voir une pauvre famille dont le chef m'avait écrit sans me connaître pour me prier de lui trouver un emploi qui lui permît de nourrir sa femme et ses enfants. J'étais allé pour leur promettre de m'en occuper, et en même temps leur faire accepter le plus adroitement possible quelques faibles secours. J'ai vu là une triste misère, que la dignité qui résiste encore rend

à la fois respectable et plus poignante. J'ai dû donner au très-peu que je pouvais donner la forme d'un prêt...

— Et que sait faire ton homme ? me dit Paul.

— Lire, écrire, compter.

— Il a une place toute trouvée, je le prends chez moi.

— Retournons les voir, et ne perdons pas un instant pour porter cette bonne nouvelle qui sauve toute une famille. Quel bon début, pour un bon dîner, d'être cause que les pauvres dînent mieux : les meilleurs dîners que je me rappelle sont ceux où il n'y avait pas à manger.

L'ESPRIT DES LOIS

OU

LES VOLEURS VOLÉS

FÉLIX RAMPAL A AUGUSTE GROLLIER

Mon cher Auguste,

A la fin de l'année scolaire, lorsque nous n'avions plus que quinze jours à attendre cette époque si désirée, *les vacances !* lorsque chaque matin nous effacions d'un trait de plume, sur l'almanach, le jour commencé, qui diminuait d'autant le nombre de ceux qui nous séparaient encore du 10 août, nous nous sommes promis de nous écrire, et de ne pas nous oublier mutuellement au milieu des plaisirs que l'éloigne-

ment de nos parents devait nous empêcher de goûter ensemble. C'est encore une façon de partager mes amusements avec toi que de t'en faire le récit,et tes lettres, me racontant que tu t'amuses de ton côté, me permettront de jouir sans remords du bon temps que j'ai à passer à la campagne.

C'est moi qui m'acquitte le premier de notre promesse, et je le fais avec d'autant plus d'empressement que j'ai à te donner une nouvelle qui, je l'espère, te fera autant de plaisir qu'à moi.

Cette lettre en contient une de mon père pour le tien ; il le prie de te permettre de venir passer une semaine à la campagne avec moi. Juge comment j'ai reçu cette proposition ! J'avais dit à mon père que nous étions amis comme Oreste et Pylade, *copins* comme Nisus et Euryale, et je ne lui avais pas dissimulé que la seule chose qui manquait aux plaisirs qu'il me procure pendant les vacances, était celui de partager ces plaisirs avec toi.

— Je suis heureux, m'a-t-il dit, mon cher Félix, de te voir capable de ressentir l'amitié, et je vais m'efforcer de réaliser un désir que ton ami doit éprouver de son côté.

Puis il m'a dit sur l'amitié toute sorte de très-belles choses, lesquelles, quoique n'étant ni en vers ni en latin, m'ont cependant fait beaucoup plus d'impression. Mon père était tout ému en me parlant ; il est vrai qu'il a été bien fidèle à l'amitié de collége, car nous avons pour voisin un de ses camarades d'enfance, dont il ne s'est jamais séparé. Tous deux se sont, pendant le cours de leur vie, rendu de mutuels services ; ils ont été soldats ensemble, et sont rentrés ensemble dans leurs foyers. Mon père ayant hérité de la propriété qu'il habite, M. Balfour a acheté une maison tout près de la nôtre ; un mur mitoyen sépare nos jardins. Mon père et M. Balfour se voient tous les jours ; M. Balfour, qui ne s'est pas marié, dîne ici deux ou trois fois par semaine, quand l'idée lui en vient ; on ne l'invite jamais ; les

domestiques lui demandent, quand il est là :

— Monsieur, dînez-vous ici?

Et, selon sa réponse, on met ou on ne met pas son couvert. Les domestiques savent si bien comment mon père et lui sont ensemble, qu'ils sont tout aussi prévenants pour lui que pour leur maître. Ainsi, hier, j'entendais la servante qui lui disait :

— Monsieur Balfour, dînez-vous ici?

— Non, mon enfant, répondit-il.

Mon père, devant lequel ce dialogue avait lieu, n'insista pas ; M. Balfour sait bien qu'il lui fait grand plaisir quand il dîne à la maison, et il n'y a jamais de cérémonies entre eux; mais la servante reprit :

— Vous avez tort de ne pas dîner ici, monsieur Balfour; j'ai acheté ce matin un très-beau brochet.

— Ah! il y a un brochet? dit M. Balfour, c'est une autre affaire ; eh bien, mon enfant vous mettrez mon couvert.

Et mon père ne lui dit pas même : « Ça me fait plaisir. « Non, M. Balfour le sait bien, et mon père sait qu'il le sait.

Voilà comme il faudra que nous soyons ensemble, mon cher Auguste; entre les belles choses que mon père m'a dites ce matin sur l'amitié, il y avait ceci : « La nature ne t'a pas donné de frère ; eh bien, un ami, c'est un frère qu'on choisit soi-même. » Je te choisis donc pour frère, mon cher Auguste, et j'espère que tu trouveras de ton côté en moi ce que tu voudrais trouver dans un frère, si tes parents avaient d'autres enfants.

J'espère bien que ton père n'hésitera pas à accorder ce que le mien lui demande dans sa lettre, et que la perspective de passer huit jours ensemble ne te plaît pas moins qu'à moi.

Ne t'effarouche pas de la « sévère surveillance » que mon père promet au tien d'exercer sur nous ; c'est là une de ces choses qui se disent entre pères ; mais je puis t'assurer, d'après mon

expérience, qu'au fond cela n'a rien d'inquiétant. Voilà plus d'une semaine que je suis ici déjà, j'ai fait tout ce qui m'a passé par la tête; j'ai satisfait toutes mes fantaisies, j'ai cassé pas mal de choses, et il ne m'a pas grondé une seule fois.

Je finis ma lettre comme Cicéron finit les siennes à Atticus : *Vale.*

FÉLIX RAMPAL.

AUGUSTE GROLLIER A FÉLIX RAMPAL

Tuam epistolam pergratam mihi fuisse fateor. Cette première phrase a pour but de te rendre le latin que tu m'as mis à la fin de ta lettre; après quoi, je vais parler un langage humain. Décidément, les pères valent mieux que leur réputation : de même que je n'ai pas voulu être en reste de latin avec toi, je ne serai pas non plus en reste de père bon et indulgent. Mon père répond au tien ; il refuse tout net la proposition

qui lui est faite pour moi d'aller passer huit jours chez toi.

Je te vois d'ici t'écrier : « Ah ! c'est ça que tu appelles un père bon et indulgent ? »

Ne m'interromps pas, et laisse-moi continuer.

Il refuse tout net de me laisser aller passer huit jours chez toi, si tu ne viens pas me chercher ici, et si tu ne t'y reposes pas pendant une semaine des fatigues que t'occasionneront les douze lieues qui nous séparent.

Je pense qu'il faudra nous soumettre à cette décision arbitraire ; je ne pense pas que le tyran qui l'a rendue se laisse fléchir et consente à la modifier ; il faut savoir se résigner à la fatalité et obéir à l'aveugle destin.

Plaisanterie à part, nous n'avons pas, pour le moment, à nous plaindre de notre sort. Si, chez toi, nous aurons à souhait tous les plaisirs de la campagne, mon père se propose de nous mener au spectacle, au Cirque, à l'Hippodrome, etc. Chacun de nos huit jours sera marqué par un

plaisir, le programme en est déjà fait, et, si je ne te le communique pas, c'est que je veux te laisser le plaisir de la surprise. C'est donc moi qui aurai le premier à exercer les devoirs de l'hospitalité; je vais relire les détails de celle que reçurent et Ulysse chez Alcinoüs, et Énée chez Évandre, afin de ne manquer à rien de ce qui est dû à l'illustre étranger placé sous la protection de mes pénates.

Totus tibi.

AUGUSTE GROLLIER.

Tout alla au gré de nos deux amis. M. Rampal envoya Félix à Paris ; puis, la semaine écoulée, il alla les chercher lui-même chez M. Grollier, avec lequel il fut convenu qu'il viendrait également chercher son fils à la campagne la semaine suivante.

Les douze lieues qui éloignent de Paris l'habitation de M. Rampal furent employées de deux

manières par Félix et par Auguste. Pendant la première moitié du parcours, ils rappelèrent tous les amusements que M. Grollier leur avait procurés à Paris; les tours d'agilité du Cirque et de l'Hippodrome et les surprenants exercices de Robert Houdin furent successivement passés en revue. M. Rampal écouta les récits qui lui furent faits avec une patience dont les enfants ne songèrent pas à lui savoir gré ; ce sujet épuisé, on s'élança dans l'avenir, c'est-à-dire que Félix développa les plaisirs que la campagne allait leur offrir à son tour.

On arriva avec un appétit de lycéen : le cas était prévu; madame Rampal savait qu'elle allait avoir deux fils pendant une semaine, et elle avait dans le cœur des trésors de bonté qui ne lui permettaient pas d'être parcimonieuse : elle aimait d'avance l'ami de son fils.

Le premier jour fut employé à visiter le jardin, la basse-cour, puis l'on dîna et l'on se coucha de bonne heure. Les premiers rayons du

soleil, le lendemain, trouvèrent les deux amis éveillés; on devait aller déjeuner à une lieue plus loin, dans une ferme appartenant à M. Rampal. Le voyage se fit à cheval; M. Balfour avait prêté deux chevaux extrêmement doux pour Félix et pour Auguste; il était à cheval lui-même. M. Rampal conduisait sa femme dans un cabriolet.

Devant la ferme coulait une petite rivière. Après le déjeuner, on fit sur la rivière une promenade en bateau. Des saules, des peupliers, des aunes, plantés sans ordre sur les deux rives, rejoignaient parfois leurs branches par-dessus la rivière, et formaient des berceaux à travers lesquels le soleil ne pénétrait pas. De belles plantes s'étendaient sur l'eau, et formaient, de quelques parties de la petite rivière, un parterre admirable; le nénufar étalait ses larges feuilles rondes, entre lesquelles s'épanouissaient les belles fleurs blanches qui lui ont fait donner le nom de lis des étangs; ailleurs s'étendait la va-

riété à fleurs jaunes. Plus près de la terre, les sagittaires lançaient hors de l'eau leurs feuilles semblables à des flèches, et leurs fleurs formées de trois pétales blancs, avec une tache d'un violet clair au centre de la fleur ; les butomes balançaient leurs couronnes de fleurs roses, et les *myosotis* cachaient dans l'herbe leurs petits épis d'un beau bleu d'azur.

Les libellules aux ailes de gaze, au corps de saphir, d'émeraude, de topaze ou de turquoise, voltigaient au-dessus des plantes aquatiques.

De temps en temps, un martin-pêcheur effrayé s'élançait du feuillage d'un vieux saule, en jetant un cri aigu, et traversait la rivière d'un vol rapide et droit sans le moindre détour.

— Oh ! la charmante promenade ! disait Auguste.

— Quel dommage qu'elle finisse si vite ! disait Félix.

— Nous y reviendrons, dit M. Rampal.

— Bien mieux, ajouta madame Rampal, nous y passerons toute la journée, et nous dînerons tous sur l'herbe.

— Mieux encore, dit M. Balfour, nous ferons une partie de pêche. Je ferai amorcer d'avance une place que je connais, et je me charge de fournir des lignes excellentes à nos jeunes amis.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria Auguste.

— Et quand cela ? demanda Félix.

— Mais, répondit M. Rampal, ce sera pour dimanche.

— C'est aujourd'hui jeudi, soupira Auguste.

— Ce soupir veut dire que c'est bien loin, interpréta madame Rampal ; mais il n'y a pas de mal d'attendre un peu le plaisir. D'ailleurs, M. Grollier arrivera samedi, et pourra participer à la fête.

— S'il allait faire mauvais temps !... dit Félix.

— Le temps est au beau fixe, reprit M. Balfour ; mon rhumatisme m'avertirait d'un chan-

gement de temps au moins trois jours d'avance, et il ne me dit absolument rien.

La promenade terminée, on remonta à cheval et on retourna à la maison; l'entretien roula sur la charmante rivère et ses bords fleuris, et sur la partie de pèche projetée ; un mot revenait souvent sur les lèvres des enfants, en forme de refrain :

— Pourvu qu'il fasse beau temps !

— Il n'y a pas de danger de ce côté-là, répondait M. Balfour.

Le lendemain, M. Balfour donna à chacun des deux amis une belle canne à pêche avec une ligne excellente. Il avait envoyé dès le matin chercher ses présents à Paris. Il avait recommandé que les cannes et les lignes fussent exactement pareilles. Elles furent reçues avec une grande joie. On passa presque toute la soirée à parler de pêche, et les deux enfants gravèrent chacun sur le bouchon de leur ligne les lettres initiales de leur nom.

M. Balfour, qui était grand pêcheur, ne fut avare ni de détails, ni d'instructions, ni d'anecdotes.

M. et madame Rampal et M. Balfour devaient dîner chez un voisin ; on les avait, il est vrai, engagés à amener les deux lycéens, mais les parents avaient quelques raisons de croire que ce dîner n'aurait rien d'agréable pour les enfants, et ils leur avaient fait préparer à la maison un dîner à leur goût, leur laissant pour leurs amusements toute la liberté possible.

Auguste et Félix se promenèrent dans le jardin et dans la campagne, ils jouèrent à tous les jeux qui leur passèrent par la mémoire; mais, après le dîner, ils ne savaient plus que faire. Ils se promenèrent encore dans le jardin ; ils trouvèrent une échelle et s'en servirent pour regarder par-dessus les murailles dans les jardins des voisins. Celui de M. Balfour était incontestablement le plus beau et le mieux tenu. On y voyait de magnifiques espaliers chargés de fruits.

— Que de fruits! s'écria Auguste.

— Et il y en aura la moitié de perdus.

— Comment cela?

— M. Balfour veut qu'on en laisse une part aux oiseaux; puis il se plaît à les voir ainsi garnis, et il ne les cueille qu'à son corps défendant.

— Si ça n'est pas un meurtre de laisser perdre des abricots comme ceux que je vois là-bas!

— Et si tu savais comme ils sont bons, tu aurais encore plus de regrets.

— Ils sont énormes.

— Des abricots-pêches, rien que cela.

— Comment se fait-il qu'il n'en donne pas chez toi?

— Il en apporte quelquefois, quand il y pense; mais, comme on sait qu'il se les arrache du cœur, on fait des cérémonies.

— Ça n'est pas moi qui en ferais!

— Ni moi, mais j'ai inventé mieux que cela.

— Quoi donc?

— Je fais comme les oiseaux, je prends ma part.

— Oh! Félix!

— Que veut dire ce « Oh! Félix? »

— C'est bien hardi... et bien mal, ce que tu fais là.

— Je ne prends que sur la part des oiseaux ou sur celle des loirs.

— Oh! les beaux abricots!

Malheureusement, les deux amis étaient à cheval sur le mur; plus malheureusement encore, Auguste, tout en blâmant avec une énergie décroissante l'action de Félix, ne perdait pas de vue les abricots. Félix plaidait une mauvaise cause, mais la vue des abricots portait dans l'esprit d'Auguste d'abord des doutes, puis graduellement une conviction que l'éloquence de son condisciple n'eût sans doute pas suffi à faire naître.

Et encore le jour diminuait, et les ombres,

qui donnent de l'audace au crime, commençaient à se répandre sur la terre. Bref, après des combats entre la conscience et la gourmandise, après des hésitations sans nombre, Auguste fut vaincu ; ils hissèrent l'échelle sur le mur et la firent glisser dans le jardin du voisin ; puis, là, les deux amis, semblables cette fois à Nisus et à Euryale qu'il s'étaient proposés pour modèles dans leurs élans d'amitié enthousiaste, firent sur les espaliers de M. Balfour un ravage semblable à celui que les deux Troyens firent dans le camp des Rutules. Je pourrais faire, à l'imitation du poëte latin, l'énumération des fruits qui furent les victimes de l'expédition.

Ils n'étaient pas encore rassasiés du carnage, lorsqu'un bruit qui leur sembla partir de la maison du voisin leur inspira une terreur subite ; ils se poussèrent du coude, et, sans parler, ils grimpèrent de l'échelle sur le mur. Là, après avoir retiré l'échelle, ils redescendirent dans le jardin de M. Rampal.

Quand ils furent remis de leur frayeur, ils se consultèrent.

— As-tu entendu ?

— Oui... Et toi ?

— Pourvu qu'on ne nous ait pas vus !

— Oh ! il n'y a pas de danger. D'ailleurs, je ne vois pas de lumière dans la maison du voisin.

— C'est égal, dit Auguste, ça n'est pas trop bien, ce que nous avons fait là.

— C'est parce qu'il n'y a plus d'abricots, répondit Félix, que tu reviens à des sentiments honnêtes... Ça n'empêche pas que tu allais bien.

— C'est qu'ils sont aussi bons qu'ils sont beaux. Mais es-tu sûr qu'on ne s'en aperçoive pas ?

— Il y en a tant !

— Dis plutôt : « Il y en avait tant ! » j'en ai mangé pas mal.

— Je n'ai pas non plus perdu mon temps ; mais on croira que ce sont les oiseaux.

Malgré l'assurance qu'affichait Félix, ce ne fut pas sans quelque inquiétude qu'il vit M. Balfour entrer le lendemain matin dans la maison. Chaque fois que, dans la conversation, il fut question de fruits et de jardin, les deux coupables respiraient à peine, n'osaient lever les yeux et évitaient même de se regarder entre eux.

Mais il ne fut question de rien ; et, le soir, Félix dit à Auguste :

— Tu vois ce que je te disais; il ne s'en est pas aperçu, ou il met le crime sur le compte des oiseaux.

M. Grollier était arrivé ; on parla de la partie du lendemain, on consulta le baromètre. Les enfants, la veille, en voyant M. Balfour froncer le sourcil et se rappelant le fameux rhumatisme qui l'avertissait si bien du mauvais temps, lui avaient demandé deux ou trois fois s'il ne souffrait pas ; mais, depuis le vol des abricots, au moindre nuage qui obscurcissait le front du voisin, il leur semblait qu'il songeait à ses abri-

cots, et ils n'osaient plus lui demander des nouvelles de son rhumatisme.

Le dimanche, il faisait à peine jour, lorsque Félix sortit de la chambre sur la pointe des pieds pour voir le temps qu'il faisait, sans éveiller Auguste ; mais il trouva dans le jardin Auguste qui était sorti sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller Félix.

L'air était pur et limpide, quelques petits flocons de nuages ou plutôt de légères vapeurs ne tardèrent pas à prendre une teinte rosée au point de l'horizon opposé à celui où le soleil se levait, quoiqu'on ne le vît pas encore. Les oiseaux gazouillaient dans les arbres, une épaisse rosée brillait sur l'herbe, tout annonçait une belle journée.

— Il fait beau ! s'écria Auguste.

— C'est-à-dire que la journée sera magnifique.

— Personne n'est encore levé dans la maison ?

— Ma mère ne viendra à la ferme que plus tard, avec une servante. — Mais tu sais bien que nos pères et M. Balfour doivent partir avec nous, dès le point du jour, comme dit le voisin.

— Tiens, les voilà.

— Allons, êtes-vous prêts, Castor et Pollux? dit M. Balfour.

— Il y a longtemps!

— Bravo! Eh bien, en route; vous avez tout ce qu'il vous faut?

— Nous n'avons à prendre que nos cannes à pêche et nos lignes.

— Allez les chercher.

Auguste et Félix gravirent les escaliers en courant. M. Balfour, M. Rampal et M. Grollier avaient échangé un regard qui eût donné à réfléchir aux deux condisciples, s'ils avaient vu ce regard.

Leur retour fut loin d'être aussi rapide que leur départ avait semblé le promettre.

M. Rampal les appela ; enfin ils redescendirent, mais confus, stupéfaits.

— Qu'avez-vous donc ?

— Nos cannes à pêche et nos lignes...

— Eh bien ?

— Eh bien..., nous ne les trouvons nulle part.

— C'est que vous cherchez mal.

— Nous les avions placées ensemble dans la pièce vide qui est entre nos deux chambres... et il n'y a plus rien.

Ils remontèrent, cherchèrent, fouillèrent ; au bout d'une demi-heure, il fallut y renoncer.

— Il n'y a pourtant pas de voleurs ici, disait M. Rampal.

Enfin, on décida qu'on allait néanmoins se mettre en route ; l'heure la plus favorable pour la pêche allait s'écouler, on verrait là-bas à s'arranger ; les enfants regarderaient pêcher : ça ne serait pas si amusant que de pêcher eux-mêmes, mais ils n'avaient qu'à serrer leurs us-

tensiles avec plus de soin. On leur prêterait peut-être un peu les lignes, etc., etc. Ils partirent l'oreille basse.

— Je compte sur une bonne pèche, disait M. Balfour ; on a amorcé par mon ordre avec du blé cuit un certain fond que je connais et où j'ai toujours fait d'assez bonne affaires.

— Le temps est des plus favorables, disait M. Rampal ; pas un souffle de vent.

On arriva à la ferme, puis on se dirigea vers le fond désigné ; les espérances de plaisir de Félix et d'Auguste étaient déjà bien diminuées, cependant, il faisait un temps magnifique ; ils regarderaient la pêche, et on n'aurait pas la cruauté de ne pas les faire pêcher un peu eux-mêmes.

M. Grollier, M. Rampal et M. Balfour choisirent leurs places et apprêtèrent leurs lignes. Les deux enfants avaient le cœur un peu gros ; ils remontèrent sur la berge et se promenèrent dans la prairie, puis ils redescendirent vers la

rivière, et se trouvèrent à cent pas de ceux qu'ils voulaient rejoindre. Il y avait là aussi des pêcheurs, — probablement un père et son fils ; — leur costume annonçait des cultivateurs, ils paraissaient fort heureux. — Le père tira un poisson de l'eau, et le fils ne tarda pas à en faire autant.

— C'est le jardinier de M. Balfour, observa Félix.

Les deux condisciples suivaient avec attention le bouchon qui flottait sur l'eau. Tout à coup Félix poussa Auguste du coude.

— Quoi ? dit Auguste à voix basse.

— Regarde le bouchon du vieux.

— Eh bien, est-ce que ça mord ?

— Il ne s'agit pas de cela ; regarde ce bouchon.

— Ah ! mon Dieu !

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Remontons.

Quand ils furent suffisamment éloignés des pêcheurs.

— Je n'en reviens pas, dit Auguste.

— Ce sont très-bien nos lignes.

— Parbleu ! cet A que j'ai gravé sur le bouchon de la mienne!

— Il faut consulter nos parents.

Les deux pères et M. Balfour manifestèrent d'abord quelque incrédulité; cependant, sur l'affirmation énergique des enfants, ils replièrent leurs lignes et se dirigèrent vers l'endroit qui leur était désigné.

— C'est ma foi vrai, dit M. Balfour. — Ohé! Pierre Vignan!

Pierre Vignan se retourna avec un air d'assez mauvaise humeur; mais, en reconnaissant M. Balfour, il salua et dit :

— Avez-vous quelque chose à m'ordonner, monsieur?

— Oui, monte un peu ici.

Pierre Vignan confia sa ligne à son fils et monta auprès de M. Balfour.

— Il paraît que tu pêches, maître Pierre.

— Oui, monsieur, c'est dimanche...

— Et tu prends du poisson ?

— Ça a l'air de mordre assez bien.

— Tu parais avoir d'assez bonnes lignes.

— Elles me coûtent assez cher pour cela.

— Ah ! tu les a achetées ?

— Pas précisément, monsieur.

— Pierre, ces lignes ne sont pas à toi, c'est moi qui les avais achetées pour ces deux enfants, qui n'ont pu les retrouver ce matin. Pierre, tu les a volées !

— Non, monsieur.

— Seras-tu assez hardi pour nier que ce sont bien les mêmes ?

— Non, monsieur, je ne le nierai pas, car ce sont les mêmes.

— Et tu prétends que tu ne les a pas volées?

— Non, monsieur, je les ai prises.

— Mais prendre ce qui est à autrui, sans son consentement, c'est ce qu'on appelle voler, dans

tous les pays du monde, et ce que punissent les lois de tous les pays.

— Il faut s'expliquer, monsieur; ayez un peu de patience, et ne condamnez pas un vieux serviteur sans l'entendre. Pourquoi a-t-on établi des peines contre le vol?

— Parce que, sans cela, il n'y aurait plus de société, les plus forts dépouilleraient les plus faibles et en feraient leurs esclaves.

— C'est donc dans l'intérêt des faibles que l'on a fait les lois contre le vol?

— C'est au nom de la justice, et effectivement dans l'intérêt des enfants, des femmes et des faibles.

— Eh bien, mais si les faibles ne veulent plus de ces lois?...

— Comment supposer, Pierre Vignan, qu'ils renonceront à des lois qui sont leurs seules garanties contre la force et la violence?

— Je ne dis pas qu'ils aient raison d'anéantir

ces lois, monsieur, mais enfin s'ils n'en veulent plus?...

— Où veux-tu en venir?

— M'y voici, monsieur. Je suis bien plus fort que ces deux jeunes messieurs; si nous n'étions que nous trois ici, et qu'il me plût de prendre leurs habits et de les laisser tout nus sur le bord de la rivière, ils ne pourraient pas m'en empêcher, trop heureux s'il ne me prenait pas fantaisie de les jeter à l'eau par-dessus le marché. Ils avaient deux belles cannes à pêche et d'excellentes lignes qui me faisaient fort envie, je pouvais les prendre, et je ne vois pas comment ils s'y seraient opposés. Mais les lois de Dieu d'abord et les lois des hommes ensuite défendent de s'approprier le bien d'autrui; ces lois les protégeaient contre moi. Eh bien, ils n'ont pas voulu de ces lois; ils ont passé par-dessus le mur du jardin, et ils sont venus me prendre mes plus beaux abricots; je dis me prendre quoiqu'au fond les abricots fussent à vous;

mais, comme je savais que vous en vouliez pour le lendemain, j'ai dû m'en procurer dans un autre jardin.

» Alors, je me suis dit :

» — Tiens, ça se trouve bien; moi que ça gênait, la loi qui défend de voler; voilà que ceux à l'avantage de qui elle est faite ne veulent plus de cette loi; ils aiment mieux qu'on se prenne les uns aux autres ce qu'on pourra prendre; ma foi, tant mieux !

» Et alors, je suis entré chez M. Rampal, et j'ai pris les cannes à pêche et les lignes. On m'a dit qu'ils avaient des balles et des toupies, je compte bien les prendre pour mes plus petits enfants.

Auguste et Félix s'étaient retirés à l'écart. M. Rampal et M. Grollier les rappelèrent ; il fallut avouer le vol des abricots. Ils renvoyèrent Pierre Vignan continuer sa pêche. La moralité n'eut pas besoin de paroles; les deux condisciples avaient compris à quel point les enfants doivent

respecter des lois instituées pour protéger le faible contre le fort. On ne leur demanda ni promesse ni excuses, on les laissa à leurs réflexions, et on parla d'autre chose. Pour eux, ils savaient à tout jamais qu'il n'est pas seulement honteux et criminel aux forts de s'approprier le bien d'autrui, mais que c'est aussi pour les faibles une très-mauvaise affaire, sans être pour cela moins criminel et moins honteux.

FIN

TABLE

CLICHY. — Impr. PAUL DUPONT ET Ce, rue du Bac-d'Asnières, 12

IMP. CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMP. CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 10336-4